





DES RAPPORTS NATURELS

ENTRE

LES DEUX PUISSANCES

D'APRÈS LA TRADITION UNIVERSELLE,

PAR L'ABBÉ ROHRBACHER,

DE LA SOCIÉTÉ ANTIQUE DE PARIS, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS
DE NANCY, ETC.

SUIVI

DU DISCOURS DE RÉCEPTION DE L'AUTEUR

DANS CETTE DERNIÈRE COMPAGNIE.

TOME PREMIER.



BESANÇON,

OUTHENIN-CHALANDRE FILS, ÉDITEUR.

PARIS,

MÊME MAISON DE COMMERCE,

RUE CIT-LE-CŒUR, N° 4.

—
1838.



DES RAPPORTS NATURELS
ENTRE
LES DEUX PUISSANCES

D'APRÈS LA TRADITION UNIVERSELLE.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE I. Est-il vrai que tous les gouvernements de l'antiquité fussent théocratiques? Et que faut-il en conclure?	Pag. 1
CHAP. II. Les anciens philosophes pensaient là-dessus comme les anciens peuples.	36
CHAP. III. Influence secrète du peuple hébreu sur les destinées du monde.	55
CHAP. IV. Quelle fut, au sentiment commun des écrivains anciens et modernes, juifs et autres, la constitution politique du peuple hébreu.	68
CHAP. V. Constitution politique des Hébreux, d'après l'Ecriture sainte.	76
CHAP. VI. Croyance commune de l'ancien et du nouveau peuple de Dieu, sur l'origine et la subordination de la puissance temporelle.	97
CHAP. VII. L'interprète infallible de la loi divine est l'Eglise catholique.	123
CHAP. VIII. Perpétuel enseignement et développement progressif de la doctrine chrétienne, sur la subordination entre les deux puissances.	129
CHAP. IX. Caractère de la royauté de Jésus-Christ, et par conséquent du pouvoir de son Eglise.	148
CHAP. X. Nécessité de distinguer dans l'accroissement de l'Eglise comme divers âges.	156
CHAP. XI. Ce qu'était, suivant Bossuet, l'empire romain à l'Eglise.	162
CHAP. XII. L'Eglise ramène la puissance des empereurs romains à ses justes bornes, la loi de Dieu.	172
CHAP. XIII. Effets temporels de la discipline de l'Eglise, pendant les cinq premiers siècles.	176
CHAP. XIV. Doctrine et autorité de l'Eglise sur le serment.	181

CHAP. XV. L'Eglise catholique reçoit dans son sein les peuples barbares, et les enfante à la civilisation chrétienne.	185
CHAP. XVI. Changement que l'Eglise catholique, en recevant dans son sein les peuples barbares, nommément les Anglo-Saxons, opère dans leurs mœurs et dans leurs lois.	191
CHAP. XVII. Puissance directive du pape et des évêques sur le gouvernement des Francs.	213
CHAP. XVIII. Puissance directive de l'Eglise sur le gouvernement des Goths en Espagne.	234
CHAP. XIX. Puissance directive des papes et des patriarches de Constantinople sur l'empire d'Orient.	245
CHAP. XX. Ce qu'étaient en général les empereurs byzantins	258
CHAP. XXI. Le pape saint Grégoire II soustrait Rome et les provinces voisines à l'empire de Constantinople, sous Léon l'Isaurien.	267
CHAP. XXII. Les papes confèrent aux princes des Francs le patriciat ou le protectorat de Rome.	281
CHAP. XXIII. Le pape saint Léon III rétablit l'empire d'Occident dans la personne de Charlemagne, pour donner à l'Eglise un défenseur en titre.	290
CHAP. XXIV. Les successeurs de Charlemagne ne reçoivent que du pape le titre et la dignité impériale.	296
CHAP. XXV. Les papes transfèrent l'empire d'Occident aux princes d'Allemagne.	309
CHAP. XXVI. Ce qu'étaient les empereurs d'Occident aux papes.	316
CHAP. XXVII. Constitution de la chrétienté dans le onzième siècle.	320
CHAP. XXVIII. Perfection et avantages de cet ordre de choses.	335
CHAP. XXIX. Le pape saint Grégoire VII, et le roi de Germanie Henri IV.	342
CHAP. XXX. Ce que pensaient les contemporains, en particulier les évêques de France, de la conduite de Grégoire VII.	366
CHAP. XXXI. Résultats des efforts de saint Grégoire VII.	375

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage a pour but d'éclaircir une des questions les plus importantes du passé, du présent et de l'avenir : du passé, où elle a été, soit méconnue, soit mal envisagée, par la plupart des historiens modernes; du présent, où, n'étant pas

éclaircie, elle est une cause incessante de méprises et de perturbations sociales; de l'avenir, où, si l'on n'en accepte la solution historique et naturelle avec franchise et bonne foi, elle amènera, tôt ou tard, la fin des sociétés purement humaines. L'ouvrage est écrit depuis neuf ans. L'auteur a été à même de consulter des monuments, et de faire des découvertes très-peu connues en France. Il ne pensait plus à publier son travail. Mais des savants étrangers en ayant eu connaissance, l'ont pressé de le faire, en lui assurant qu'il pourrait occasionner quelque bien, et contribuer à concilier, sur une question vitale, quelques hommes et quelques choses. C'est l'unique motif qui l'a déterminé à la publication.

DES RAPPORTS NATURELS

ENTRE

LES DEUX PUISSANCES

D'APRÈS LA TRADITION UNIVERSELLE.

CHAPITRE PREMIER.

Est-il vrai que tous les gouvernements de l'antiquité fussent théocratiques ? Et que faut-il en conclure ?

Nos ancêtres respectaient beaucoup, en fait de gouvernement, l'antiquité et le sens commun. Ils croyaient qu'à cela était attachée, pour les peuples, la promesse de vivre longtemps sur la terre que Dieu leur a donnée. Pour nous, plus sages, ce qui est ancien nous déplaît, ce qui est commun nous dégoûte ; il nous faut du nouveau et du singulier : notre affaire n'est point de vivre longtemps, mais autrement et vite. S'il passait en mode de marcher la tête en bas et les pieds en haut, il n'y aurait pas de quoi surprendre ; déjà plus d'un gouvernement marche de la sorte. Fiers de ces prodiges de notre industrie, nous nous

TOME I.

1

moquons de nos ancêtres, en attendant que nos neveux, forts de prodiges encore plus curieux, se moquent de nous. Même, sans attendre la postérité, nos contemporains se rient déjà passablement les uns des autres; en quoi peut-être l'on a raison des deux côtés. Chacun étant l'organe de la sagesse, chacun a le droit de se moquer de la folie de quiconque ne pense pas comme soi. Cette comédie amuse quelque temps: on s'amuse bien à voir un Charenton; mais à la fin elle ennuie. Aussi, bien des spectateurs, las du présent, se tournent-ils, les uns vers le passé, les autres vers l'avenir. On commence à soupçonner que la sagesse pourrait n'être point née d'aujourd'hui ni en France. Il en est qui vont jusqu'à dire que si la sagesse antique et commune n'est pas la véritable, il n'y en a point pour l'homme: attendu que si le genre humain s'est trompé jusqu'à nous, c'est une folie de compter sur la raison humaine; et ils en concluent que c'est donc nécessité de croire sur chaque chose ce qu'il y a d'ancien et d'universel. Nous pensons de même. Nous pensons avec Tertullien que, pour avoir ce qu'il y a de vrai, il faut prendre ce qu'il y a de premier¹: avec Cicéron, qu'en toute chose le consentement

¹ Verum, quodcumque primum.

de tous les peuples doit être regardé comme la loi même de la nature ¹ : avec Héraclite, que la raison commune et divine est le *criterium* de la vérité. Ce qui est cru universellement est certain : car cette croyance est empruntée à la raison commune et divine ². C'est d'après cette règle que nous allons examiner une question qui tourmente fort les siècles modernes : l'origine du pouvoir, ainsi que la subordination du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. En suivant cette méthode, nous obéissons, non-seulement à la sagesse humaine, mais encore à la sagesse divine qui, pour savoir de quelle manière elle a constitué les nations, nous renvoie à l'antiquité. « Souviens-toi des jours anciens, dit le Seigneur à son peuple choisi, considère toutes les générations ; interroge ton père, et il t'annoncera ; tes ancêtres, et ils te diront : quand le Très-Haut divisait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam, il marquait les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël ³. »

Pour un monde qui parle plus qu'il ne pense, il est naturel de s'arrêter aux mots plus qu'au

¹ *Omni in re consensio omnium gentium, lex naturæ putanda est. Tuscul. l. 1, c. 13.*

² *Sextus Empiric. Adv. Logic. l. 7.*

³ *Deut., ch. 32.*

sens. On aura donc peur de certains mots, comme de fantômes, précisément parce qu'on ignore ce que c'est. Tel est le nom de *théocratie*. Nous croyons donc en devoir expliquer la signification.

Théocratie veut dire *gouvernement de Dieu*. C'est une constitution politique où Dieu est ce qu'il est en effet, le premier souverain : sa raison manifestée aux hommes, la loi fondamentale qui légitime les lois et les souverains secondaires ; ses ministres, les interprètes nés de cette loi souveraine.

La théocratie suppose que, si l'homme a droit de commander à la bête, Dieu seul a droit de commander à l'homme : que la loi de Dieu ou la religion est la loi-mère et règle de toutes les autres : que les ministres de la religion sont les interprètes de la religion. Ce qui n'empêche point que sous la loi de Dieu ainsi interprétée, et sans autre dépendance, les choses humaines ne se gouvernent avec une autorité souveraine, soit par un seul, soit par plusieurs. Il n'est pas impossible qu'aujourd'hui encore certains esprits trouvent cette manière de constitution à la fois simple et grande. Quoi qu'il en soit, telle était la constitution et la croyance de toute l'antiquité.

Tous les écrivains modernes sont d'accord là-dessus.

« Les hommes n'eurent point d'abord d'autres
 » rois que les dieux, dit J.-J. Rousseau, ni d'autre
 » gouvernement que le théocratique. Ils firent le
 » raisonnement de Caligula ¹, et alors ils raison-
 » naient juste. Il faut une longue altération de
 » sentiments et d'idées pour qu'on puisse se ré-
 » soudre à prendre son semblable pour maître et
 » se flatter qu'on s'en trouvera bien ². »

Le berceau du genre humain, la patrie des nations, c'est l'Asie. Là ont vécu les patriarches : Adam, Noé, Abraham, Moïse ; leur souvenir y est encore vivant. C'est de là que sont sorties, avec les traditions paternelles, toutes ces grandes familles qui ont peuplé l'univers. Pour connaître donc la croyance primitive et commune de l'humanité entière en fait de gouvernement, il n'y a qu'à consulter l'Asie.

Or, dit M. Cousin, « l'idée de la religion est
 » comme l'idée centrale de l'Orient ; art, état, in-
 » dustrie, tout s'est formé autour de la religion,
 » pour la religion, par la religion. Aussi, exa-
 » minez les arts de l'Orient, vous ne leur trou-

¹ Comme un pâtre est d'une nature supérieure à celle de son troupeau, les pasteurs d'hommes, qui sont leurs chefs, sont aussi d'une nature supérieure à celle de leurs peuples. Caligula concluait de cette analogie, que les rois étaient des dieux ; l'antiquité, que les dieux étaient les rois.

² *Contrat social*, l. 4, ch. 8.

» verez jamais un but ou un caractère individuel.
 » L'état est une théocratie avouée : toutes les lois
 » civiles et politiques sont en même temps des lois
 » religieuses ; et l'industrie est si bien au service
 » ou sous la domination de la religion , que des
 » codes à la fois politiques et religieux lui tracent
 » d'avance et ses produits et ses limites ¹. »

« Les Egyptiens, dit Frédéric Schlegel, étaient
 » un peuple de prêtres, non qu'on n'y trouvât
 » point d'autres castes reconnaissables par leur
 » isolement ; mais chez eux, tout avait le sacer-
 » doce pour principe, partout prédominait l'esprit
 » et l'influence des prêtres. Il en était de même
 » chez les Indiens. Les Juifs nous offrent le
 » spectacle d'une théocratie complète. Dans notre
 » Occident, ce caractère sacerdotal apparaît chez
 » les Etrusques dans toute leur organisation so-
 » ciale. Ce principe est également visible dans les
 » premiers temps de l'histoire de Rome ; seule-
 » ment il avait pris une direction différente, quand
 » les patriciens surent unir entre leurs mains
 » aux privilèges sacerdotaux le pouvoir suprême
 » de juges et de chefs militaires. L'époque hé-
 » roïque des Grecs fut également précédée par
 » une époque sacerdotale ². »

¹ II^e Leçon. 1828.

² *Histoire de la Littérature anc. et mod.*, t. 1. p. 24 et 25.

M. Rio, dans ses *Antiquités de l'esprit humain*, nous montre de même l'élément religieux dominant tout, chez les Indiens, dans la personne des Brames; chez les Perses, dans celle des Mages.

« La république hébraïque, disent les écrivains » de l'école doctrinaire, est à nos yeux une théo- » cratie, mais différente, tant de la théocratie » indienne que de la théocratie égyptienne, mais » contenant les germes d'une révolution qui de- » vait s'appeler le christianisme... Le théisme a » gouverné l'état et s'y est incorporé; mais il a » gardé son caractère divin et devait se manifester » inévitablement sous la forme d'une théocratie. » Seulement, dans la théocratie hébraïque, » l'homme est plus libre que dans l'Inde et dans l'E- » gypte, et, comme dit un écrivain allemand, il a » sous la main de Dieu une sphère d'indépendance.

» Du reste, le principe de la théocratie orien- » tale n'a pas été d'étouffer le développement de » l'humanité, mais bien de la satisfaire et de » l'exaucer dans ses plus nobles vœux, et ses plus » hautes pensées; et si la liberté de l'homme s'est » trouvée gênée sous les formes majestueuses, » mais pesantes de la théocratie, il ne faut en ac- » cuser que la misère de notre nature¹. »

¹ Le *Globe*, 18 avril 1829.

» En Egypte et dans presque tout l'Orient,
 » disent les écrivains de l'école industrielle, le
 » pouvoir temporel n'a été qu'une dérivation et un
 » appendice du pouvoir spirituel, régulateur su-
 » prême et continu de toute l'organisation sociale
 » jusque dans ses plus petits détails¹. »

» En observant d'une manière suffisamment
 » approfondie le mécanisme des sociétés hu-
 » maines, on reconnaît que, dans chaque système
 » politique, la formation du pouvoir spirituel a
 » toujours précédé nécessairement le développe-
 » ment du pouvoir temporel, même dans les sys-
 » tèmes où ces deux pouvoirs ont été réunis dans
 » les mêmes mains. C'est ainsi, pour prendre
 » l'exemple le plus décisif, que la constitution ro-
 » maine était, à son origine, aussi essentielle-
 » ment théocratique que celle des Etrusques,
 » et, quoiqu'elle ait pris plus tard un caractère
 » si différent, c'est toujours dans leur autorité
 » comme corporation sacerdotale que les patri-
 » ciens ont vu la base fondamentale de leur puis-
 » sance². »

Non-seulement ces derniers écrivains recon-
 naissent que dans les siècles qui ont précédé le

¹ *Le Producteur*, n. 13, p. 597.

² *Ibid*, n. 20, p. 328.

christianisme, ainsi que dans ceux qui l'ont suivi et qu'on appelle communément le moyen âge, le pouvoir temporel était subordonné au pouvoir spirituel : ils soutiennent de plus que cela était juste, nécessaire, et même que cela l'est encore. Ils établissent comme *proposition fondamentale*, que *l'état social vers lequel tendent les peuples modernes, nécessite, tout aussi bien que celui du moyen âge, une organisation spirituelle, un pouvoir spirituel* : et que *sans l'intervention de cette autorité spirituelle, il est absolument impossible que le nouvel ordre temporel puisse s'établir complètement, ni aucunement se maintenir*. Ils enseignent que la *principale attribution de cette autorité spirituelle est de fixer aux individus et aux masses le dogme et la morale*, les vérités à croire et les devoirs à pratiquer, et par conséquent *de diriger exclusivement l'éducation*, non-seulement de la jeunesse, mais encore de tous les âges : ensuite que les bienfaits dont le genre humain est redevable à l'ancien pouvoir spirituel, sont immenses, et que, pour opérer le même effet, *l'intervention du nouveau devra être plus explicite, plus complète et beaucoup plus grande*. Ils ajoutent, qu'il n'y a de gouverné temporellement que ce qui ne peut l'être spirituellement : que dans la réalité, la répression temporelle n'a jamais été et

ne sera jamais que le complément de la répression spirituelle : que pour que ce pouvoir spirituel soit investi de l'autorité indispensable , il faut que les peuples et leurs chefs soient conduits volontairement ou involontairement à soumettre leurs contestations à son arbitrage : que jusque-là l'ordre européen sera sans cesse sur le point d'être compromis, malgré toutes les saintes alliances ¹.

Il est donc certain , de l'aveu unanime des écrivains modernes , que la constitution politique de l'antiquité était la théocratie : que le temporel y était partout subordonné au spirituel, le civil au religieux. Pour nous en convaincre par nous-mêmes et en détail, nous allons parcourir l'ancien monde dans les monuments qui nous en restent.

A l'extrémité de l'Orient apparaît un empire immense, fondé un des premiers après le déluge, et qui depuis lors a subsisté sans interruption jusqu'à nos jours : c'est la Chine. Son caractère dominant est la vénération pour les ancêtres. Dieu, qui dès ce monde récompense les nations de ce qu'elles peuvent avoir de bon, a, sans doute, voulu récompenser la piété filiale de la nation

¹ Voyez dans les numéros 20 et 21 du *Producteur*, les articles de M. Comte, ancien élève de l'école polytechnique.

chinoise, en la faisant vivre aussi longtemps sur la terre que la Providence lui a donnée.

Confucius, le sage de la Chine, vivait six siècles avant l'ère chrétienne. Il recueillit dans cinq livres, réputés sacrés, ce qui lui parut de plus important dans les anciennes annales de l'empire. Un de ces livres, le Chou-King, est venu en grande partie jusqu'à nous. Le roi ou empereur y est appelé le fils du ciel, *tien-tse* : le trône, la place céleste, *ien-goei* : l'empire, les affaires du ciel, *tien-ming*. Chez les Hébreux, on voit un langage pareil. Le trône de Salomon est appelé le trône de Jéhova.

C'est le ciel qui donne l'empire à qui il veut.

« Sacrifier ses lumières et ses vues à celles des autres, est-il dit, voilà les vertus que pratiqua l'empereur (Yao) notre maître; c'est pour cela que l'auguste ciel, *hoang-tien*, le favorisa, et que, l'ayant chargé de ses ordres, il le rendit maître de l'empire ¹. »

« Les nombres écrits dans le calendrier du ciel, *tien-li*, dit à Yu l'empereur Chun successeur de Yao, vous désignent à la dignité de maître absolu de l'empire ². »

¹ Le *Chou-King*, traduit par le P. Gaubil, et revu par M. de Guignes; Paris, 1770, in-4, p. 23.

² Ibid., p. 27.

« Vos officiers, dit à Yu son ministre, gèrent
 » les affaires du ciel ; et c'est du ciel qu'ils tiennent
 » leur commission ¹. » C'était dire en d'autres
 termes, *il n'y a point de puissance, si ce n'est de
 Dieu.*

Le ciel s'explique, entre autres, par la voix
 des peuples.

« Ce que le ciel entend et voit, dit le même
 » ministre, se manifeste par les choses que les
 » peuples voient et entendent. Ce que le peuple
 » juge digne de récompense et de punition, in-
 » dique ce que le ciel veut punir et récompenser.
 » Il y a une communication intime entre le ciel
 » et le peuple ; que ceux qui gouvernent les peu-
 » ples, soient donc attentifs et réservés. »

« Si vos ministres sont fidèles et d'accord entre
 » eux, ils attendront votre résolution ; vous rece-
 » vrez clairement les ordres du *Chang-ti* (le
 » souverain Seigneur du ciel et de la terre) ; il
 » vous comblera de ses faveurs et redoublera ses
 » bienfaits ². »

C'est le ciel qui change les dynasties. C'est par
 l'ordre du ciel qu'à la dynastie de *Hia* succéda
 celle de *Yn*, et à celle-ci la dynastie de *Cheu*.

¹ Le *Chou-King*, traduit, etc., p. 33.

² Ibid., p. 33 et 36.

« Le ciel, dit au second roi de la troisième dy-
 » nastie un de ses ministres, le ciel a privé pour
 » toujours du royaume la dynastie Yn ; les an-
 » ciens et vertueux rois de cette dynastie sont
 » dans le ciel ; mais parce que leur successeur a
 » obligé les sages de son royaume de se tenir
 » cachés, et qu'il a maltraité les peuples, ses su-
 » jets ont pris leurs femmes et leurs enfants, et,
 » en les embrassant, en les encourageant, ils ont
 » invoqué le ciel. Ils ont voulu prendre la fuite,
 » mais on s'est saisi de ces malheureux. Hélas !
 » Le ciel a eu compassion des peuples des quatre
 » parties du monde ; c'est par amour pour ceux
 » qui souffraient, qu'il a remis ses ordres entre
 » les mains de ceux qui avaient de la vertu :
 » Prince, songez donc à la pratiquer.

» Jetez les yeux sur la dynastie de Hia : tant
 » que le ciel l'a dirigée et protégée comme un fils
 » obéissant, les rois de cette dynastie ont respecté
 » et suivi exactement les ordres et les intentions
 » du ciel ; cependant elle a été renversée dans la
 » suite. Examinez ce qui s'est passé dans celle de
 » Yn. Le ciel la dirigea et la protégea également ;
 » alors on vit des rois de cette dynastie qui obéis-
 » saient avec respect aux ordres du ciel. Ajour-
 » d'hui elle est entièrement détruite.

» Prince, qui dans un âge encore tendre, êtes

» sur le trône de votre père , ne rejetez pas les
 » avis des vieillards. Comme ils sont parfaitement
 » instruits des talents et de la vertu de vos prédé-
 » cesseurs , leurs vues sont conformes aux ordres
 » du ciel.

» Prince , votre naissance vous a fait héritier
 » du même royaume que ces deux dynasties ont
 » autrefois possédé. Imitiez ce que leurs rois ont
 » fait de bien ; souvenez-vous que tout dépend
 » du commencement. — Hâtez-vous d'aimer la
 » vertu. C'est en la pratiquant que vous devez
 » prier le ciel de conserver pour toujours votre
 » dynastie.

» Je n'ose me donner pour exact ni pour atten-
 » tif ; mais prenant avec respect les présents des
 » grands vassaux , je vous les offre , afin qu'ils
 » servent dans les prières que vous adressez au ciel
 » pour la conservation de votre dynastie¹. »

Voici comment s'opéra , suivant un historien
 de la Chine , la déchéance de la dynastie de Hia.

Le dernier roi s'étant livré à toutes sortes de
 débauches , et négligeant complètement les affaires ,
 le grand-prêtre prit entre ses mains les lois de
 l'empire , et lui fit , les larmes aux yeux , des re-
 présentations ; mais n'ayant pas été écouté , il se

¹ Le *Chou-King*, traduit, etc., p. 200, etc.

retira chez le prince de Chang, qui devint ainsi le chef d'une dynastie nouvelle¹.

Dans les mémoires des missionnaires de Pékin, on lit : « Les commentateurs examinent pourquoi » Yao déposa le souverain pouvoir aux pieds des » autels, et pourquoi Chun offrit un sacrifice pour » en prendre l'investiture, et disent d'excellentes » choses; mais Mong-Tsée a épuisé ce sujet en » quelques phrases. Après avoir examiné pour- » quoi Yao choisit Chun, et après avoir loué la » sagesse de son choix, il finit par dire que Yao » ne pouvait pas donner l'empire à Chun, puis- » qu'il n'était pas à lui : que le *tien* (le ciel) avait » rendu Chun digne de lui succéder, et que le » *tien* le lui donna, *tien-yu-tchi*. Yao ne fit » que proposer au *tien*, comme les grands pro- » posent des magistrats à l'empereur pour leur » succéder. Mong-Tsée dit encore que Yao, met- » tant Chun en possession du souverain pouvoir, » le déclara d'abord chef des sacrifices, pour mon- » trer la source et l'excellence de son autorité; » puis il le mit à la tête des affaires pour en faire » voir l'étendue et la supériorité. Les empereurs » détrônés ont senti eux-mêmes que le ciel les re- » jetait, parce qu'ils avaient abusé de l'autorité

¹ Ibid., addition au *Chou-King*, p. 77.

» qui leur était confiée. Les peuples, comme dit
 » Tchoang-Tsée, sont dans la même idée, et ne
 » voient plus leur prince dans celui qui n'est plus
 » l'homme du *tien*. Cette façon de penser géné-
 » rale, qui ôte tout d'un coup à un empereur
 » toute ressource, date de la plus haute antiquité,
 » comme on peut le voir dans le Chou-King. L'i-
 » dolâtrie l'a affaiblie, mais elle surnage et fait
 » trembler les empereurs sur leurs trônes ¹. »

De la Chine, passons au Japon, à l'Inde, et au reste de l'Asie.

Suivant les annales du Japon, rapportées par le savant Kæmpfer, et insérées dans l'Histoire universelle des savants anglais, cet empire fut fondé vers l'an 660 avant Jésus-Christ, par Syn-Mu, qui civilisa ses sujets, refondit les lois et le gouvernement, introduisit la chronologie parmi eux, partagea le temps en années, en mois et en jours. Depuis cette époque reculée jusque vers l'an 4590 de l'ère chrétienne, cet empire était gouverné par un pontife ou Daïro, qui réunissait en sa personne la double autorité religieuse et civile. A la fin du douzième siècle, Joritomo, général de la couronne, commença d'enlever au Daïro une partie

¹ *Mémoires sur les Chinois*, t. 1, p. 259.

de la puissance temporelle. Vers la fin du seizième siècle , un autre lieutenant-général de l'empire , Fide-Jos , surnommé Taiko-Sama , s'empara tout-à-fait de l'autorité civile, et fut ainsi le premier des empereurs séculiers ou Cubos , qui fixèrent leur résidence à Jedo , tandis que les Daïros ou empereurs ecclésiastiques continuèrent d'habiter Méaco.

Comme les Japonais avaient une extrême vénération pour leurs anciens monarques ou souverains pontifes, Taiko-Sama eut besoin de ruse pour venir à bout de son usurpation. Il fit accroire à la foule que , s'il se chargeait de l'administration temporelle , c'était du consentement des Daïros , par égard pour leur dignité , et pour les soulager du fardeau du gouvernement : il ajoutait qu'il était au-dessus de leur majesté sainte , en qualité d'arbitres de toutes les affaires ecclésiastiques , de prendre soin de l'état , et que ces occupations profanes étaient incompatibles avec leur rang et indignes d'eux. Enfin pour faciliter l'entreprise , il fut statué que le Daïro conserverait toujours ses revenus , son titre , son rang , et qu'il serait toujours regardé comme le souverain monarque de l'empire. Aussi l'empereur séculier est-il obligé de lui rendre une sorte d'hommage , comme s'il ne gouvernait qu'en qualité de son lieutenant ou de son vice-roi. Ce n'est au fond qu'une cérémo-

nie; mais le peuple y tient tellement , que , s'il la voyait négliger , il prendrait les armes en faveur du monarque pontife ¹.

Quant à l'Inde et au reste de l'Asie , non-seulement l'ordre sacerdotal , connu sous les noms de brachmanes , de bonzes , de mages et autres , y a toujours été le premier et le plus influent dans toutes les affaires ; mais l'idée de la théocratie , l'idée d'un gouvernement divin y est si profondément enracinée , que , depuis la venue de Jésus-Christ , la divinité est censée s'incarner dans la personne de chaque Dalai-Lama , grand pontife des Lamas ou prêtres des Tartares. Par suite de cette opinion , ce grand-prêtre , qui , depuis le treizième siècle , possède un royaume indépendant au Tibet , est révééré comme une espèce de Dieu : les princes mêmes ne lui parlent qu'à genoux ; les rois ne montent sur le trône qu'après avoir reçu sa bénédiction : l'empereur même de la Chine lui envoie des ambassadeurs et des présents.

Le penchant théocratique des nations orientales se fait voir encore dans l'empire de Mahomet. Pour les entraîner plus facilement , cet homme leur commandait , non point au nom de l'homme , mais au

¹ Voyez l'*Histoire univ.*, t. 14 et 15 de l'*Histoire moderne*, ainsi que l'*Histoire du Japon*, par le P. de Charlevoix.

nom de Dieu dont il se disait le prophète. Les califes, ses successeurs, étaient des pontifes-rois. Dépouillés plus tard de l'exercice du pouvoir temporel, ils demeurèrent les chefs de la religion, et en cette qualité donnaient l'investiture aux princes mahométans. Le mufti même, qui cependant n'en est qu'une ombre, rappelle encore cette prééminence du spirituel sur le temporel. C'est à lui qu'il faut s'adresser lorsqu'il s'agit de déposer un sultan. C'est lui qui fait et signe les décrets pour la guerre et pour la paix ¹.

Après avoir entendu en Asie les grandes familles de la postérité de Sem, consultons en Afrique la postérité de Cham, en particulier l'Egypte et l'Ethiopie.

Dans l'Egypte, pays si renommé pour la sagesse de son gouvernement, le roi était subordonné aux lois, non-seulement dans l'administration des affaires publiques, mais encore dans sa vie privée. Ces lois, consignées dans les livres sacrés, lui étaient rappelées sans cesse et interprétées par les prêtres, dont les plus distingués étaient placés pour cela auprès de sa personne. Chaque jour, au moment

¹ Voyez les Dict. de Moréri et de Trévoux, aux mots *califes* et *mufti*; D'Herbelot, art. *Imam* et *Khalifah*; Histoire univ., tom. 41.

du sacrifice solennel, le grand-prêtre, en présence du roi et du peuple, faisait une prière à haute voix pour la santé et la prospérité du souverain, qui ne s'écartait point de la justice et gouvernait suivant les lois. De là il prenait occasion de s'étendre sur ses vertus, et de faire remarquer sa piété envers la divinité, sa tendresse pour son peuple, sa justice, sa magnanimité, sa modération, son empire sur ses passions, sa clémence dans les châtimens, sa générosité dans les récompenses ; mais il représentait avec force les suites dangereuses des fautes que le roi pouvait commettre, ou par ignorance ou par surprise, afin de lui en inspirer une vive horreur. S'il avait eu le malheur d'en commettre quelques-unes, il l'en excusait, en les rejetant sur l'imprudence ou la mauvaise conduite de ses ministres et de son conseil. Le sacrifice étant achevé, on lisait dans un des livres sacrés, ou quelques maximes sages, ou le récit de quelques actions héroïques, afin d'inspirer au monarque des sentimens généreux, et de lui apprendre à conformer entièrement sa conduite aux lois établies. A sa mort, le roi était jugé sévèrement et privé des honneurs de la sépulture, s'il n'avait pas gouverné suivant les règles antiques ¹.

¹ *Hist. univ.*, t. 2, p. 80.

En parlant des Ethiopiens et de leur constitution politique, Diodore de Sicile nous représente ainsi l'élection de leurs rois et leur gouvernement :

« Les prêtres choisissent d'abord parmi eux les plus
 » recommandables pour candidats. Celui que la
 » divinité désigne d'une certaine manière, le peu-
 » ple le prend pour roi. Dès lors on l'adore et on le
 » vénère comme un dieu, comme ayant reçu de la
 » divine Providence l'autorité souveraine. Le nou-
 » veau monarque tient une façon de vivre réglée
 » par les lois : il fait le reste également d'après les
 » coutumes des ancêtres, ne répartissant ni grâces
 » ni châtimens à qui que ce soit, sinon comme il
 » est statué par les lois primordiales. »

Touchant la mort de ces rois, Diodore¹ rapporte comme très-étrange une chose qui l'est en effet, et que les auteurs de l'histoire universelle comptent néanmoins parmi les lois fondamentales des Ethiopiens. Les prêtres de Méroé, qui formaient l'ordre le plus élevé et le plus puissant dans toute l'Ethiopie, envoyaient au roi, quand cela leur venait à l'esprit, comme de la part des dieux, l'ordre de mourir pour le bien de ses sujets. Les rois s'y conformèrent sans résistance jusqu'à Ergamène, contemporain de Ptolomée Philadelphe, qui mas-

¹ L. 3, ch. 5 et 6.

sacra tous les prêtres et gouverna suivant sa propre volonté.

Jusque-là nous avons vu comment était constituée cette portion plus calme du genre humain , les races de Sem et de Cham. Interrogeons maintenant l'audacieuse race de Japhet, qui , de l'Asie , est venue faire sa patrie de l'Europe , et de cette première émigration a contracté je ne sais quoi de remuant et d'aventureux dans le caractère. Le premier peuple qui s'offre à nous , est une colonie asiatique, mélangée de quelques émigrés d'Egypte, la Grèce.

Dé petites monarchies, plus ou moins tempérées d'aristocratie et de démocratie, dominées surtout par le sentiment religieux, voilà ce que nous présente le plus ancien monument de la Grèce , les poésies d'Homère. Les rois y sont appelés les élèves et les ministres du Dieu suprême : c'est lui qui les revêt de puissance et de gloire , c'est de lui qu'ils tiennent le sceptre et les lois. Les affaires courantes , ils les décident seuls ; pour celles qui sont un peu plus graves , ils consultent les chefs. Dans les occasions les plus importantes , ils rassemblent toute l'armée , tout le peuple. On consulte publiquement les interprètes de la divinité : leur réponse décide la paix et la guerre.

Jusqu'à Philippe de Macédoine , la Grèce se

montre à peu près telle. L'intervention de la divinité, la foi aux oracles, voilà l'esprit dominant. Les lois tiraient de là leur principale force. Minos s'enferme dans l'autre de Jupiter, pour rendre sacrées aux Crétois les lois qu'il leur prépare ; Lycurgue, dans une occasion semblable, s'adresse à l'oracle de Delphes.

Delphes était pour les Grecs non-seulement le milieu de la terre ou son nombril, comme ils parlaient, mais encore un centre de religion et de gouvernement. Les amphictyons qui s'y assemblaient chaque année, étaient autant le concile général que le conseil général de la Grèce. De toutes les sentences que prononçait ce tribunal, la plus terrible à la fois et la plus ponctuellement exécutée, était l'excommunication contre une ville ou même contre un peuple tout entier.

A côté du mobile tableau de la Grèce ingénieuse, polie, parleuse, s'élève avec majesté le peuple-roi, marchant à la conquête de l'univers.

Deux siècles avant que Confucius naquit à la Chine, un siècle avant la fondation de l'empire du Japon, Romulus fonda, suivant l'opinion commune, la ville et l'empire de Rome.

Parmi les auteurs qui nous parlent de ces époques reculées, les plus anciens écrivirent au temps

de César et d'Auguste , d'autres encore plus tard. Leurs récits sont souvent divers ; mais tous s'accordent à nous représenter le gouvernement primitif de Rome , subordonné à la religion et au pouvoir spirituel des pontifes.

Denys d'Halicarnasse , dans ses *Antiquités romaines* , fait dire à Romulus , quand il fut élu roi , qu'il était flatté d'avoir été jugé digne de la royauté par les hommes , mais qu'il n'accepterait cet honneur qu'autant que la divinité l'y autoriserait par des auspices favorables. En ayant eu de certains , il assembla le peuple , lui fit connaître les signes divins , et aussitôt fut proclamé roi. Dès lors il passa en coutume que nul ne montât sur le trône , ni n'entrât dans les charges , si la divinité ne l'y autorisait par ses oracles. Les Romains , ajoute Denys , observèrent cette loi très-longtemps , non-seulement sous les rois , mais encore depuis , dans l'élection des consuls , des généraux et autres magistrats publics. On a cessé de notre temps de suivre cette règle ; mais cependant il en reste encore quelque vestige¹. Denys d'Halicarnasse était contemporain de Pompée et de César.

Entre les prérogatives du roi , la première était la direction des choses saintes et des sacrifices : en-

¹ L. 2 , c. 5 et 6.

suite la conservation des lois et des coutumes des ancêtres ¹.

Romulus fonda la famille sur la même base que l'Etat. Une de ses lois portoit qu'une femme qui avait épousé un homme suivant les lois de la religion, *κατα νόμους ἱερους*, entraît en communauté de tout le temporel et de tout le spirituel. Cette union était indissoluble ².

Numa, élu roi par le peuple, et confirmé par la divinité de la même manière que Romulus, divisa les ministres de la religion en huit ordres. Le huitième comprenait les pontifes. Ils occupaient la sommité du sacerdoce et de la puissance chez les Romains. Ils jugeaient toutes les affaires religieuses, soit des particuliers, soit des magistrats, soit des ministres des dieux. Ils portaient des lois sur les choses sacrées, sans les écrire. Ils surveillaient les prêtres et toutes les magistratures que regardait le culte divin. Ils enseignaient aux particuliers comment il fallait honorer la divinité : quand ils en voyaient qui n'obéissaient point, ils les mettaient à l'amende. Ils n'étaient eux-mêmes justiciables d'aucun tribunal, passibles d'aucune punition, n'avaient à rendre compte ni au sénat

¹ L. 2, c. 14.

² Ib. c. 25.

ni au peuple. Quand il en mourait un, il était remplacé, non pas au choix du peuple, mais par eux-mêmes. Le nouvel élu entraînait en fonction, lorsque les augures lui étaient favorables. Leur chef s'appelait souverain pontife¹.

« Nos ancêtres, dit Cicéron, confièrent les cérémonies religieuses aux pontifes, et aux augures la décision des choses qu'il convenait d'entreprendre². »

« Tous ceux qui chez les anciens possédaient le pouvoir suprême, y joignaient la charge d'augures. La divination, comme la sagesse, leur paraissait un attribut royal : témoin notre ville où les rois, en même temps augures, et, après eux, les particuliers revêtus du même sacerdoce, gouvernaient la république par l'autorité des observances religieuses³. »

« Le droit le plus grand et le plus excellent dans la république, est celui des augures. Il emporte l'autorité. Je ne pense pas de la sorte, parce que je suis augure moi-même, mais parce qu'il faut absolument parler ainsi. En effet, quoi de plus grand, s'il est question de droit, que de pou-

¹ L. 2, c. 73.

² *De Harusp.*, resp. 9.

³ *De Divinat.*, l. 1, c. 40.

» voir dissoudre les comices et les assemblées con-
 » voquées par les souverains magistrats et les sou-
 » veraines puissances , ou de les annuler quand
 » elles ont eu lieu ? Quoi de plus imposant que de
 » voir une entreprise rompue , dès qu'un augure
 » indique un autre jour ? Quoi de plus magnifique
 » que de pouvoir décréter que les consuls abdi-
 » queront la magistrature ? Quoi de plus religieux
 » que de donner ou de ne donner pas le droit d'as-
 » sembler le peuple ? Quoi ? d'abolir une loi , si
 » elle n'a pas été proposée suivant les formes ;
 » ainsi que la loi *Titia* fut abolie par le décret du
 » collège pontifical : les lois *Livies* , par la déclara-
 » tion de Philippe, consul et augure. Quoi ? sans
 » leur autorité, rien de ce qu'ont fait les magistrats,
 » soit dans la ville , soit dehors , ne peut être ap-
 » prouvé de personne ¹. »

Parmi les peuples qu'eurent à combattre les
 Romains , il en est trois qu'ils avouaient impos-
 sible de surpasser en courage ; les Gaulois , les
 Germains et les Bretons , qui composent le fond
 de la population européenne. Ces peuples avaient
 de Dieu une idée tellement présente , et de
 l'homme une tellement haute , qu'ils avaient trans-
 porté la théocratie jusque dans la discipline mi-

¹ *De legibus*, l. 2, c. 12.

litaire. C'est Tacite qui nous l'apprend. « Ils
 » choisissent les rois pour la noblesse, les géné-
 » raux pour la valeur. Les rois n'ont point un
 » pouvoir illimité ou libre. Les généraux le sont
 » plutôt par l'exemple que par l'autorité : prompts,
 » se signalant à la tête des armées, ils comman-
 » dent par l'admiration. Du reste, ils ne peuvent
 » ni châtier, ni condamner aux fers, ou même
 » au fouet : cela n'est permis qu'aux prêtres. Le
 » châtiment s'inflige, non comme une peine, non
 » par l'ordre du général, mais comme pour obéir
 » au commandement de Dieu qu'ils croient pré-
 » sent aux combats¹. »

Ces prêtres sont connus sous le nom de *Druides*. César, Strabon, Diodore de Sicile, et d'autres anciens auteurs en parlent. Voici comme un écrivain a résumé dans l'Encyclopédie leurs témoignages divers.

« **DRUIDE.** Ministre de la religion chez les peu-
 » ples de la Grande-Bretagne, les Germains et
 » les anciens Gaulois. Les Druides réunissaient
 » le sacerdoce et l'autorité politique, avec un
 » pouvoir presque souverain.

» Ils tenaient le premier rang dans les Gaules,
 » tandis que les nobles occupaient le second. Dio-

¹ Tacit., *Germ.* 7.

» gène Laërce dit aussi qu'ils étaient chez les an-
 » ciens Bretons dans le même rang que les phi-
 » losophes étaient chez les Grecs, les mages chez
 » les Persans, les gymnosophistes chez les In-
 » diens, et les sages chez les Chaldéens ; mais ils
 » étaient bien plus que tout cela.

» Rien ne se faisait dans les affaires publiques
 » religieuses ou civiles, sans leur aveu. De plus,
 » ils présidaient à tous les sacrifices, et avaient
 » soin de tout ce qui concernait la religion dont
 » ils étaient chargés. La jeunesse gauloise accou-
 » rait à leur école en très-grand nombre pour se
 » faire instruire, et cependant ils n'enseignaient
 » que les principaux et les plus distingués de
 » cette jeunesse, au rapport de Méla. César nous
 » apprend qu'ils jugeaient aussi toutes les con-
 » testations : qu'ils connaissaient des meurtres,
 » des successions, des bornes, des limites, et dé-
 » cernaient ensuite des récompenses et des châ-
 » timents.

» Ils excluoient des sacrifices ceux qui refu-
 » saient de se soumettre à leurs arrêts. L'espèce
 » d'excommunication qu'ils lançaient était si hon-
 » teuse, que personne ne voulait avoir com-
 » merce avec celui qui en avait été frappé.

» Au milieu des forêts où ils tenaient leurs
 » assises, ils terminaient les différends des peu-

» ples. Ils étaient les arbitres de la paix et de
 » la guerre, exempts de servir dans les armées,
 » de payer aucun tribut, et d'avoir aucune sorte
 » de charges, tant civiles que militaires. Les
 » généraux n'osaient livrer bataille qu'après les
 » avoir consultés, et Strabon assure qu'ils avaient
 » eu quelquefois le crédit d'arrêter des armées
 » qui couraient au combat, les faire conve-
 » nir d'un armistice, et leur donner la paix.
 » Leurs jugements subsistaient sans appel, et
 » le peuple était persuadé que la puissance et
 » le bonheur de l'état dépendaient du bonheur
 » des Druides, et des honneurs qu'on leur ren-
 » dait.

» Leur chef était le souverain de la nation,
 » et son autorité absolue, fondée sur le respect
 » des peuples, se fortifia par le nombre de prêtres
 » qui lui étaient soumis, nombre si prodigieux,
 » qu'Etienne de Byzance en parle comme d'un
 » peuple. Après la mort du grand pontife,
 » le plus considérable des Druides parvenait par
 » élection à cette éminente dignité, qui était
 » tellement briguée, qu'il fallait quelquefois en
 » venir aux armes, avant que de faire un
 » choix ¹. »

¹ *Encyclopédie*, art. *Druide*.

Ainsi, les Germains, les Gaulois et les Bretons ne formaient tous ensemble qu'une vaste théocratie, sous l'autorité d'un Pontife souverain, le chef des Druides ¹.

Voilà donc, non pas quelques individus isolés, mais toutes les nations de l'antique univers, depuis les extrémités de l'orient jusqu'à la froide Calédonie : Chinois, Japonais, Indiens, Perses, Hébreux, Egyptiens, Grecs, Romains, Gaulois, Germains, Bretons, promulguant de concert, comme la première des lois, comme la base de la société humaine, que Dieu seul a droit de commander à l'homme, et que par conséquent ce qu'il y a d'humain est, de droit, subordonné à ce qu'il y a de divin, l'état à la religion. Voilà ce qu'elles croyaient, voilà ce qu'elles professaient, non dans leur décadence, mais dans la vigueur de leur jeunesse. C'est avec ces idées et ce gouvernement théocratiques qu'elles ont exécuté, soit en fait d'armes, soit

¹ Ah ! si les chefs temporels des Germains, des Gaulois, des Bretons modernes, sa majesté apostolique, sa majesté très-chrétienne, et cette majesté qui a reçu le titre de *Défenseur de la foi*, voulaient un jour, au lieu de tracasser inutilement le chef des druides chrétiens, s'entendre franchement avec lui, pour donner à cette surabondance d'activité qui travaille leurs peuples, une direction aussi noble que grande, la conquête de l'univers à la vraie civilisation les illustreroit bientôt, eux et leurs heureux peuples, pour l'éternité et au delà.

en fait d'arts, des prodiges dont le souvenir ou les débris nous attèrent encore.

Ce résultat, proclamé unanimement par les écrivains modernes, l'était déjà par les auteurs anciens, en particulier par Strabon. Ce judicieux géographe était contemporain de Pompée et de César. Après avoir parlé de Moïse d'une manière très-honorable, il ajoute qu'il avait constitué parmi les Juifs un gouvernement où la religion et la divinité avait la prépondérance sur les armes ; que ce gouvernement qui n'était rien moins que méprisable, se maintint assez longtemps en sa première forme, mais qu'enfin il fut altéré par la superstition et la tyrannie de quelques-uns de ses chefs.

« Telle est, continue-t-il, la marche ordinaire des choses humaines, soit parmi les Grecs, soit parmi les Barbares. Pour former une société politique, il faut vivre d'après une loi commune. Sans cela il est impossible qu'un grand nombre de personnes agissent avec ce concert indispensable pour une cité ou toute autre union. Or, la loi est de deux sortes : elle vient des dieux ou des hommes. Les anciens accordaient à ce qui est des dieux la prééminence et une vénération plus grande. C'est pourquoi on consultait alors souvent les oracles : Mino

- » reçut pendant neuf ans les instructions de Zeus
- » avant de donner des lois au peuple de Crète :
- » Lycurgue en usa d'une manière semblable avec
- » les Lacédémoniens.

- » Ces choses vraies ou non étaient crues.
- » Aussi les devins étaient-ils tellement en hon-
- » neur, comme interprètes des dieux, qu'on les
- » jugeait dignes de la royauté, et pendant leur
- » vie, et après leur mort. C'est ainsi que, sui-
- » vant Homère, Tirésias est distingué parmi les
- » ombres.

- » De ce genre fut Amphiaraus, Trophonius,
- » Orphée, Musée, Zamolxis, et les gymnoso-
- » phistes chez les Indiens, les mages chez les
- » Perses, les Chaldéens chez les Assyriens, les au-
- » gures étrusques chez les Romains. Tel fut en
- » quelque manière et Moïse et ses successeurs.
- » Leur gouvernement, excellent d'abord, dégé-
- » néra dans la suite ¹.

C'est donc un fait incontestable que toute l'antiquité a subordonné le temporel au spirituel, le civil au religieux.

Là-dessus on peut faire ces raisonnements :

1^o En toute chose le consentement de tous les peuples doit être regardé comme la loi

¹ L. 16, c. 2.

de la nature ; or , tous les peuples de l'antiquité ont subordonné le temporel au spirituel : donc cette subordination est de droit naturel.

2° Dieu étant l'auteur de la nature , ce qui est de droit naturel est aussi de droit divin ; or , la subordination du gouvernement temporel à la religion est de droit naturel : donc cette subordination est aussi de droit divin.

3° Repousser cette subordination , c'est donc aller contre Dieu et contre la nature ; or , qui va contre Dieu et contre la nature , va nécessairement à sa ruine : donc les gouvernements qui repoussent cette subordination vont nécessairement à leur propre ruine.

4° Si cette subordination n'est point de droit naturel et divin , le genre humain tout entier s'est trompé pendant des milliers d'années. Or , si le genre humain tout entier s'est trompé de la sorte , il n'y a plus rien de certain au monde. Donc , si la subordination du temporel au spirituel , de l'état à la religion , n'est pas de droit naturel et divin , il n'y a plus rien de certain parmi les hommes , ni droit , ni devoir , ni légitimité , ni usurpation ; dès lors l'anarchie et le chaos.

En un mot , vraie ou fausse , rejeter cette subordination , c'est constituer l'anarchie. Car si elle

est vraie, c'est renier Dieu et la nature : si elle est fausse, la raison humaine n'est plus rien ; semblable à la brute, chacun n'a plus de règle que ses appétits.

CHAPITRE II.

Les anciens philosophes pensaient là-dessus comme les anciens peuples.

Trois témoins suffiront : Confucius pour l'Orient, Platon pour les Grecs, Cicéron pour les Romains.

Confucius ou Koung-Tsée, que la Chine appelle *le saint-maitre*, naquit au sixième siècle avant l'ère chrétienne, vers le temps où le prophète Daniel était le chef des mages de Perse et des sages de Babylone. Il jouit aujourd'hui encore d'une vénération presque religieuse. Sa famille subsiste encore ; c'est la plus illustre de l'empire. Quant à ses principes sur l'origine et les règles du pouvoir temporel, on les trouve dans les *Kings* ou livres sacrés dont il a été le rédacteur, et dans les commentaires qu'en ont faits ses innombrables disciples. Sans sortir du Chou-King, que déjà nous avons cité, on y voit un suprême seigneur, un ciel souverainement intelligent, dans le cœur duquel tout est marqué distinctement, qui pardonne au repentir, qui se laisse fléchir à la prière, qui entend les cris des peuples, qui donne des ordres pour déposer les mauvais rois

et leur en substituer d'autres. Le trône est la place du ciel. C'est du ciel que viennent les neuf règles du gouvernement. Un roi doit avec respect avoir soin des peuples, parce que tous sont les enfants du ciel. Si l'ordre n'en est donné par le Chang-ti ou souverain seigneur, nul royaume dans les quatre parties du monde ne peut être détruit. Les lois sont les ordres du ciel. C'est le ciel qui a établi la distinction des devoirs, la distinction des états, la distinction des cérémonies, la distinction des habillements, la distinction des supplices. Toutes les fonctions publiques sont des commissions du ciel. Un juge des crimes, est-il dit, imite la vertu du ciel en exerçant le droit de vie et de mort; c'est le ciel qui s'associe à lui. Vous qui, dans les quatre parties, présidez au gouvernement, dit un roi, vous qui êtes préposés pour faire exécuter les lois pénales, n'êtes-vous pas à la place du ciel pour être les pasteurs du peuple?—Je crains et je suis réservé quand il s'agit des cinq supplices; il résulte de leur institution un grand avantage; le ciel a prétendu par là, secourir les peuples, et c'est dans cette vue qu'il s'est associé des juges qui sont ses ministres¹.

¹ *Chou-King*, p. 295 et 298.

Les volontés du ciel se connoissent par la réflexion, par le conseil des anciens, par la voix des peuples, par les oracles, et finalement par la sentence du grand-pontife, que, dans les additions au Chou-King, l'on voit jusqu'à deux fois transférer l'empire d'une dynastie à une autre.

Mais un point surtout remarquable dans la doctrine de Koung-Tsée et de ses disciples, c'est l'attente du SAINT qui doit venir de l'Occident, porter la loi à la perfection, et étendre son règne sur tout l'univers. Koung-Tsée disait que *le Saint, envoyé du ciel, saurait toutes choses, et qu'il aurait tout pouvoir au ciel et sur la terre*¹. « Quelle est » grande, s'écrie-t-il, la voie du saint ! Elle est » comme l'Océan ; elle produit et conserve toutes » choses ; sa sublimité touche au ciel. Qu'elle est » grande et riche !... Attendons un homme qui » puisse suivre cette voix ; car il est dit que, si l'on » n'est doué de la suprême vertu, on ne peut par- » venir au sommet de la voie du saint². »

Après avoir plusieurs fois rappelé *ce saint homme qui doit venir*, il ajoute : « Il n'y a dans l'univers » qu'un saint qui puisse comprendre, éclairer, » pénétrer, savoir, et suffire pour gouverner, dont

¹ *Morale de Confucius*, p. 196.

² *L'invariable milieu*, traduit par M. Abel Rémusat, p. 24.

» la magnanimité, l'affabilité, la bonté, con-
 » tiennent tous les hommes; dont l'énergie, le
 » courage, la force et la constance puissent suffire
 » pour commander; dont la pureté, la gravité,
 » l'équité, la droiture, suffisent pour attirer le
 » respect; dont l'éloquence, la régularité, l'atten-
 » tion, l'exactitude suffisent pour tout discerner.
 » Son esprit vaste et étendu est une source pro-
 » fonde de choses qui paroissent chacune en leur
 » temps. Vaste et étendu comme le ciel, profond
 » comme l'abîme, le peuple, quand il se montre,
 » ne peut manquer de le respecter : s'il parle, il
 » n'est personne qui ne l'applaudisse. Aussi son
 » nom et sa gloire inonderont bientôt l'empire,
 » et se répandront jusque chez les Barbares du
 » midi et du nord, partout où les vaisseaux et les
 » chars peuvent aborder, où les forces de l'homme
 » peuvent pénétrer, dans tous les lieux que le ciel
 » couvre et que la terre supporte, éclairés par le
 » soleil et la lune, fertilisés par la rosée et le brouil-
 » lard. Tous les êtres qui ont du sang et qui res-
 » pirent, l'honoreront et l'aimeront, et l'on pourra
 » le comparer au ciel (à Dieu)¹. »

« L'ordre établi par le ciel, disait-il encore à ses
 » disciples, s'appelle *nature*; ce qui est conforme

¹ *L'invariable milieu, etc.*, p. 106.

» à la nature s'appelle *loi* ; l'établissement de la
 » loi s'appelle instruction. La loi ne peut varier de
 » l'épaisseur d'un cheveu ; si elle pouvait varier,
 » ce ne serait point une loi. La vérité, c'est la loi
 » du ciel ¹. »

Le commentateur chinois observe, sur ces dernières paroles, que « la loi céleste est cette raison, »
 » cette vérité que le ciel a imposée aux hommes ². »

« Se réglant sur les esprits sans avoir de sujet
 » de doute, ajoutait Confucius, le sage connaît le
 » ciel ; attendant sans inquiétude le saint homme
 » qui doit venir à la fin des siècles, il connaît les
 » hommes ³. »

Le commentaire original, qui est particulièrement destiné, dit M. Rémusat, à faire sentir la suite et l'enchaînement des idées, et les rapports symétriques que les phrases ont les unes avec les autres, fait observer ici quatre choses qui, suivant le texte, concourent à former la vertu du sage : la première, *Khaò*, l'examen ou la règle de conduite, qu'on prend chez les anciens ; *Kiào*, l'établissement ou la conformité avec le ciel et la terre ; *Tchi*, ou le témoignage qui se tire des esprits ; et

¹ *L'invariable milieu*, etc., p. 33 et 81.

² Ibid., note, p. 153.

³ Ibid., p. 102.

Ssé, l'expectation qui fait que l'on compte sur la venue du saint homme ¹.

Consulté par un ministre de l'empire, s'il était un saint homme, ou du moins s'il y en avait eu jusqu'alors en Chine, Koung-Tsée répondit qu'il n'en connaissait point, ajoutant : « Moi, *Khiéou*, » j'ai entendu dire que dans les contrées occidentales, il y avait (ou il y aurait) un saint homme, » qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, » préviendrait les troubles; qui, sans parler, inspirerait une foi spontanée; qui, sans exécuter » de changements, produirait naturellement un » océan d'actions (méritoires). Aucun homme ne » saurait dire son nom, mais moi, *Khiéou*, j'ai » entendu dire que c'était là le véritable saint ². »

Dans la préface d'un célèbre ouvrage de philosophie, composé par un empereur, on lit ces paroles étonnantes : « Avant la naissance du Saint, » la raison résidait dans le ciel et dans la terre; » depuis la naissance du Saint, c'est en lui que la » raison réside ³. » Peut-on exprimer plus clairement que le *Saint* est la raison même de Dieu, son Verbe revêtu de la nature humaine ?

¹ *L'invariable milieu*, etc., p. 158.

² *Ibid.*, note, 145.

³ *Mémoires sur la vie et les opinions de Lao - Tseu*, par M. Abel Rémusat, p. 26.

A la fin du cinquième siècle avant Jésus-Christ, et pendant que le dernier des anciens prophètes, Malachie, annonçait à l'occident de la Chine, en Judée, la prochaine venue du *Saint*, que Confucius attendait de ce côté-là, d'après l'antique tradition, commençait à florir en Grèce le plus éloquent disciple de Socrate, Platon. Moins libre de s'expliquer que le sage de l'Orient, si son langage n'est pas toujours aussi clair, sa pensée est la même. Voici les principes fondamentaux de son traité des lois.

Ce n'est pas un homme, mais Dieu, qui peut fonder une législation. En conséquence, l'ordre que le législateur humain doit suivre et qu'il doit prescrire à tous, c'est de subordonner les choses humaines aux choses divines, et les choses divines à l'intelligence souveraine. Jamais homme n'a fait proprement de lois : c'est la fortune ou les circonstances qui les font, ou plutôt Dieu, qui, en gouvernant l'univers total par la nécessité, gouverne en particulier toutes les choses humaines par les circonstances et la fortune. Prions Dieu, dit-il, pour la constitution de notre cité, afin qu'il nous écoute, nous exauce, et vienne à notre secours pour dispenser avec nous son gouvernement et ses lois. Les monarchies, les aristocraties, les démocraties absolues, sont moins des sociétés politiques que des

cohabitations aux mêmes villes. Une partie y domine l'autre qui est esclave : c'est la partie dominante qui donne le nom à tout l'ensemble. S'il fallait de là prendre un nom, il fallait du moins lui donner le nom du Dieu, vrai dominateur de tous les êtres raisonnables. Mais quel est-il ce Dieu ? Écoutons la fable, nous parlant de l'âge d'or. Sachant que nul homme ne peut gouverner les choses humaines avec un pouvoir absolu, sans tomber dans l'orgueil et l'injustice, Saturne confia l'établissement et le régime des empires, non à des hommes, mais à des génies. Ce discours plein de vérité, nous apprend que si ce n'est pas un Dieu, mais un homme, qui préside à la constitution et au gouvernement d'une cité quelconque, jamais elle ne pourra échapper aux plus grands maux. Il faut donc tâcher, par tous les moyens imaginables, d'imiter le régime primitif; et nous confiant en ce qu'il y a d'immortel dans l'homme, nous devons fonder les maisons ainsi que les états, en consacrant comme des lois les volontés de l'intelligence (souveraine). Sans cela, comme nous l'avons déjà dit, il ne reste aucun moyen de salut¹.

Enfin, supposant que les colons qui doivent

¹ Edit. bipont., t. 8, l. 1, p. 4 et 18; l. 4, p. 170—181.

peupler sa nouvelle république sont arrivés, Platon leur rappelle ainsi le fondement de toute société et de toute loi :

« Dieu , comme l'enseigne l'ancienne tradition ,
 » ayant en lui-même le commencement , la fin et
 » le milieu de toutes choses , fait inviolablement
 » ce qui est bien , suivant la nature. Toujours il
 » est accompagné de la justice , qui punit les vio-
 » lateurs de la loi divine. Quiconque veut s'assurer
 » une vie heureuse , se conforme à cette justice ,
 » et lui obéit avec une humble docilité. Mais celui
 » qui s'élève avec orgueil , à cause de ses richesses ,
 » de ses honneurs ou de sa beauté ; celui dont
 » la folle jeunesse s'enflamme d'une insolente
 » présomption , comme s'il n'avait besoin ni de
 » souverain , ni de maître , et qu'il fût au con-
 » traire capable de conduire les autres : Dieu
 » l'abandonne entièrement ; et ce misérable dé-
 » laissé , s'associant d'autres malheureux , aban-
 » donnés comme lui , s'applaudit en bouleversant
 » tout , et il ne manque pas de gens aux yeux de
 » qui il paraît quelque chose ; mais , puni bientôt
 » par l'irréprochable jugement de Dieu , il ren-
 » verse à la fois et lui-même , et sa maison , et
 » la cité tout entière. Or , puisqu'il est ainsi ,
 » que doit faire et penser le sage ? — Nul doute
 » que le devoir de chaque homme ne soit de cher-

» cher par quel moyen il sera du nombre des servi-
 » teurs de Dieu.—Qu'est-ce donc qui est agréable
 » à Dieu, et conforme à sa volonté? une seule
 » chose, selon la parole ancienne et invariable,
 » qui nous apprend qu'il n'y a d'amitié qu'entre
 » les êtres semblables, et qui s'éloignent de tout
 » excès. Or, la souveraine mesure de toutes choses
 » doit être, pour nous, Dieu, ainsi qu'on le dit,
 » bien plus qu'aucun homme, quel qu'il soit. Si
 » donc vous voulez être ami de Dieu, efforcez-
 » vous de lui ressembler autant qu'il vous sera
 » possible ¹. »

L'attente d'un Dieu libérateur qui devait venir sauver les hommes, et leur enseigner le véritable culte, se trouve dans Platon aussi bien que dans Koung-Tseu. Le disciple de Socrate insinue même plus d'une fois que le nom de ce médiateur est *Logos*, le Verbe.

Ce Dieu que, dans le *Banquet*, il appelle l'*Amour*, et qui, suivant Parménide et les anciens poètes, avait été *engendré avant tous les dieux*, participe à la nature de Dieu et à la nature de l'homme, de sorte qu'il est comme le centre d'union et le lien universel de toutes choses. C'est de lui que procèdent l'esprit prophétique, le sa-

¹ Edit. bipont., etc., l. 4, p. 185.

cerdoce, les sacrifices et les expiations¹. Plein de bienveillance pour les hommes, il vient à leur secours, il est leur *médecin*; et, quand il les aura *guéris*, le genre humain jouira du plus haut degré de bonheur²: « C'est ce Dieu qui, comme il est » dit *dans certains vers*, *donne la paix au genre* » *humain*. Il inspire la douceur, et chasse l'initié. Miséricordieux, bon, révérend des sages, » admiré des dieux, ceux qui ne le possèdent » pas doivent désirer de le posséder, et ceux qui le » possèdent le conserver précieusement. Les gens » de bien lui sont chers, et il s'éloigne des mé- » chants. Il nous soutient dans nos travaux, il nous » rassure dans nos craintes, *il gouverne nos désirs* » *et notre raison*; il est le *Sauveur* par excellence. » Gloire des dieux et des hommes, et leur chef » très-beau et très-bon, nous devons le suivre » toujours, et le célébrer dans nos hymnes³. »

Parlant ailleurs des sacrifices, des purifications, du culte divin, *nul*, dit-il, *ne nous enseignera quel est le véritable, si Dieu lui-même n'est son guide*⁴. Il croyait qu'un envoyé

¹ Brucker, *Hist. crit. philos.*, t. 2, p. 434.

² Plato, ed. bip., t. 10, p. 206.

³ Ibid., p. 218 et 219.

⁴ Tom. 9, p. 269.

de Dieu pourrait seul réformer les mœurs des hommes ¹.

Dans le second *Alcibiade*, Socrate, après avoir montré que Dieu n'a point d'égard à la multiplicité et à la magnificence des sacrifices, mais qu'il regarde uniquement la disposition du cœur de celui qui les offre, n'ose pas entreprendre d'expliquer quelles sont ces dispositions, et ce qu'il faut demander à Dieu. « Il serait à craindre, dit-il, qu'on se trompât, en demandant à Dieu de véritables maux, que l'on prendrait pour des biens. Il faut donc attendre jusqu'à ce que quelqu'un nous enseigne quels doivent être nos sentiments envers Dieu et envers les hommes. — *Alcibiade*. Quel sera ce maître, et quand viendra-t-il? Je verrai avec une grande joie cet homme quel qu'il soit. — *Socrate*. C'est celui à qui dès à présent vous êtes cher, mais pour le connaître, il faut que les ténèbres qui offusquent votre esprit, et qui vous empêchent de discerner clairement le bien du mal, soient dissipées, de même que Minerve, dans Homère, ouvre les yeux de Diomède pour lui faire distinguer le dieu caché sous la figure d'un homme. — *Alcibiade*. Qu'il dissipe donc cette nuée épaisse,

¹ *Apolog. Socrate*.

» car je suis prêt à faire tout ce qu'il m'ordonnera
 » pour devenir meilleur. — *Socrate*. Je vous le
 » dis encore, celui dont nous parlons, désire
 » infiniment votre bien. — *Alcibiade*. Alors il me
 » semble que je ferai bien de remettre mon sacri-
 » fice jusqu'au temps de sa venue. — *Socrate*.
 » Certainement; cela est plus sûr, que de vous
 » exposer à déplaire à Dieu. — *Alcibiade*. Eh
 » bien ! nous offrirons des couronnes et des dons
 » que la loi prescrira, lorsque je verrai ce jour
 » désiré, et j'espère de la bonté des dieux qu'il
 » ne tardera pas à venir ¹. »

Alcibiade parle de cet envoyé céleste comme d'un homme, Socrate insinue clairement qu'un Dieu sera caché sous la figure de cet homme ; et dans le *Timée*, Platon l'appelle *Dieu* très-expres-
 sément : « Au commencement de ce discours,
 » dit-il, invoquons le Dieu sauveur, afin que,
 » par un enseignement extraordinaire, il nous
 » sauve en nous instruisant de la doctrine véri-
 » table ². »

Après avoir entendu Confucius et Platon, écou-
 tons l'orateur philosophe du peuple-roi.

Dans son traité *de la république*, Cicéron,

¹ Plato, t. 5, p. 100, etc.

² Ibid, t. 9, p. 341.

cherchant quel est le vrai souverain et la loi véritable, n'en reconnaît point d'autre que Dieu et sa loi.

« La loi véritable, dit-il¹, est la droite raison,
 » conforme à la nature, loi répandue dans tout
 » le genre humain, loi constante, éternelle qui
 » rappelle au devoir par ses commandements, qui
 » détourne du mal par ses défenses, et qui, soit
 » qu'elle défende, soit qu'elle commande, est
 » toujours écoutée des gens de bien, et méprisée
 » des méchants. Substituer à cette loi une autre
 » loi, est une impiété; il n'est permis d'y déroger
 » en rien, et l'on ne peut l'abroger entièrement.
 » Nous ne pouvons être déliés de cette loi ni par
 » le sénat, ni par le peuple. Elle n'a pas besoin
 » d'un autre interprète qui l'explique; il n'y
 » aura point une autre loi à Rome, une autre à
 » Athènes, une autre maintenant, une autre
 » après; mais une même loi, éternelle et im-
 » muable, régira tous les peuples, dans tous les
 » temps : et celui qui a porté, manifesté, pro-
 » mulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître com-
 » mun et le souverain monarque de tous; qui-
 » conque refusera de lui obéir se fuira lui-même,

¹ *De Republ.*, l. 3, n. 16. Vide *Ciceronis opera*, Parisiis, apud Lefebvre, 1825, t. 18.

» et renonçant à la nature humaine, par cela
 » même il subira de très-grandes peines, quand
 » il échapperait à ce qu'on appelle des supplices
 » ici-bas. »

Où cette loi est méconnue, violée, par la tyrannie d'un, de plusieurs, ou de la multitude, non-seulement la société politique y est vicieuse, il n'y a plus même de société. Cela est encore plus vrai d'une démocratie que de tout autre gouvernement. « Quant à l'état qui est placé tout
 » entier dans la main de la multitude, dit Lælius
 » à Scipion, il n'en est point auquel je refuse plus
 » nettement le nom de société politique. Tout à
 » l'heure, il ne nous paraissait pas exister de
 » société politique dans Agrigente, dans Syracuse
 » et dans Athènes, quand les tyrans y dominaient,
 » ni à Rome sous les décemvirs : je ne vois pas
 » comment le nom de société politique pourrait
 » se placer davantage au milieu du despotisme
 » de la multitude : d'abord, parce que, suivant votre heureuse définition, il n'existe
 » point de peuple pour moi, s'il n'est contenu par le lien commun de la loi. Hors de
 » là, cet assemblage d'hommes est tyran aussi
 » bien qu'un seul homme, et même tyran d'autant
 » plus odieux, qu'il n'est rien de plus terrible
 » que cette bête féroce qui prend le nom et la

» forme de peuple. Et lorsque nos lois placent
 » les biens des insensés sous la tutelle de leurs
 » proches, il n'est pas conséquent de laisser une
 » aveugle multitude maîtresse de tout faire¹. »

Dans son premier livre des lois, le même Ciceron dit que, pour établir le droit, il faut remonter à cette loi souveraine, qui est née tous les siècles avant qu'aucune loi eût été écrite, ni aucune ville fondée². Pour y parvenir, il faut croire avant tout que la nature entière est gouvernée par la divine Providence, que l'homme a été créé par le Dieu suprême, et que par la raison il est en société avec Dieu. Cette raison, commune à Dieu et à l'homme, voilà la loi qui fait de cet univers une seule cité sous le Dieu tout-puissant. De croire que tout ce que décrètent les peuples est juste, rien de plus insensé. Si le droit dépen-

¹ *De Rep.*, l. 3, n. 25. *Il y a deux choses que le peuple ne comprend point, la vérité et son propre intérêt : et, sous ce rapport, toute assemblée d'hommes est peuple.* Voilà ce qu'a dit un homme qui a été de plusieurs assemblées, et qui est mort pair de France, M. le comte Ferrand, au commencement de son *Esprit de l'histoire*. Ces assemblées mêmes en disent à peu près autant : car il n'y en a peut-être pas une qui ne renverse ce qu'a fait la précédente, et qui ne déclare ainsi qu'elle n'avait pas le sens commun ; et en cela on ne peut pas dire qu'aucune ait eu tort.

² *Constituendi verò juris ab illâ summâ lege capiamus exordium quæ seculis omnibus ante nata est, quam scripta lex ulla, aut quam omninò civitas constituta.*

daît des ordonnances des peuples, des décrets des princes, des arrêts des juges, le vol, l'adultère, la supposition de faux testaments, serait un droit, s'il en prenait envie à la multitude ¹. »

Examinant, au second livre, la nature de cette loi première, à laquelle se doivent rapporter toutes les autres, il s'exprime ainsi : « Je vois que c'é-
 » tait le sentiment des sages que la loi n'est point
 » une invention de l'esprit de l'homme, ni une
 » ordonnance des peuples, mais quelque chose
 » d'éternel qui régit tout l'univers, par des com-
 » mandements et des défenses pleines de sagesse.
 » C'est pourquoi ils disaient que cette loi pre-
 » mière et dernière est le jugement même de
 » Dieu, qui ordonne ou défend selon la raison ;
 » et c'est de cette loi que vient celle que les dieux
 » ont donnée à l'homme ². »

« Dès notre enfance, dit-il ensuite, on nous
 » accoutume à nommer lois les ordonnances des
 » hommes. Mais en parlant de la sorte, nous de-
 » vons toujours nous rappeler que ces comman-
 » dements et ces défenses des peuples n'ont point
 » la force d'obliger à la vertu, et de détourner
 » du péché. Cette force est non-seulement plus

¹ *De legibus*, l. 1, n. 6, 7, 15 et 16.

² *Ib.*, l. 2, n. 4.

» ancienne que toutes les nations et les cités ; elle
 » est du même âge que ce Dieu qui soutient et
 » régit le ciel et la terre. La loi véritable est la
 » raison conforme à la nature des choses, qui
 » nous porte à faire le bien et à éviter le mal :
 » elle ne commence pas à être loi au moment où
 » on l'écrit, mais elle est loi dès sa naissance,
 » et elle est née avec la raison divine ; c'est pour-
 » quoi la loi véritable et souveraine, à laquelle
 » il appartient d'ordonner et de défendre, est la
 » droite raison du Dieu suprême. Ce que dé-
 » crètent les peuples suivant les temps et les cir-
 » constances, reçoit le nom de loi plus de la flat-
 » terie que de la réalité. Quant aux décrets in-
 » justes, ils ne méritent pas plus le nom de lois
 » que les complots des larrons. La loi est donc
 » une distinction du juste et de l'injuste, con-
 » forme à la très-antique et souveraine nature
 » de toutes choses ¹, et c'est d'après elle que les
 » lois des hommes punissent les méchants, pro-
 » tégent et défendent les bons ². »

De tout cela Cicéron conclut que, hors cette

¹ Cicéron ne distingue point la nature des choses de la loi divine : ces deux expressions, pour lui, sont synonymes. *Ipsa naturæ ratio, quæ est lex divina et humana*, dit-il dans le *Traité des devoirs*, l. 3, c. 5, n. 23.

² *De legibus*, l. 2, n. 5.

loi souveraine, nulle autre ne mérite d'être regardée comme loi, ni même d'en porter le nom. Et comme il soutient en même temps qu'une cité sans loi doit être comptée pour rien, il s'ensuit qu'un gouvernement, qu'une souveraineté, qui n'est pas fondée sur la loi divine, n'est fondée sur aucune loi, et par conséquent doit être comptée pour rien ¹.

Voilà comme ces trois représentants de l'antique sagesse, Confucius, Platon, Cicéron, professent d'une voix, que Dieu seul est le vrai souverain des hommes : qu'il n'est point de puissance qu'elle ne vienne de lui : que sa raison est la loi souveraine et normale de toutes les autres : que ce que les princes, les juges, les peuples, décrètent de contraire à cette règle suprême, n'est rien moins qu'une loi : qu'il viendrait un temps ou le *Saint* par excellence, le Verbe, la raison même de Dieu, se manifestant d'une manière sensible, donnerait à tous les peuples la même loi, et ferait de tout le genre humain un seul empire dont Dieu serait le seul maître commun et le souverain monarque.

¹ *De legibus*, l. 2, n. 5 et 6.

CHAPITRE III.

Influence secrète du peuple hébreu sur les destinées du monde.

Cette réunion de tous les peuples dans une même société, sous une même loi, et sous le même Dieu souverain, que, sur la foi de l'antique tradition, les sages pressentaient et appelaient de tous leurs vœux : Dieu la figure d'avance et la prépare dans un peuple choisi, qui, pour cette raison, peut être regardé, suivant la belle pensée d'un de ses philosophes, comme le pontife et le prophète de tout le genre humain¹.

« Quand le Très-Haut divisait les nations, quand
» il séparait les enfants d'Adam, il marqua les li-
» mites des peuples selon le nombre des fils d'Is-
» raël. Mais la part du Seigneur fut son peuple,
» Jacob fut son héritage². »

Il y a donc, dans les desseins de Dieu, une secrète correspondance entre l'état de la postérité de Jacob et la destinée des autres nations.

¹ Philon. *Judæi, de Abraham*, pag. 247; *De vitâ Mosis*, 1. pag. 425, édition de Turnèbe, imprimerie royale, 1552, grec seul.

² Deut., 32.

Nous en voyons les effets dans toute l'histoire ancienne.

A la tête des peuples de l'antiquité qui ont eu le plus d'influence sur les destinées humaines, paraît l'Egypte. C'est avec l'Egypte aussi que le peuple choisi aura les rapports les plus intimes. Abraham y descend, y est en grand honneur auprès du roi et de ses ministres. D'anciens auteurs, tels que Justin, Eupolème, Artapan, Josèphe, lui attribuent une grande influence sur ce pays. Trois générations après, Dieu révèle à Pharaon ce qui devait arriver à son royaume et à toute la terre. Joseph, arrière-petit-fils d'Abraham, lui interprète l'oracle divin, gouverne l'Egypte entière pendant près de quatre-vingts ans, comme vice-roi; il y est appelé le sauveur du monde, il y forme les sages et les princes. Cette sagesse si renommée de l'Egypte, et ce qui s'en répand plus tard dans la Grèce et en Italie, viendrait donc en grande partie du fils de Jacob. Moïse y paraît à son tour, accompagné de prodiges qui retentissent dans tout l'univers. Sa renommée est telle, que d'anciens auteurs, cités par Alexandre Polyhistor dans Eusèbe, le donnent pour l'Hermès trismégiste, et lui rapportent l'invention des lettres, qui, suivant eux, passèrent des Juifs aux Phéniciens, et des Phéniciens aux Grecs. Salomon, que les rois consultent

comme un orade , soit par eux-mêmes , soit par leurs ambassadeurs , était gendre du roi d'Egypte. Pour élever au Très-Haut un temple qui sera la merveille du monde , il choisit cent cinquante mille ouvriers , non parmi les Juifs d'origine , mais parmi les Gentils adorant le vrai Dieu.

Après les Egyptiens , le peuple de l'antiquité le plus célèbre par son esprit , ses arts , ses sciences , son commerce , sa navigation , ses colonies , ce sont les Phéniciens. Marchands de l'univers entier , ils parcourent toutes les mers , trafiquent avec tous les peuples , abordent jusqu'aux îles Britanniques , fondent partout des villes et des colonies fameuses : Utique , Hippone , Carthage en Afrique ; Gadès ou Cadix en Espagne. C'est un de leurs princes , Cadmus , qui apporte en Grèce les lettres de l'alphabet. Or , pendant près de quinze siècles , les Phéniciens et les Hébreux , habitant des pays limitrophes et souvent les mêmes , étaient continuellement en rapport les uns avec les autres. Les premiers descendaient de ces Chananéens parmi lesquels avaient vécu Abraham , Isaac et Jacob. Les Hébreux sortent de l'Egypte après des prodiges terribles ; ils traversent à pied sec la mer Rouge , voyagent quarante ans dans le désert , passent le Jourdain qui s'arrête à leur approche , font tomber les murs de Jéricho , publient sur le mont Garizim

la loi du Seigneur, s'annoncent eux-mêmes comme les vengeurs de cette loi souveraine sur les peuples de Chanaan : plusieurs de ces peuples sont exterminés, d'autres s'échappent par la fuite. Ces émigrations furent les premières colonies phéniciennes. Au temps de saint Augustin, les Puniques ou Phéniciens d'Afrique, interrogés sur leur origine, répondaient encore qu'ils étaient Chanéens. Au sixième siècle de l'ère chrétienne, Procope écrit que, dans la ville de Tingis en Mauritanie, on voyait encore deux colonnes attestant par leur inscription que les premiers habitants du pays s'y étaient réfugiés pour échapper au glaive de Jésus, fils de Navé. D'autres peuples chanéens se soumettent aux Hébreux et en deviennent tributaires. Jusqu'au temps de David, les anciens habitants du pays occupaient la citadelle de Jérusalem. C'est d'un prince jébuséen que David achète l'emplacement du temple. A cette époque, on voit des relations d'amitié et d'alliance entre les Phéniciens et les Hébreux. Un des plus constants amis de David fut Hiram, roi de Tyr, principale ville de Phénicie. Quand Salomon succède à son père, Hiram lui envoie des ambassadeurs. Salomon lui apprend qu'il est dans la résolution d'exécuter le dessein de son père David, de bâtir un temple au Seigneur, et le prie de choisir les plus habiles

ouvriers de Tyr et de Sidon pour aider ceux d'Israël. Hiram, ayant entendu les paroles de Salomon, se réjouit beaucoup et dit : *Béni soit aujourd'hui le Seigneur Dieu qui a donné à David un fils très-sage pour gouverner un si grand peuple*. Et il envoya vers Salomon, disant : J'ai entendu tout ce que vous m'avez fait dire ; je ferai tout ce que vous désirez. D'anciens auteurs, cités par Tatien, ajoutent que Salomon épousa une de ses filles. Hiram lui aida également à fabriquer des navires. Les flottes réunies des Phéniciens et des Hébreux faisaient des voyages qui duraient trois ans. L'affinité entre ces deux peuples était telle que, dans plusieurs auteurs anciens, les noms de Phénicie, de Palestine, de Syrie, se prennent indifféremment l'un pour l'autre. Leur langue était au fond la même : le phénicien n'était qu'un dialecte de l'hébreu. On le voit jusque dans le punique ou phénicien d'Afrique. Ainsi dans le discours que Plaute fait tenir à un habitant de Carthage en sa langue maternelle, la ressemblance avec l'hébreu est visible¹. Saint Augustin observait encore la même chose pour le punique de son temps : il en cite quelques exemples, ajoutant qu'il en était presque de même pour tous les mots. En particu-

¹ Voyez *Pœnulus*, vers. 800, etc.

lier, les deux principaux magistrats de Carthage, les *suffètes*, rappellent visiblement les *suffetim* ou juges d'Israël.

Ce qui achève de montrer combien la Phénicie tenait de près à la Judée, c'est la manière dont les prophètes Isaïe et Ezéchiel parlent de la gloire de Tyr, de ses richesses, de son commerce avec toutes les nations, entre autres avec Juda et Israël, ensuite de ses malheurs futurs, du siège qu'elle aurait à souffrir, de sa prise, de sa totale destruction. Leur langage respire plus l'intérêt que la menace.

« Fils de l'homme, dit le Seigneur, commence un
 » chant lugubre sur le roi de Tyr; et tu lui diras :
 » voici ce que dit le Seigneur : Toi, le sceau de la
 » ressemblance, plein de sagesse et parfait en
 » beauté, tu habitais dans Eden, dans le jardin
 » des délices du Seigneur : les pierres précieuses
 » formoient ton vêtement.... Semblable au ché-
 » rubin qui couvre le propitiatoire de ses ailes, tu
 » étais établi sur la montagne sainte du Seigneur;
 » et tu marchais au milieu des pierres éblouis-
 » santes, parfait dans tes voies, depuis le jour de
 » ta naissance jusqu'au jour où l'orgueil a été
 » trouvé en toi. En multipliant tes richesses, tes
 » entrailles ont été remplies d'iniquité, et tu as
 » péché... Ton cœur s'est enflé de ta beauté, et tu
 » as perdu ta sagesse et ta gloire; et tu as été ren-

» versé sur la terre, et je t'ai mis devant la face
 » des rois pour qu'ils te considérassent. Dans la
 » multitude de tes iniquités, et dans l'iniquité de
 » tes trafics, tu as souillé ta sainteté. Je tirerai du
 » milieu de toi le feu qui te dévorera : et je te
 » donnerai en poussière aux regards de ceux qui
 » te voient. Tous ceux qui te verront entre les na-
 » tions, seront stupéfaits sur toi : tu es devenu
 » comme un néant, et tu ne seras plus à jamais¹. »
 Parlant de la ruine de Tyr, Isaïe s'écrie : selon
 l'hébreu, *Vaisseaux de Tharsis*; selon la version
 des Septante, confirmée dans un endroit par la
 Vulgate, *Vaisseaux de Carthage, poussez des hurle-
 ments, la ville où arrivaient en foule les navires est
 détruite : la ville qui faisait votre force est abattue*².

A côté de l'Egypte et de la Phénicie s'élèvent les
 deux plus fameux empires de ces anciens temps,
 l'Assyrie et la Perse. Aussi voit-on Israël mêlé à
 ces masses énormes comme un secret levain qui
 doit peu à peu les pénétrer tout entières. Dans un
 songe mystérieux, Dieu figure au roi de Babylone
 la succession des empires jusqu'à la fin des siècles.
 Daniel, éclairé d'en haut, le lui interprète, et lui
 montre quatre grandes monarchies, les Assyriens,

¹ Ezech., 28.

² Isaïe 23, 1 et 14, suivant les Septante; Ezech., 27, 12, sui-
 vant les Septante et la Vulgate.

les Mèdes et les Perses, les Grecs, les Romains, succédant l'une à l'autre, et, à la fin, disparaissant toutes pour faire place à un empire surhumain, éternel, et qui embrassera tout l'univers. Daniel est élevé au-dessus de tous les grands d'Assyrie. Il est l'âme du gouvernement, non-seulement sous les rois de Babylone, mais encore sous les Mèdes et les Perses. Il est le premier ministre de Darius et de Cyrus, comme il l'avait été de Nabuchodonosor. Ces princes, dans des décrets publics, annoncent à leurs peuples la puissance du Dieu véritable. Ce Dieu n'était point inconnu à leurs vastes empires. Un siècle auparavant, la grande Ninive s'était convertie tout entière à la voix d'un de ses prophètes. Ce n'est pas seulement des rois que Daniel est révérend : sa sagesse est en admiration à tout l'Orient : elle devient un proverbe jusqu'à Tyr. Il est le commun docteur des Mages et des Chaldéens, ces antiques sages que les philosophes de la Grèce, de l'Inde, et même de la Chine, commençoient dès lors à venir consulter. Il n'est pas le seul en honneur. Ses compagnons participent à sa gloire comme à ses lumières. Après eux, une fille de Jacob monte sur le trône d'Assuérus : Mardochée devient le premier ministre du grand roi : une foule de peuples embrasse la loi du Seigneur.

Alexandre paraît, bondissant à travers les pro-

vinces et les royaumes, et foulant à ses pieds l'empire des Perses. Il marche contre Jérusalem pour la punir de la fidélité qu'elle avait gardée à Darius. Mais à la vue du grand-prêtre, il adore ce Dieu suprême qui lui a donné des ordres en Macédoine. Il reconnaît au livre de Daniel la prédiction de ce qu'il est et de ce qu'il fait. Il accorde aux habitants de la ville sainte les grâces qu'ils lui demandent : il en promet autant à tous les Juifs dispersés ailleurs : il en enrôle un grand nombre dans son armée : il en établit dans Alexandrie avec les mêmes privilèges que les Macédoniens. Hécatée d'Abdère, et d'autres encore, écrivent en grec l'histoire des Juifs et de leurs patriarches. Aristote a des conférences avec un savant Juif. Un des successeurs d'Alexandre en Egypte fait traduire les livres sacrés des Hébreux. Un temple est élevé au vrai Dieu sur le mont Garizim, un autre en Egypte, à Héliopolis. Arius, roi de Sparte, écrit au grand-prêtre Onias, que, d'après des archives, les Juifs et les Spartiates sont frères, comme descendant d'Abraham. Le peuple d'Athènes décerne une couronne d'or et une statue au grand-prêtre Hircan, pour la bienveillance qu'il témoignait à ceux qui d'Athènes allaient en Judée¹.

¹ Josèphe, *Antiq.*, l. 14, c. 10 et 16.

Les Romains, en devenant les maîtres du monde, rencontrent les Juifs partout. Il y a une synagogue à Rome, une autre à Athènes. Le vrai Dieu y est connu et adoré non-seulement par les Juifs d'origine, mais encore par de nombreux prosélytes. Horace, Ovide, font souvent allusion à leurs fêtes, à leurs coutumes, à leur zèle pour convertir, comme à des choses vulgairement connues. Cicéron, dans son discours pour Flaccus, accusé d'avoir empêché ceux de l'Asie d'envoyer leur offrande annuelle à Jérusalem, nous montre les Juifs y transportant chaque année, de l'Italie et de toutes les parties de l'empire, des sommes considérables d'or et d'argent : il les représente si nombreux à Rome, et si puissants dans les assemblées, que, pour ne pas s'attirer leurs violences, il va, dit-il, en traitant ce chef d'accusation, modérer sa voix de manière à n'être entendu que des juges, et non pas de la foule qui entourait le tribunal. Une lettre de Jules César nous les montre jouissant de privilèges particuliers dans tout l'empire romain.

« Caius Julius, dictateur et consul, aux magistrats, au conseil, et au peuple des Parianiens, salut. Les Juifs sont venus de divers endroits nous trouver à Délos, et nous ont fait des plaintes en présence de vos ambassadeurs, de la défense que vous leur avez faite de vivre selon leurs lois,

» et d'offrir des sacrifices : ce qui est exercer contre
 » nos amis et nos alliés une rigueur que nous ne
 » pouvons souffrir, n'étant pas juste de les con-
 » traindre dans ce qui regarde leur discipline, ni
 » de les empêcher d'employer de l'argent, selon
 » la coutume de leur nation, en des festins et des
 » sacrifices, puisqu'on le leur permet même dans
 » Rome, et que par le même édit que Caius César,
 » consul, défendit de faire des assemblées publiques
 » dans les villes, il en excepta les Juifs. Ainsi,
 » quoique nous défendions, comme il a fait, ces
 » assemblées, nous permettons aux Juifs de con-
 » tinuer les leurs comme ils ont accoutumé de tout
 » temps; et il est bien raisonnable que, si vous avez
 » ordonné quelque chose qui blesse nos amis et nos
 » alliés, vous le révoquiez en considération de leur
 » vertu et de leur affection pour nous¹. »

L'empereur Auguste ordonna que de ses propres revenus on offrit chaque jour au Dieu Très-Haut des holocaustes solennels dans le temple de Jérusalem. L'impératrice Julie, sa femme, y envoya des coupes d'or et d'autres présents du plus haut prix². Sénèque se plaint amèrement que la superstition des Juifs eût envahi toutes les nations, et

¹ Josèphe, *Histoire des Juifs*, l. 14, ch. 17.

² Philo. *Legat. ad Cæsum*.

que vaincus, ils avaient donné des lois à leurs vainqueurs. L'univers entier, comme on le voit par Tacite et Suétone, attendait de la Judée le Dominateur du monde.

D'un autre côté, les Sabins qui furent des premiers habitants de Rome, se disaient une colonie de Sparte. Comme les Spartiates descendaient d'Abraham, les antiques Sabins en seraient descendus aussi. La postérité du grand patriarche aurait ainsi mis la main à la fondation de Rome. De là vient peut-être que pendant cent soixante-et-dix ans, il n'y eut point d'idoles dans les temples des Romains. De là peut-être encore, chez les Etrusques, le nom de Jove ou Juve; chez les Latins, celui de Jovis, dérivés de Jéhovah, donnés au Dieu suprême¹. De là peut-être enfin chez les premiers un gouvernement semblable à celui des Hébreux, douze divisions militaires, ayant chacune son chef, et, au-dessus d'eux, un pontife.

Quelle attention ne mérite point ce peuple, mêlé successivement à toutes les grandes monarchies, sans se confondre ni périr avec aucune d'elles : un peuple que Dieu lui-même avait constitué et choisi pour son héritage et pour l'instrument particulier de sa providence sur le genre humain : un peuple

¹ Aulugel., *Noct. attic.*, l. 5, c. 12.

qui, répandu par toute la terre, lisait partout dans ses prophètes, avec son propre avenir, l'avenir de toutes les nations où il était dispersé : l'avenir de l'Egypte, de Tyr, de Sidon, de Damas, de Moab, d'Edom, de Ninive, de Babylone, de la Perse, de la Grèce, de Rome : l'avenir enfin de l'humanité entière.

CHAPITRE IV.

Quelle fut, au sentiment commun des écrivains anciens et modernes, juifs et autres, la constitution politique du peuple hébreu.

Nous avons déjà vu que les écrivains de nos jours regardent le gouvernement des Hébreux comme une théocratie complète. Les auteurs de l'antiquité profane en ont jugé de même. Déjà l'on a pu s'en convaincre par le passage que nous avons cité de Strabon. Justin, abrégiateur de Trogue-Pompée, et Diodore de Sicile, contemporains du célèbre géographe, parlent comme lui du gouvernement des Juifs.

Le premier nous dit qu'après Moïse, son fils Aruas (son frère Aaron) fut fait grand-prêtre, et élu roi presque aussitôt. Depuis ce temps, ajoute-t-il, les Juifs ont toujours réuni le sacerdoce et l'empire sur la même tête, et il est inconcevable combien la justice et la religion, ainsi unies ensemble, leur servirent à se rendre puissants ¹.

¹ Lib. 36.

Quant à Diodore de Sicile, voici comme il s'exprime : « Dans le dessein que nous avons de » rapporter la guerre des Juifs, nous croyons à » propos de retracer sommairement l'origine et » les lois de cette nation. Une grande peste s'é- » tant répandue jadis sur l'Egypte, la plupart de » ses habitants attribuèrent ce fléau à quelque of- » fense faite à la divinité : car comme il habitait » chez eux une multitude d'étrangers de toute » nation, qui, pour la religion et les sacrifices, » avaient des usages différents, il était arrivé que » le culte des dieux, tel qu'il avait été pratiqué » par leurs ancêtres, se trouvait aboli parmi eux. » Ils pensaient donc que s'ils ne chassaient les » étrangers, il n'y aurait point de remède à leurs » maux. Les étrangers ayant été bannis, les plus » courageux se réfugièrent dans la Grèce, sous » la conduite de quelques chefs, dont les plus » fameux étaient Danaüs et Cadmus. Mais la » multitude se jeta dans une région voisine, nom- » mée depuis la Judée. Le chef de ceux-ci s'ap- » pelait Moïse, homme supérieur par sa pru- » dence et par son courage... Ce fut lui qui leur » enseigna le culte de la divinité, et qui constitua » leur gouvernement... Ayant choisi les hommes » les plus agréables à la nation et les plus capables » de la gouverner, il en fit des prêtres, leur con-

» fia tout ce qui regardait le temple, le culte de
 » Dieu et les sacrifices. Il les établit en même
 » temps juges des plus grandes affaires, gardiens
 » des lois et des mœurs. C'est ce qui a fait dire
 » que les Juifs n'ont jamais eu de rois, et que le
 » pouvoir de gouverner la multitude a toujours
 » été entre les mains de celui des prêtres qui pa-
 » raissait surpasser les autres en vertu et en sa-
 » gesse. Ils donnent à celui-là le nom de grand-
 » prêtre, et ils le regardent comme l'interprète
 » et le ministre des ordres de Dieu. C'est lui qui
 » dans les assemblées publiques leur expose ses
 » commandements. Les Juifs sont si soumis dans
 » ces occasions, que, quand le grand-prêtre pro-
 » mulgue ses interprétations, ils se prosternent
 » aussitôt contre terre et l'adorent. Vers la fin du
 » livre de leurs lois, il est écrit que Moïse rap-
 » portait aux Juifs les paroles qu'il avait enten-
 » dues de la bouche de Dieu même¹. » Ailleurs
 Diodore nous apprend que ce Dieu se nommait
 Jevoh.

Pour ce qui est du célèbre Josèphe, historien
 juif, dans tous ses écrits il nous représente Dieu
 comme le monarque et le législateur des Hé-
 breux. Au quatrième livre de ses *Antiquités ju-*

¹ Diod. Sicul., *Fragm.*, l. 40.

daïques, Moïse dit à tout le peuple : « L'aristocratie, telle qu'elle existe parmi vous, est la meilleure forme de gouvernement, celle où il fait le mieux vivre; n'en désirez donc point d'autre, mais attachez-vous à celle-là, n'ayant de maîtres que les lois et faisant tout comme elles prescrivent. Il vous suffit d'avoir Dieu pour souverain. Que si néanmoins il vous prend le désir d'avoir un roi, que ce soit un homme de votre nation, qui aime la justice et toutes les autres vertus. Qu'il donne plus aux lois et à Dieu qu'à sa propre sagesse : qu'il ne fasse rien sans le grand-prêtre et sans le conseil des sénateurs. Qu'il n'ait pas un grand nombre de femmes : qu'il ne cherche point à entasser des trésors, ni à nourrir quantité de chevaux, de crainte que cela ne le porte au mépris des lois. Que s'il se livre avec excès à toutes ces choses, l'on doit empêcher qu'il ne devienne plus puissant que cela ne convient à vos intérêts¹. »

Plus loin, Moïse leur recommande de ne s'engager dans aucune guerre, qu'après avoir reconnu, par l'éclat extraordinaire des pierres précieuses qui étaient sur le rational du grand

¹ *Antiq. judaic.*, l. 4, p. 123. Genève, 1611.

sacrificateur, que Dieu trouvait bon qu'ils l'entreprissent ¹.

Conformément à cet ordre, on voit le peuple, au commencement du livre cinquième, consulter le grand-prêtre Phinées pour savoir à qui Dieu voulait qu'on remit la conduite de la guerre contre les Chananéens ².

Mais où Josèphe s'exprime d'une manière plus précise, c'est dans son deuxième livre contre Appion. Comparant le législateur des Hébreux aux autres législateurs, le gouvernement qu'il établit aux autres gouvernements, il dit : « Les diverses » nations qui sont dans le monde se conduisent » en des manières très-différentes. Les unes embrassent la monarchie ; les autres, le gouvernement d'un petit nombre ; les autres abandonnent la puissance politique à la multitude. » Notre législateur ne s'est rien proposé de tout cela ; mais il a établi une société politique que l'on peut appeler théocratie ou gouvernement de Dieu, parce que la souveraineté et le pouvoir principal y est réservé à Dieu seul ³.

« Se peut-il une constitution plus belle et plus juste, que celle qui reconnaît Dieu pour le

¹ *Antiq. judaic.*, etc., p. 131.

² L. 5, p. 145.

³ *Contra App.*, l. 2, p. 1071.

» souverain de toutes choses, qui attribue en gé-
 » néral aux prêtres les affaires les plus impor-
 » tantes, et au grand-prêtre le commandement
 » des autres prêtres ? Si le législateur les a élevés
 » à cette dignité, ce n'est point à cause de leurs
 » richesses, ou d'autres avantages semblables,
 » mais parce qu'ils surpassaient les autres en do-
 » cilité et en sagesse. Voilà pourquoi il leur con-
 » fia d'abord le culte de Dieu, ensuite la sur-
 » veillance de la loi et des mœurs. En un mot,
 » voilà pourquoi il les établit les inspecteurs de
 » tout, les juges des différends et les vengeurs
 » des crimes. Se peut-il une souveraineté plus
 » sainte ?... Elle est réglée tout entière comme
 » une fête solennelle.

» Comme il n'y a qu'un Dieu et qu'un monde
 » communs à tous les hommes, nous n'avons
 » aussi qu'un temple. Ce Dieu, nos sacrificateurs
 » l'adorent sans cesse. Celui qui tient parmi eux
 » le premier rang, lui offre, avant tous les autres,
 » des sacrifices, veille à l'observation de ses lois,
 » punit ceux qui sont convaincus de les avoir
 » violées, juge des différends : quiconque lui
 » désobéit, est châtié comme s'il avait désobéi à
 » Dieu lui-même¹. »

¹ *Contra App.*, l. 2, p. 1073 et 1074.

Agrippa, roi des Juifs, écrivait à l'empereur Caligula : « Vous n'ignorez pas, Seigneur, que » je suis né juif. Ma patrie est Jérusalem, où se » trouve le saint temple du Dieu Très-Haut. J'ai » eu pour ancêtres des rois dont la plupart étaient » souverains sacrificateurs. Ils ne plaçaient la » royauté qu'après le sacerdoce, persuadés qu'au- » tant Dieu est élevé au-dessus des hommes, » autant le souverain pontificat l'est au-dessus de » l'empire : l'un ayant pour objet le service » de Dieu, l'autre seulement le service des » hommes¹. »

Un des plus fameux rabbins, Maïmonides, écrit au premier chapitre de son traité des lois : « Dès que David eut été sacré, il acquit la cou- » ronne royale, et la royauté était à lui et à ses » enfants mâles pour toujours; car il est dit : » *Ton trône sera affermi à jamais.* Mais il n'ac- » quit cette dignité que pour ses successeurs re- » ligieux; car il est dit : Si tes enfants gardent » mon alliance. Que si le prophète établit roi » quelqu'un des autres tribus d'Israël, et que ce » roi marche dans la voie de la loi divine et des » préceptes, et combatte les combats du Seigneur, » il est légitimement roi, et l'on doit observer à

¹ Philon, *Ambassade à l'emp. Caius.*

» son égard tous les préceptes touchant la royauté,
» bien que la royauté appartienne au fond à
» David et à ses enfants. De même toutes les di-
» gnités en Israël sont un héritage qui passe au
» fils et au fils du fils à toujours, à condition
» toutefois que le fils remplace ses pères en savoir
» et en piété. S'il les remplace en religiosité, bien
» qu'il ne les remplace pas en savoir, on l'établit
» dans la place de ses pères, et on l'instruit. Mais
» quiconque n'a pas la crainte du ciel, fût-il d'un
» savoir immense, on ne l'établit dans aucune
» dignité en Israël. »

CHAPITRE V.

Constitution politique des Hébreux, d'après l'Ecriture sainte.

Dieu lui-même définit cette constitution, *un royaume de prêtres*.

« En ce temps-là, au troisième mois que les
» enfants d'Israël furent sortis de la terre d'E-
» gypte, ils vinrent au désert de Sinaï.

» Là Israël établit ses tentes vis-à-vis de la
» montagne. Et Moïse monta vers Dieu, et Jéhova
» l'appela de la montagne et dit : Tu diras ceci à
» la maison de Jacob, et tu l'annonceras aux en-
» fants d'Israël; vous avez vu ce que j'ai fait aux
» Mizraïm, et comment je vous ai portés sur des
» ailes d'aigle, et je vous ai pris pour moi. Si donc
» vous obéissez à ma voix, et que vous gardiez
» mon alliance, vous serez mon propre bien,
» choisi d'entre tous les peuples : car toute la terre
» est à moi. Et vous me serez un royaume de prê-
» tres¹, et une nation sainte. Voilà les paroles
» que tu diras aux enfants d'Israël. Moïse vint et
» appela les anciens du peuple, et leur expose tout

¹ ממלכת כהנים

» ce que Jéhova lui avait commandé, et tout le
 » peuple répondit en même temps : Tout ce que
 » qu'a dit Jéhova, nous le ferons ¹. »

Dieu subordonne le souverain temporel au grand pontife.

« Le Seigneur dit encore à Moïse : Monte sur
 » cette montagne d'Abarim, et de là regarde la
 » terre que je donnerai aux enfants d'Israël, et
 » lorsque tu l'auras regardée, tu iras aussi vers
 » ton peuple, comme Aaron ton frère y est allé.

» Moïse répondit : Que Jéhova, le Dieu des es-
 » prits de toute chair, voie à établir sur cette mul-
 » titude un homme, qui sorte et entre devant eux,
 » et les fasse sortir et entrer, afin que l'assemblée
 » de Jéhova ne soit pas comme des brebis sans
 » pasteur. Et Jéhova dit à Moïse : Prends auprès
 » de toi Josué, fils de Nun, homme en qui est
 » l'Esprit, et mets ta main sur lui. Tu le présen-
 » teras devant Eléazar, le prêtre, et devant toute
 » l'assemblée, et tu lui donneras des préceptes en
 » leur présence, et tu mettras sur lui une partie
 » de ta gloire, afin que toute l'assemblée des en-
 » fants d'Israël l'écoute. Il se présentera devant
 » Eléazar, le prêtre, et il le consultera sur l'oracle
 » de l'Urim devant Jéhova. Selon sa parole, il

¹ Exode, ch. 19, 1—5, suivant l'hébreu.

» sortira : selon sa parole il entrera , lui et tous
 » les enfants d'Israël avec lui , et toute l'assemblée
 » (des vieillards). Moïse fit donc comme avait
 » commandé Jéhova , et ayant pris Josué , il le
 » présenta à Eléazar , le prêtre , et à toute l'assem-
 » blée , et ayant imposé ses mains sur sa tête , il dé-
 » clara tout ce que Jéhova lui avait commandé ¹. »

Dieu prononce peine de mort contre quiconque
 n'obéirait point à la sentence du grand prêtre.

« Lorsqu'il sera difficile de juger et de discer-
 » ner entre le sang et le sang , entre la cause et la
 » cause , entre la plaie et la plaie , et que vous
 » verrez aux portes de votre ville les avis des juges
 » partagés , levez-vous et montez vers le lieu que
 » Jéhova votre Dieu aura choisi. Vous irez là
 » aux prêtres de la race de Lévi , ou au juge qui se-
 » ra dans ces jours ; vous les interrogerez , et ils
 » vous découvriront la vérité du jugement. Vous
 » ferez tout ce qu'ils vous décideront dans le lieu
 » qu'aura choisi Jéhova , et vous aurez soin d'ob-
 » server tout ce qu'ils vous enseigneront. Vous
 » ferez selon la doctrine qu'ils vous enseigneront
 » et selon le jugement qu'ils vous prononceront :
 » vous ne vous détournerez ni à droite ni à gauche
 » de la parole qu'ils vous diront. Mais celui qui

¹ Nomb., 27. 12.

» par orgueil ne voudra point obéir au prêtre qui
 » sera là pour régir le culte de Jéhova votre Dieu ,
 » ou au juge , cet homme-là mourra , et vous ôte-
 » rez le mal du milieu d'Israël ; afin que toute la
 » nation l'apprenne , et que nul désormais ne s'é-
 » lève d'orgueil ¹. »

Par ce juge , que le texte sacré suppose dans le lieu que le Seigneur aura choisi , c'est-à-dire , auprès du tabernacle , plusieurs interprètes entendent le pontife même : d'autres , les magistrats extraordinaires connus sous le nom de juges. Mais en tout cas , ces derniers , en tant que magistrats temporels , étaient obligés dans les affaires difficiles , comme Josué même , d'interroger le Seigneur par le grand prêtre , et de s'en tenir à la réponse de celui-ci ; d'autant plus que toutes les affaires , soit civiles , soit religieuses , devaient se juger d'après la loi de Dieu , dont le chef du sacerdoce était l'interprète naturel et suprême.

Dieu se réserve l'élection du roi.

« Quand tu seras entré dans la terre que Jéhova
 » ton Dieu te donnera , que tu la posséderas ,
 » et que tu habiteras en elle , si tu viens à dire :
 » J'établirai sur moi un roi comme toutes les na-
 » tions qui m'environnent , tu établiras sur toi pour

¹ Deut., 17. 8.

» roi celui que Jéhova ton Dieu aura choisi ; tu
 » devras prendre pour roi sur toi un de tes frères :
 » tu ne pourras pas placer sur toi un homme d'une
 » autre nation et qui ne soit point ton frère. Ce-
 » pendant , il ne multipliera pas pour lui les che-
 » vaux , il ne ramènera point le peuple en Egypte
 » pour multiplier sa cavalerie ; car Jéhova vous a
 » dit : Vous ne retournerez jamais plus par cette
 » voie. Il n'aura pas une multitude de femmes,
 » de peur que son cœur ne se détourne. Il n'a-
 » massera pas non plus pour lui une quantité im-
 » mense d'or et d'argent. Mais après qu'il sera
 » assis sur le trône , il se transcrira dans un livre
 » une copie de cette loi , d'après l'exemplaire des
 » prêtres de la tribu de Lévi. Il l'aura avec lui , et
 » il y lira tous les jours de sa vie , afin qu'il ap-
 » prenne à craindre Jéhova son Dieu , et à obser-
 » ver exactement toutes les paroles de cette doc-
 » trine et toutes ces lois , que son cœur ne s'élève
 » point d'orgueil au-dessus de ses frères , qu'il
 » ne se détourne de ce commandement ni à
 » droite ni à gauche , et que par là il demeure
 » longtemps en sa royauté , lui et ses enfants , au
 » milieu d'Israël ¹. »

Roi suprême de toutes les nations, Dieu veut

¹ Deut., 17. 14.

l'être spécialement d'Israël. Au cas que ce peuple s'obstine à vouloir un roi homme, il s'en réserve expressément le choix. Il donne pour règle au monarque futur la même loi qu'à ses sujets : cette loi, il doit en recevoir la lettre, par conséquent aussi le sens, des prêtres de Lévi; cette loi l'oblige, comme Josué, de consulter le Seigneur par le grand prêtre dans les questions difficiles; à l'observation de cette loi est attaché son affermissement sur le trône et la durée de sa dynastie.

« Tous les hommes d'Israël dirent à Gédéon :
 » Règne sur nous, toi et ton fils, et le fils de ton
 » fils : car tu nous a sauvés de la main des Ma-
 » dianites. Gédéon leur répondit : Je ne régnerai
 » pas sur vous, ni non plus mon fils. C'est le
 » Seigneur qui sera votre maître ¹. »

Dieu choisit Saül pour premier roi de son peuple.

« Tous les anciens d'Israël s'étant assemblés,
 » vinrent trouver Samuel et lui dirent : Vous
 » voyez que vous êtes devenu vieux, et que vos
 » enfants ne marchent pas dans vos voies; main-
 » tenant donc établissez-nous un roi pour nous
 » gouverner, comme toutes les nations. Ce lan-
 » gage déplut à Samuel. Il adressa sa prière au

¹ Judic., c. 8, § 22 et 23.

» Seigneur, qui lui dit : Ecoute la voix de ce
 » peuple dans tout ce qu'ils te disent : car ce n'est
 » pas toi qu'ils rejettent , mais moi , afin que je ne
 » règne plus sur eux... Toutefois déclare-leur quel
 » sera le gouvernement du roi qui règnera sur
 » eux... Le peuple ne voulut point écouter... Non,
 » lui dirent-ils , mais il y aura un roi sur nous , et
 » nous serons comme toutes les nations. Notre roi
 » nous gouvernera ; il marchera à notre tête , et
 » conduira nos guerres... Le Seigneur dit à Sa-
 » muel : Fais ce qu'ils te disent , et crée-leur un
 » roi ¹. »

« Lorsque Saül parut au milieu de l'assemblée ,
 » il surpassait tous les autres de toute la tête. Sa-
 » muel dit à tout le peuple : Vous voyez quel est
 » celui que le Seigneur a choisi , et qu'il n'y en a
 » point qui lui soit pareil. Alors tout le peuple
 » s'écria : Vive le Roi ! Samuel prononça ensuite
 » la loi du royaume , et il l'écrivit dans un livre
 » qu'il mit en dépôt devant le Seigneur ². »

Dieu menace Saül de le rejeter , et plus tard ,
 exécute sa menace.

« Saül attendit sept jours , comme Samuel le
 » lui avait ordonné. Cependant Samuel ne venait

¹ 1. Reg , 8.

² Ibid., ch. 10.

» point à Galgal , et peu à peu le peuple s'en allait.
 » Saül dit alors : Apportez-moi l'holocauste et les
 » pacifiques. A peine avait-il achevé que Samuel
 » arriva , et lui dit : Vous avez fait là une chose
 » insensée , et vous n'avez point gardé le comman-
 » dement que vous aviez reçu du Seigneur votre
 » Dieu. Si vous n'aviez point fait cette faute , le
 » Seigneur aurait maintenant affermi pour jamais
 » votre règne sur Israël ; mais votre règne ne sub-
 » sistera point à l'avenir. Le Seigneur s'est pourvu
 » d'un homme selon son cœur , et il lui a comman-
 » dé d'être le chef de son peuple , parce que vous
 » n'avez pas fait ce qu'il vous avait ordonné ¹. »

Ces paroles ne renferment encore qu'une pré-
 diction , une menace : car nous voyons après cela
 le Seigneur ordonner à Saül par son prophète ,
 de faire aux Amalécites une guerre d'extermina-
 tion. Ce n'est qu'à la suite d'une nouvelle dés-
 obéissance , que les menaces s'accomplissent , et
 que ce premier roi est définitivement rejeté.

« Et le Seigneur parla à Samuel , disant : Je me
 » repens d'avoir établi Saül roi ; car il m'a délaissé ,
 » et n'a point accompli mes paroles par ses œuvres.
 » Et Samuel fut contristé , et il cria vers le Sei-
 » gneur toute la nuit.

¹ 1. Reg., c. 13.

» Or Samuel dit à Saül : Permettez-moi de vous
 » dire ce que le Seigneur m'a dit cette nuit. —
 » Parlez, répondit Saül. Samuel ajouta : Lorsque
 » vous étiez petit à vos yeux, n'êtes-vous pas de-
 » venu le chef de toutes les tribus d'Israël. C'est
 » le Seigneur qui vous a sacré roi sur Israël. C'est lui
 » qui vous a envoyé à cette guerre, et vous a dit :
 » Soumettez à l'anathème les méchants, les Ama-
 » lécites ; combattez contre eux, jusqu'à ce que
 » vous les ayez exterminés. Pourquoi donc n'avez-
 » vous point écouté la voix du Seigneur ? Pour-
 » quoi vous êtes-vous laissé aller au désir du bu-
 » tin ? Et pourquoi avez-vous fait le mal aux yeux
 » de Jéhova ? —

» Le Seigneur veut-il des holocaustes et des
 » oblations ? et ne demande-t-il pas plutôt qu'on
 » obéisse à sa voix ? car l'obéissance vaut mieux
 » que le sacrifice ; et écouter vaut mieux qu'offrir
 » la graisse des victimes. Lui désobéir, est comme
 » le péché d'enchantement : lui résister, c'est ido-
 » lâtrie. Parce que vous avez rejeté le Seigneur,
 » le Seigneur vous a rejeté, afin que vous ne soyez
 » plus roi. —

» Je ne retournerai pas avec vous, car vous avez
 » rejeté la parole du Seigneur, et le Seigneur
 » vous a rejeté, afin que vous ne soyez plus roi
 » sur Israël.

» Et Samuel se tourna pour s'en aller ; mais
 » Saül saisit le haut de son manteau qui se déchira.
 » Et Samuel lui dit : Le Seigneur a arraché au-
 » jourd'hui de vos mains le royaume d'Israël,
 » pour le donner à un autre qui vaut mieux que
 » vous.

» Et Samuel pleurait Saül , parce que le Sei-
 » gneur se repentait de l'avoir établi roi sur
 » Israël ¹. »

On voit par toutes ces paroles , que le roi d'Israël, bien loin d'être, comme roi , indépendant de la loi de Dieu et de l'interprète de ses volontés , y était assujetti d'une manière plus stricte. Le trône est le prix de sa docilité ; cette docilité est mise à l'épreuve comme celle d'un religieux novice ; et parce qu'il n'obéit pas en tout , mais seulement en partie , il est rejeté pour toujours lui et sa race.

« Et le Seigneur dit à Samuel : Jusqu'à quand
 » pleureras-tu Saül , lorsque je l'ai rejeté pour qu'il
 » ne règne plus sur Israël ? Emplis ta corne d'huile,
 » et viens que je t'envoie à Isaïe de Bethléhem ;
 » car j'ai choisi un roi entre ses fils ². »

Tout le monde sait que ce fut David ; mais tout le monde ne sait peut-être pas que si David fut re-

¹ 1. Reg., c. 15.

² Ibid., c. 16.

connu roi légitime, c'est qu'il avait été choisi de Dieu.

« Et Jonathas, fils de Saül, se leva et s'en alla
» vers David en la forêt, et fortifia son courage en
» Dieu, et dit : Ne crains point, car la main de
» mon père Saül ne te trouvera point; et tu règneras
» sur Israël, et je serai le second après toi; et
» mon père Saül sait cela. Ils firent donc ensemble
» alliance devant le Seigneur ¹.

» Et Saül dit à David : Tu es plus juste que moi,
» car tu ne m'as fait que du bien, et je ne t'ai rendu
» que du mal... Et maintenant, parce que je sais
» que très-certainement tu dois régner, et que tu
» dois avoir en ta main le royaume d'Israël, jure-
» moi par le Seigneur, que tu ne détruiras point
» ma race après moi... Et David le lui jura ².

» Que Dieu punisse Abner, dit ce général à Is-
» boseth, si je ne fais pas pour David tout ce que
» le Seigneur lui a juré ³.

» Et Abner adressa la parole aux plus anciens
» d'Israël, disant : Hier comme avant-hier, vous
» désiriez que David régnât sur vous; maintenant
» donc accomplissez vos désirs; car le Seigneur a
» parlé à David, disant : Par la main de mon ser-

¹ 1. Reg., c. 23.

² Ibid., c. 24.

³ 2. Reg., c. 3.

» viteur David je sauverai mon peuple d'Israël de
 » la main des Philistins et de tous ses ennemis ¹.

» Et toutes les tribus d'Israël vinrent vers David
 » en Hébron, disant : Nous voici, nous, tes os et
 » ta chair. Hier et avant-hier, quand Saül était roi
 » sur nous, tu menais et ramenaï Israël; et le Sei-
 » gneur t'a dit : Tu conduiras Israël mon peuple,
 » et tu seras le chef d'Israël ². »

Dieu ayant trouvé David docile à toutes ses vó-
 lontés, confirme la royauté pour toujours dans sa
 maison.

« Or le Seigneur parla à Nathan, disant : Tu
 » diras à mon serviteur David : voici ce que dit le
 » Seigneur des armées : Je t'ai choisi parmi les
 » pasteurs lorsque tu suivais les troupeaux, afin
 » que tu fusses le chef de mon peuple d'Israël; ...
 » Et le Seigneur te promet qu'il t'élèvera une mai-
 » son. Et quand tes jours seront accomplis et que
 » tu dormiras avec tes pères, je susciterai ta race
 » après toi, le fils sorti de toi, et j'affermirai son
 » règne. Il édifiera une maison à mon nom, et
 » j'établirai le trône de son royaume à jamais.
 » Je serai son père, et il sera mon fils; et s'il fait
 » quelque mal, je le châtierai avec la verge dont

¹ 2. Reg., c. 3.

² Ibid., c. 5.

» on châtie les hommes , avec les plaies des enfants
 » des hommes. Mais je ne retirerai point ma mi-
 » séricorde de lui , ainsi que je l'ai retirée de Saül ,
 » que j'ai rejeté de devant ma face. Et ta maison
 » sera stable et ton royaume jusqu'à jamais de-
 » vant ta face , et ton trône sera affermi pour tou-
 » jours ¹. »

Celui de tous les enfants de David que Dieu choisit pour lui succéder immédiatement , et pour en figurer un autre dont le règne n'aurait point de fin , ce fut Salomon.

« Vous savez , dit Adonias (à Bethsabée) , que
 » le royaume d'Israël était à moi , et que tout Is-
 » raël avait jeté les yeux sur moi pour être son
 » roi ; mais le royaume a été transféré , et il est
 » passé à mon frère , parce que Jéhova le lui a
 » donné ². »

Dieu renouvelle à Salomon la promesse qu'il avait déjà faite à David , savoir qu'un homme de sa race serait toujours sur le trône d'Israël , pourvu toutefois qu'il marchât fidèlement dans la voie de son père ; ajoutant : « Que si tu te détournes de
 » moi , toi et tes enfants , ne me suivant pas , et
 » ne gardant ni mes préceptes , ni les lois que je

¹ 2. Reg., c. 7.

² 3. Reg., 2.

» t'ai données, et que tu ailles servir et adorer les
 » dieux étrangers, j'exterminerai Israël de la terre
 » que je lui ai donnée : je rejetterai loin de moi
 » ce temple que j'ai consacré à mon nom : Israël
 » deviendra la fable et la dérision de tous les
 » peuples ¹. »

Vers la fin de sa vie, Salomon étant devenu infidèle à la loi de Dieu, Dieu lui ôte dix tribus et les donne à Jéroboam.

« Il arriva donc en ce temps-là que Jéroboam
 » sortit de Jérusalem, et qu'Ahias, silonite, prophète, couvert d'un manteau neuf, le rencontra dans le chemin. Ils étaient seuls dans le champ. Et Ahias, prenant le manteau neuf dont il était couvert, le coupa en douze parts, et dit à Jéroboam : Prenez ces dix parts pour vous ; car voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : Je diviserai et j'arracherai le royaume des mains de Salomon, et je te donnerai dix tribus. Or une tribu lui restera, à cause de David mon serviteur, et de la ville de Jérusalem, que j'ai choisie entre toutes les tribus d'Israël ; parce que Salomon m'a abandonné, et qu'il a adoré Astarté, déesse des Sidoniens, etc. Je ne retirerai pas tout le royaume de ses mains ; et je le laisserai

¹ 3. Reg., c. 9.

» gouverner durant les jours de sa vie , à cause de
 » David mon serviteur , que j'ai choisi , qui a gardé
 » mes commandements et mes préceptes. Mais
 » j'ôterai le royaume des mains de son fils , et je
 » te donnerai dix tribus ; et je donnerai une tribu
 » à son fils , afin qu'il demeure toujours pour mon
 » serviteur David un flambeau devant moi dans la
 » ville de Jérusalem , que j'ai choisie , afin que
 » mon nom y soit honoré. Mais toi , je te prendrai ,
 » et tu règneras sur tout ce que désire ton âme , et
 » tu seras roi dans Israël. Si tu écoutes donc tout
 » ce que je t'ordonne , et si tu marches dans mes
 » voies , et que tu fasses ce qui est juste et droit
 » devant mes yeux , en gardant mes ordonnances ,
 » mes préceptes , comme a fait David mon servi-
 » teur , je serai avec toi , et je te bâtirai une maison
 » stable et fidèle , comme j'en ai bâti une à mon
 » serviteur David , et je te livrerai le royaume
 » d'Israël ; et j'affligerai en cela la race de David ,
 » mais non pour toujours ¹. »

Le fils de Salomon ayant pris les armes pour
 empêcher cette séparation , Dieu lui défend de
 passer outre.

« Or Roboam vint à Jérusalem , assembla toute
 » la maison de Juda , et la tribu de Benjamin , au

¹ 3. Reg., c. 11.

» nombre de cent-quatre-vingt mille soldats d'é-
 » lite, pour combattre contre la maison d'Israël,
 » et pour ramener le royaume sous son obéis-
 » sancé. Alors le Seigneur parla à Seméïas,
 » homme de Dieu, disant : Parle à Roboam, fils
 » de Salomon, roi de Juda, à toute la maison de
 » Juda et de Benjamin, et à tout le reste du
 » peuple, et dis-leur : Voici ce que dit le Sei-
 » gneur : Vous ne monterez pas et vous ne com-
 » battrez pas contre vos frères, les enfants d'Is-
 » raël; que chacun retourne en sa maison; car
 » c'est moi qui ai fait ceci. Ils écoutèrent la pa-
 » role du Seigneur, et ils s'en retournèrent, selon
 » que le Seigneur le leur avait commandé¹. »

Jéroboam, au lieu d'imiter David, s'efforçant
 d'entraîner le peuple dans le schisme et l'idolâ-
 trie, Dieu réproûve sa race, y substitue celle de
 Baasa qu'il réproûve à son tour.

« Or le Seigneur dit à Ahias : Voilà que la
 » femme de Jéroboam vient vous consulter sur
 » son fils qui est malade : vous lui direz telle et
 » telle chose. Comme la femme de Jéroboam en-
 » trait, et dissimulait qui elle était, Ahias (qui
 » ne voyait plus à cause de son grand âge) en-
 » tendit le bruit de ses pieds, et dit : Entrez,

¹ 3. Reg.; c. 12.

» femme de Jéroboam : pourquoi feignez-vous
 » d'être une autre ? Je vous suis envoyé comme
 » un messager funeste. Allez, et dites à Jéro-
 » boam : Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu
 » d'Israël : Je vous ai élevé du milieu du peuple ,
 » et je vous ai établi chef de mon peuple d'Israël ;
 » et j'ai divisé le royaume de la maison de David
 » et vous l'ai donné ; mais vous n'avez point été
 » comme mon serviteur David, qui a gardé mes
 » commandements, et qui m'a suivi de tout son
 » cœur, en faisant ce qui m'était agréable. Vous
 » avez fait plus de mal que tous ceux qui ont été
 » avant vous, et vous vous êtes fait des dieux
 » étrangers et en fonte, pour me provoquer à la
 » colère, et vous m'avez rejeté loin derrière vous.
 » C'est pourquoi, voilà que j'amènerai les maux
 » sur la maison de Jéroboam, et j'en frapperai
 » tous les mâles ; j'exterminerai ceux qui sont
 » renfermés, et jusqu'aux derniers qui sont dans
 » Israël.... Levez-vous donc, et allez en votre
 » maison ; et à votre entrée dans la ville, l'enfant
 » mourra, et tout Israël le pleurera et l'enseve-
 » lira. C'est le seul de la maison de Jéroboam qui
 » sera porté dans le tombeau, parce que le Sei-
 » gneur, le Dieu d'Israël, l'a regardé d'un œil
 » favorable. Or le Seigneur s'est établi un roi sur
 » Israël, qui frappera la maison de Jéroboam en

» ce jour et en ce temps; et le Seigneur Dieu
 » frappera Israël comme le roseau qu'agite l'eau,
 » et il l'arrachera de cette terre si excellente qu'il
 » a donnée à leurs pères ¹. »

Plus tard « le Seigneur parla à Jéhu, fils d'Hanani, contre Baasa, disant : Je t'ai élevé de la
 » poussière, et je t'ai établi chef de mon peuple
 » d'Israël, et tu as marché dans les voies de Jéroboam.... C'est pourquoi je retrancherai de
 » la terre la postérité de Baasa et la postérité de
 » sa maison, et je ferai de ta maison ce que j'ai
 » fait de la maison de Jéroboam, fils de Nabat.
 » Celui de la race de Baasa qui mourra dans la
 » ville sera mangé par les chiens, et celui qui
 » mourra dans les champs sera dévoré par les oiseaux du ciel.... Baasa tua le prophète Jéhu fils
 » d'Hanani ². »

Dieu choisit Jéhu pour roi d'Israël, et Hazaël pour roi de Syrie.

Elie étant sur la montagne d'Horeb, « le Seigneur lui dit : Va et retourne par ton chemin à
 » travers le désert, à Damas, et, lorsque tu y seras
 » arrivé, tu répandras l'onction sur Hazaël, pour
 » être roi de Syrie. Et tu sacreras Jéhu fils de

¹ 3. Reg., c. 14.

² Ib., c. 16.

» Namsi, pour être roi d'Israël : et tu donneras
 » l'onction à Elisée fils de Saphat,... pour être
 » prophète à ta place. Et quiconque aura échappé
 » à l'épée d'Hazaël, sera tué par Jéhu, et qui-
 » conque aura échappé à l'épée de Jéhu, sera tué
 » par Elisée. Et je me réserverai dans Israël sept
 » mille hommes qui n'ont point fléchi le genou
 » devant Baal, et qui ne l'ont point adoré, en
 » portant la main à leur bouche pour la baiser ¹. »

« Et le Seigneur dit à Jéhu : Parce que vous
 » avez accompli avec soin ce qui était juste et ce
 » qui était agréable à mes yeux, et que vous avez
 » exécuté contre la maison d'Achab tout ce que
 » j'avais dans le cœur, vos enfants seront assis
 » sur le trône d'Israël, jusqu'à la quatrième gé-
 » nération. Cependant Jéhu n'eut pas soin de
 » marcher de tout son cœur dans la loi du Sei-
 » gneur, et il ne se retira point des péchés de
 » Jéroboam, qui avait fait pécher Israël. En ces
 » jours-là, le Seigneur commença à se lasser
 » d'Israël, et Hazaël le frappa sur toutes ses fron-
 » tières ². »

La conclusion de ce que nous venons de voir
 dans ces deux chapitres, c'est que la constitution

¹ 3. Reg., c. 10.

² 4. Reg., c. 10.

politique des Hébreux, d'après le sentiment commun des anciens et des modernes, et d'après la parole même de Dieu, était un royaume de prêtres, une théocratie complète.

Josué, modèle parfait d'un souverain temporel, doit consulter le Seigneur par le grand-prêtre, et agir suivant sa réponse; quiconque n'obéira point à l'oracle du pontife, sera puni de mort.

Dieu, roi immédiat de son peuple choisi, se réserve l'élection, par conséquent aussi la déposition du roi-homme. Sa volonté à cet égard, il la manifeste par le ministère des prophètes, qui, sous une religion pour ainsi dire toute prophétique, faisait comme partie intégrante du pouvoir spirituel.

Il choisit et réprouve Saül par le ministère de Samuel.

Il choisit David par le ministère du même Samuel, et le confirme sur le trône, lui et sa race, par le ministère du prophète Nathan.

Il ôte à son fils dix tribus et les donne à Jéroboam par le ministère d'Ahias de Silo. Un autre prophète défend de la part de Dieu à Juda et Roboam, de faire la guerre à Israël.

Par le ministère du même Ahias, il réprouve la race de Jéroboam, et appelle à la royauté d'Is-

raël Baasa. Il annonce à ce même Baasa, par la voix de Jéhu fils d'Hanani, que sa race sera détruite.

Par le ministère d'Elie et d'Elisée, il appelle à la couronne Jéhu fils de Namsi, lui ordonne d'exterminer toute la race d'Achab, et confirme la sienne sur le trône jusqu'à la quatrième génération.

Le ministère des prophètes, en ces cas, était si habituel, que le peuple juif et ses prêtres ne reconnurent pour souverain Simon Machabée, que jusqu'à ce qu'il s'élevât un prophète fidèle ⁴.

⁴ *Judæi et sacerdotes eorum consenserunt eum esse ducem suum, et summum sacerdotem in æternum, donec surgat propheta fidelis. (1. Mach., 14. 41.)*

CHAPITRE VI.

Croyance commune de l'ancien et du nouveau peuple de Dieu, sur l'origine et la subordination de la puissance temporelle.

Dieu seul est proprement souverain.

« Et David bénit Dieu devant toute la multitude, et il dit : Seigneur, qui êtes le Dieu d'Israël, notre père, vous êtes béni dans tous les âges. A vous, Seigneur, appartient la grandeur, la puissance, la gloire et la victoire : à vous la louange, car tout ce qui est dans le ciel et sur la terre est à vous. A vous est l'empire, et vous êtes élevé au-dessus de tous les princes. Les richesses sont à vous, la gloire est à vous ; c'est vous qui avez la souveraine puissance sur toutes les créatures. La force et le pouvoir sont entre vos mains ; la grandeur et l'empire sur tous les hommes ¹. »

« Toutes les extrémités de la terre se ressouviendront du Seigneur, et se tourneront vers lui : toutes les familles des nations se prosterneront devant lui. A lui appartient l'empire, il régnera sur tous les peuples ². »

¹ 1. Paral., c. 29.

² Psalm. 22, v. 30.

Nabuchodonosor, roi de Babylone, reconnaît dans un édit public que Dieu l'avait dépouillé de son royaume, privé de sa raison, et confiné parmi les animaux sauvages, *jusqu'à ce qu'il reconnût que le Très-Haut domine l'empire des hommes, qu'il le donne à qui il veut, et que, quand il lui plaît, il établit roi le dernier des hommes.* « A la » fin des jours, moi, Nabuchodonosor, je levai » mes yeux au ciel, la connaissance me revint, » je bénis le Très-Haut, je louai celui qui vit dans » les siècles, je le glorifiai, parce que sa puissance » est une puissance éternelle, et que son règne est » de génération en génération. Tous les habitants » de la terre sont réputés un néant; il fait suivant » son bon plaisir et dans l'armée des cieux et dans » les habitants de la terre. Nul qui lui frappe dans » la main, et lui dise : Qu'avez-vous fait ¹? »

« Cyrus, roi des Perses, publia dans tout son » royaume ce décret : ainsi parle Cyrus, roi des » Perses : Jéhova, le Dieu du ciel, m'a donné » tous les royaumes de la terre : c'est lui qui » m'ordonne de lui bâtir une maison à Jérusalem » dans la Judée ². »

Aussi, dans les divines Ecritures, le trône de

¹ Daniel, 4.

² Esdras, 1. 1.

David et de Salomon est-il appelé le trône de Jéhova, comme, dans les anciens livres des Chinois, il est appelé la place céleste, et l'empire, la commission du ciel ¹.

Le Fils de Dieu fait homme, le Christ ou messie, a été investi par son Père de cette puissance souveraine.

« J'ai été établi roi sur Sion, sa montagne
 » sainte, et j'en publierai le décret. Le Seigneur
 » m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré au-
 » jourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les
 » nations pour héritage, et pour empire les con-
 » fins de la terre. Tu les gouverneras avec un
 » sceptre de fer, et tu les briseras comme un vase
 » d'argile. Et maintenant, ô rois ! comprenez ;
 » instruisez-vous, juges de la terre ; servez le
 » Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui
 » avec tremblement. Embrassez sa loi ², de peur
 » que le Seigneur ne s'irrite, et que vous ne péris-
 » siez dans votre voie quand sa colère s'allumera
 » soudain ³. »

« Jéhova a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à
 » ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis

¹ 1. Paral., 29. 23.

² Dans l'hébreu : *Baisez ou adorez le Fils.*

³ Psalm. 2.

» à vous servir de marchepied. Jéhova va faire
 » sortir de Sion le sceptre de votre autorité. Eta-
 » blissez votre empire au milieu de vos ennemis.
 » La principauté est avec vous, elle éclatera au jour
 » de votre force, dans la splendeur des saints. Je
 » vous ai engendré de mon sein avant l'aurore.
 » Jéhova l'a juré, et il ne révoquera point son
 » serment : vous êtes le prêtre éternel, selon l'ordre
 » de Melchisédech. Le Seigneur est assis à votre
 » droite : il écrasera les rois au jour de sa colère :
 » il jugera les nations, il multipliera les cadavres ;
 » il brisera la tête d'un grand nombre sur la terre.
 » Il boira en passant l'eau du torrent ; c'est pour-
 » quoi il lèvera la tête ¹. »

« Dans le temps de ces rois, » dit Daniel au roi
 de Babylone, en lui expliquant sa mystérieuse
 vision, « le Dieu du ciel suscitera un royaume qui
 » ne sera jamais détruit, un royaume qui ne pas-
 » sera point à un autre peuple, qui renversera et
 » qui réduira en poudre tous ces royaumes, et
 » qui subsistera éternellement, selon que vous
 » avez vu la pierre détachée de la montagne, sans
 » la main d'aucun homme, réduire en poussière
 » l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or.... Alors
 » le roi Nabuchodonosor se prosterna le visage

¹ Psalm. 109.

» contre terre, et dit à Daniel : Votre Dieu est vraiment le Dieu des dieux et le maître des rois ¹. »

« Je considérais ces choses dans une vision de nuit, dit le prophète, et je vis comme le Fils de l'homme qui venait avec les nuées du ciel, et s'avança jusqu'à l'ancien des jours ; ils le présentèrent devant lui, et il lui donna la puissance, l'honneur et le royaume ; et tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues le serviront : sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit ². »

« Et l'ange dit à la Vierge de Nazareth : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu : voici que vous concevrez et enfanterez un fils, et vous appellerez son nom Jésus. Celui-ci sera grand, et il se nommera le fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père pour l'éternité, et son règne n'aura point de fin ³. »

« Dieu, écrit saint Paul, a déployé sa puissance en Jésus-Christ, lorsqu'il l'a ressuscité des morts, et fait asseoir à sa droite dans les cieux, au-dessus de toute principauté, de toute puissance,

¹ Dan., 2.

² Ib., 7.

³ Luc., c. 1, f. 30.

» de toute force, de toute domination, et au-dessus
 » de toute dignité connue, non-seulement dans
 » le siècle présent, mais encore dans l'avenir :
 » enfin, il a tout assujetti sous ses pieds, et l'a
 » donné lui-même pour tête sur toutes choses à
 » l'Eglise qui est son corps, la plénitude de celui
 » qui accomplit toutes choses en tout ¹. »

« Nous rendons grâces à Dieu le Père.... qui
 » nous a délivrés de la puissance des ténèbres et
 » transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé,
 » en qui nous avons la rédemption par son sang,
 » la rémission des péchés ; qui est l'image du
 » Dieu invisible, le premier-né avant toute créa-
 » ture. Car c'est en lui qu'ont été créées toutes
 » choses, et celles qui sont dans les cieux et celles
 » qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles ;
 » soit les trônes, soit les dominations, soit les
 » principautés, soit les puissances. Toutes choses
 » ont été créées par lui et pour lui : et il est avant
 » toutes choses et toutes les choses ont en lui leur
 » ensemble : et il est la tête du corps de l'Eglise,
 » lui qui est le principe, le premier-né d'entre les
 » morts, afin qu'il ait la primauté en toutes choses :
 » car il a plu à son Père que toute la plénitude ré-
 » sidât en lui ². »

¹ Ephes., 1. 20.

² Coloss., 1. 12, 19.

« Jean aux sept églises qui sont en Asie : La grâce
 » et la paix soient avec vous de la part de Celui qui
 » est, qui était et qui doit venir,.... et de la part de
 » Jésus-Christ, le témoin fidèle, le premier-né
 » d'entre les morts, et le prince des rois de la
 » terre, qui nous... a faits le royaume et les prêtres
 » de Dieu son père : à lui la gloire et l'empire
 » dans les siècles des siècles. Amen¹. »

« Les dix cornes que tu as vues, dit l'ange au
 » disciple bien-aimé, sont dix rois qui n'ont pas
 » encore reçu le royaume ; mais ils recevront la
 » puissance à la même heure avec la bête². Ceux-ci
 » ont un même dessein, et ils donneront leur force
 » et leur puissance à la bête. Ceux-ci combat-
 » tront contre l'agneau, mais l'agneau les vain-
 » cra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs,
 » et le Roi des rois, et ceux qui sont avec lui sont
 » les appelés, les élus, et les fidèles³. »

« Je vis alors le ciel ouvert, écrit ce bienheu-
 » reux disciple, et il parut un cheval blanc :
 » celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le
 » Véritable, qui juge et qui combat justement.
 » Ses yeux étaient comme une flamme de feu :
 » il avait plusieurs diadèmes sur la tête, et un

¹ Apoc., 1. 4-6.

² Rome païenne. Voyez Bossuet sur l'Apocalypse.

³ Apoc., 17. 12-14.

» nom écrit que nul ne connaît que lui. Il était
 » vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelait le
 » **VERBE DE DIEU**. Les armées qui sont dans le ciel
 » le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un
 » lin blanc et pur. Et il sort de sa bouche une
 » épée à deux tranchants, pour en frapper les
 » nations, car il les gouvernera avec un sceptre
 » de fer; et c'est lui qui foule la cuve du vin de
 » la fureur et de la colère de Dieu tout-puissant.
 » Et il porte ce nom écrit sur son vêtement et sur
 » sa cuisse : **LE ROI DES ROIS, ET LE SEIGNEUR DES**
 » **SEIGNEURS**. Et je vis un ange debout dans le
 » soleil, qui cria à haute voix, en disant à tous
 » les oiseaux qui volaient par le milieu de l'air :
 » Venez et assemblez-vous au grand souper de
 » Dieu, pour manger la chair des rois, la chair
 » des officiers de guerre, la chair des forts, la
 » chair des chevaux et des cavaliers, la chair de
 » tous les hommes libres et esclaves, petits et
 » grands. Et je vis la bête, et les rois de la terre,
 » et leurs armées assemblées pour faire la guerre
 » à celui qui était sur le cheval et à son armée.
 » Mais la bête fut prise, et avec elle le faux pro-
 » phète qui avait fait les prodiges en sa présence,
 » par lesquels il avait séduit ceux qui avaient le
 » caractère de la bête, et qui avaient adoré son
 » image : et les deux furent jetés vifs dans l'étang

» brûlant de feu et de soufre. Les autres furent
 » tués par l'épée qui sortait de la bouche de celui
 » qui était monté sur le cheval : et tous les oiseaux
 » se soulèrent de leurs chairs ¹. »

Bossuet explique ce passage de la destruction de Rome païenne.

Enfin « le septième ange sonna de la trompette :
 » et le ciel retentit de grandes voix qui disaient :
 » Le royaume de ce monde est devenu le royaume
 » de notre Seigneur et de son Christ, et il règnera
 » aux siècles des siècles ². »

Parmi les hommes, il n'y a de puissance ou droit de commander, si ce n'est de Dieu et par son Verbe.

Cela suit d'abord de ce qui précède : car si Dieu seul est proprement souverain, et s'il a donné à son Fils toute la puissance au ciel et sur la terre, nul homme n'a par lui-même le droit de commander à personne. Ce droit ne peut lui venir que de Dieu et par son Verbe.

Ensuite, l'Ecriture proclame expressément l'une
 « et l'autre vérité.

Quant à la première, saint Paul dit aux Romains :
Que toute personne soit soumise aux puissances qui

¹ Apoc., c. 19.

² Ib., c. 11, v. 15.

*sont au-dessus d'elle : car il n'y a point de puissance, si ce n'est de Dieu : et toutes les puissances qui existent, c'est Dieu qui les a ordonnées*¹.

Non-seulement la puissance suprême est de Dieu, mais encore la puissance subalterne. Jésus-Christ dit à Pilate : *Vous n'auriez aucune puissance contre moi, s'il ne vous en avait été donné d'en haut*². En effet, observe saint Augustin, *Dieu avait donné à Pilate une puissance telle, qu'elle était en même temps sous la puissance de César*³.

Il en est de même de la puissance du père sur les enfants, du maître sur les serviteurs. Aussi est-il dit : *Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair, comme à Jésus-Christ*⁴. Et encore : *Soyez soumis pour Dieu à toute créature : au roi, comme à Celui qui est au-dessus ; et aux gouverneurs, comme étant envoyés de lui, pour la répression des malfaiteurs et la louange de ceux qui font bien. Car telle est la volonté de Dieu*⁵.

Quant à la deuxième vérité, savoir que Dieu communique sa puissance par son Verbe, l'Ecriture n'est pas moins formelle. « A moi est le conseil

¹ Rom., 13.

² Joan., 19.

³ Tract. in Joan., 116.

⁴ Eph., 6.

⁵ 1. Petr., c. 2. 13.

» et la constance, dit l'éternelle sagesse, c'est à moi
 » l'intelligence, c'est à moi la force. C'est par
 » moi que les rois règnent et que les consuls dé-
 » cernent la justice. C'est par moi que règnent
 » les princes, les puissants et tous les juges de la
 » terre ¹. »

Ce Verbe fait chair a dit à ses apôtres : *Toute la puissance au ciel et sur la terre m'a été donnée* ². Et si, pendant sa vie mortelle, il a bien voulu payer à César le didragme pour lui et pour Pierre, il a eu soin de faire remarquer qu'ils n'y étaient point tenus ³.

Aussi les premiers chrétiens dataient souvent les actes des martyrs en cette manière : « Ces choses » ont eu lieu sous les consuls ou empereurs N. N., » comme disent les Romains; mais, pour nous, » sous le règne, sous l'empire de notre Seigneur » Jésus-Christ, à qui soit l'honneur et la gloire » aux siècles des siècles : Amen. » C'est ainsi que se terminent, entre autres, les actes de saint Pionius et de ses compagnons, qui souffrirent l'an de Jésus-Christ deux cent cinquante.

L'empereur Justinien a placé à la tête du code

¹ Prov. 8, 14—16 selon l'hébreu.

² Matth., 28.

³ Ib., 17.

des lois romaines ces paroles : *In nomine Domini nostri Jesu Christi : Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ.*

On lit au commencement des Capitulaires de Charlemagne.

« Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant à jamais.

» Moi, Charles, par la grâce et la miséricorde
» de Dieu, roi et chef du royaume des Francs,
» dévot défenseur et humble coadjuteur de la
» sainte Eglise de Dieu,

» A tous les ordres de la piété ecclésiastique et
» à toutes les dignités de la puissance séculière,

» Le salut de la perpétuelle paix et béatitude au
» Christ, Seigneur Dieu éternel.

» Considérant, avec nos pontifes et nos conseil-
» lers, les immenses faveurs du Christ-Roi envers
» nous et envers notre peuple, et combien il est
» nécessaire, non-seulement de rendre à sa bonté
» de continuelles actions de grâces et de cœur et
» de bouche, mais encore de le louer sans cesse
» par la pratique des bonnes œuvres, afin que,
» ayant accordé à notre empire de si grands hon-
» neurs, il daigne conserver par sa protection nous
» et notre royaume à jamais ; il nous a plu de prier
» votre vigilance, ô pasteurs des églises du Christ,
» chefs de son troupeau, et éclatants luminaires
» du monde, de vous étudier à conduire, avec un

» soin infatigable et de fréquentes exhortations,
 » le peuple de Dieu parmi les pâturages de la vie
 » éternelle, etc. Dans cette entreprise, votre sain-
 » teté doit savoir avec une parfaite certitude que
 » notre empressement vous secondera. A cet effet,
 » nous vous envoyons nos commissaires, pour re-
 » dresser avec vous et par notre autorité ce qui doit
 » être redressé. Nous y joignons quelques chapitres
 » des institutions canoniques qui vous paraissent
 » le plus nécessaires¹. »

Les successeurs de Charlemagne commencent souvent leurs ordonnances par ces paroles : *A unom de notre Seigneur Dieu et Sauveur Jésus-Christ*².

Dans les actes des particuliers pendant le moyen âge, on trouve fréquemment, avec l'année du règne des princes, cette formule des premiers chrétiens, *regnante Jesu Christo, Jésus-Christ régnant*. Souvent, à la mort d'un roi, on lit : *Fait dans l'année que mourut le roi N., sous le règne de Jésus-Christ, et tandis que nous attendions de lui un nouveau roi*³.

Suivant le protestant Blondel, nos ancêtres apposaient cette sorte de formule à leurs actes pour nous rappeler sans cesse que tout ce qui nous re-

¹ *Capit. reg. Franc.*, Baluz., t. 1, col. 209.

² *Ibid.*, col. 549, 573, etc.

³ *Ibid.*, tom. 2, col. 1535 et 1536.

garde est administré sous la royauté du Christ, dépend de lui, doit être rapporté à lui : que les rois eux-mêmes, maîtres des affaires sous lui, sont, avec les peuples, ses heureux serviteurs, et qu'avec leurs sujets ils se reconnaissent les sujets de ce roi souverain¹.

Ce dogme de la royauté temporelle du Christ était empreint, jusqu'à ces derniers temps, sur les monnaies publiques. On lisait sur les pièces d'or : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat. Au Christ est la victoire, au Christ la royauté, au Christ l'empire.*

La puissance est de Dieu, mais non pas toujours l'homme qui l'exerce ni l'usage qu'il en fait.

« Ils ont régné par eux-mêmes, dit le Seigneur, » mais non pas par moi; ils se sont faits princes, » mais je ne les ai point reconnus. » Autrement, selon l'hébreu, « ils ont établi des rois, mais non » par moi : ils ont fait des princes, mais je ne les » ai point connus². »

Sur ces paroles de saint Paul, *que toute personne soit soumise aux puissances qui sont au-dessus d'elle*; saint Chrysostome s'exprime ainsi : « La première

¹ *De formula, Regnante Christo*, p. 371.

² Osée, c. 8.

» raison de cette ordonnance, raison conforme
 » aux principes de la foi, c'est que c'est l'ordre de
 » Dieu ; *car il n'est point de puissance, si ce n'est*
 » *de Dieu*. Que dites-vous ? Tout prince est-il or-
 » donné de Dieu ? Je ne dis pas cela, répond-il.
 » Je ne parle pas maintenant de chaque prince,
 » mais de la chose même. Car, qu'il y ait des gou-
 » vernements, que les uns commandent et que les
 » autres obéissent, afin que le monde n'aille pas
 » au hasard, les peuples se laissant pousser ça et
 » là comme les vagues de la mer ; je dis que c'est
 » là l'œuvre de la divine Sagesse. Il ne dit donc
 » pas : Il n'y a pas de prince, si ce n'est de Dieu ;
 » mais il parle de la chose même, en disant : *Il*
 » *n'est point de puissance, si ce n'est de Dieu*. De
 » même quand le sage dit : *C'est Dieu qui unit la*
 » *femme à l'homme*¹ ; il parle de cette sorte, parce
 » que c'est Dieu qui a institué l'union conjugale, et
 » non point parce qu'il unit quiconque prend une
 » femme ; car nous en voyons beaucoup qui s'u-
 » nissent mal, et non point suivant la loi du ma-
 » riage. Ce que nous devons bien nous garder
 » d'imputer à Dieu. Mais ce que le Christ lui-même
 » a dit : *Celui qui a fait l'homme dès le commence-*
 » *ment, les fit l'un mâle, l'autre femelle : c'est*

¹ Prov., 19, 14 suivant les Septante.

» *pourquoi l'homme quittera son père et sa mère,*
 » *et il s'attachera à sa femme; voilà ce qu'expli-*
 » *quait le sage.*

» Attendu que l'égalité d'honneur produit sou-
 » vent la guerre, Dieu a fait en grand nombre les
 » supériorités et les subordinations, comme celles
 » entre l'homme et la femme, entre le fils et le
 » père, entre le vieillard et le jeune homme, entre
 » l'esclave et l'homme libre, entre le magistrat et
 » son subordonné, entre le maître et le disciple¹. »

D'ailleurs, cette vérité est de sens commun. Toujours on a distingué la légitimité de l'usurpation, l'usage légitime de la force de son abus. Or si tout homme, qui, par la permission divine, obtient le pouvoir de la force, recevait en même temps de Dieu la puissance ou le droit de commander, et le droit de commander tout ce qu'il lui plairait : en un mot, si tout souverain était de Dieu, ainsi que l'usage qu'il fait de son pouvoir; il n'y aurait plus ni usurpation, ni abus possible : tout serait légitime : il n'y aurait plus d'autre droit que la force : et il serait vrai de dire, non-seulement selon la fable, mais encore selon l'évangile, que la raison du plus fort est toujours la meilleure, ou plutôt la seule bonne.

¹In *Epist. ad Rom.*, homil. 23, t. 10, p. 686, édit. Benedict.

Un souverain peut être de Dieu en deux manières : *immédiatement* comme David, qui fut nommément désigné de Dieu et appelé au trône par l'organe du prophète Samuel ; *médiatement*, lorsqu'un homme parvient à la souveraineté par une voie reconnue généralement pour légitime et approuvée de Dieu.

La souveraineté de ces rois, du moins celle des seconds, n'est pas tellement de Dieu, qu'elle ne soit aussi du consentement des peuples. Bossuet reconnaît cette proposition comme une chose incontestable¹. Fénelon dit encore plus expressément : *La (puissance) temporelle vient de la communauté des hommes qu'on nomme nation. La spirituelle vient de Dieu par la mission de son Fils et de ses apôtres*².

Ce n'est pas que la nation soit la source de la souveraineté, elle n'en est qu'un canal. La puissance temporelle viendrait ainsi de Dieu, habituellement par le peuple ; tandis que la spirituelle vient de Dieu directement par Jésus-Christ et les apôtres.

La souveraineté peut être considérée sous deux points de vue : *en soi*, et dans son *sujet*, ou

¹ *Defensio Cleri gallic.*, l. 4 c. 21.

² *OEuvres de Fénelon*, t. 22, p. 583, édition de Versailles.

l'homme qui en est revêtu. *En soi* elle est immédiatement de Dieu, et indépendamment des hommes, c'est-à-dire, Dieu ayant créé les hommes pour vivre ensemble, il est absolument nécessaire qu'il y ait une subordination parmi eux. Il n'est pas en leur pouvoir de changer cette nécessité. Mais la souveraineté, nécessaire en soi, n'est pas nécessairement dans un ou dans plusieurs, élective ou héréditaire; dans tel homme, dans telle famille ou dans telle autre. Voilà ce qui dépend plus ou moins de la nation.

Au reste, ce que dit Platon de la loi, on peut le dire du souverain. Suivant cet ancien sage, ainsi que nous avons vu, les hommes ne font pas proprement de lois; elles sont le produit du temps et des circonstances, ou plutôt de Dieu gouvernant les choses humaines par les circonstances et le temps. De même, jamais nation ne fait proprement de souverains: ceux-ci sont l'ouvrage de la fortune, du temps, des circonstances, ou plutôt de Dieu gouvernant les empires par les circonstances, le temps, et ce qu'on appelle la fortune. En pareil cas, les peuples ne sont, à vrai dire, que des circonstances plus ou moins décisives.

Et la souveraineté, et le souverain, et l'usage qu'il fait de sa puissance, et les hommes sur les-

quels il l'exerce, sont également subordonnés à la loi de Dieu.

« Ecoutez donc, ô Rois, et comprenez, s'écrie
 » le Sage; instruisez-vous, vous qui jugez la
 » terre. Prêtez l'oreille, vous qui contenez les
 » peuples, et qui vous complaisez dans la
 » multitude de vos sujets : la puissance vous est
 » donnée par le Seigneur, et la force par le Très-
 » Haut, qui interrogera vos œuvres, et scrutera
 » vos pensées : car étant les ministres de son
 » royaume, vous n'avez pas jugé équitablement ;
 » vous n'avez pas gardé la loi de justice, et vous
 » n'avez pas marché selon la volonté de Dieu.
 » Il vous apparaîtra formidable et soudain, car
 » un jugement très-rigoureux est réservé à ceux
 » qui règnent. La miséricorde est accordée aux
 » petits, mais les puissants seront puissamment
 » tourmentés. Dieu n'épargnera personne, ni ne
 » respectera aucune grandeur, parce qu'il a fait
 » les grands et les petits, et qu'il a également soin
 » de tous. Mais aux plus grands est destiné un
 » plus grand supplice ¹. »

Ainsi, bien loin d'être dispensés de la loi de Dieu dans leur gouvernement, les rois y sont obligés plus sévèrement que les autres.

¹ Sap., 6.

Quant aux sujets, voici d'où saint Paul déduit leurs obligations. « Que toute personne, écrit-il aux » fidèles de Rome, soit subordonnée aux puis- » sances qui sont au-dessus ; car il n'y a point de » puissance, si ce n'est de Dieu ¹. Et les puissances » qui sont, sont ordonnées de Dieu ². En sorte que » celui qui se *contre-ordonne* à la puissance, ré- » siste à l'ordre même de Dieu. Or, ceux qui ré- » sistent, s'attireront à eux-mêmes le jugement. » Car ceux qui commandent, ne sont point l'ef- » froi des bonnes œuvres, mais des mauvaises. » Voulez-vous donc ne pas craindre la puissance ? » faites le bien, et vous aurez des louanges à » cause d'elle. Car elle vous est le ministre de » Dieu pour le bien. Mais si vous faites le mal, » craignez ; car elle ne porte pas en vain le glaive ; » elle est en effet le ministre de Dieu, le ven- » geur pour punir qui fait mal. C'est donc une » nécessité d'être subordonné, non-seulement à » cause de la punition, mais encore à cause de la » conscience. C'est pourquoi vous payez les tributs ; » car ils sont les ministres de Dieu, s'appliquant » avec force à ce ministère. Rendez donc à cha-

¹ Ou *dessous* Dieu, ὑπὸ θεοῦ.

² Autrement, *les vraies puissances sont subordonnées à Dieu* : καὶ οἱ ἀληθινὰ ἐξουσίαι ὑπὸ τοῦ θεοῦ τεταγμέναι εἰσιν. Cornelius à Lapidé remarque que le texte grec peut avoir ce sens.

» cun ce qui lui est dû : le tribut à qui est dû le
 » tribut, l'impôt à qui est dû l'impôt, la crainte
 » à qui est due la crainte, l'honneur à qui est dû
 » l'honneur. Ne devez rien à personne, si ce
 » n'est de vous aimer les uns les autres : car qui
 » aime le prochain a rempli la loi ¹. »

D'après l'apôtre des nations, l'on doit obéir à la souveraineté ou au souverain légitime, parce qu'il est le ministre de Dieu. Mais tout ministre est lui-même subordonné à son maître. Nul ne lui doit d'obéissance qu'autant que le maître le commande. La volonté du maître commun, Dieu, voilà donc la commune loi du ministre et du sujet, du roi et du peuple.

Lorsque, au lieu d'encourager le bien et de punir le mal, l'homme abuse de la force pour encourager le mal et punir le bien, les apôtres ne voient plus en lui le ministre de Dieu, mais l'homme seul, et ils répondent à toutes ses injonctions : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.*

Les saints martyrs ont fait comme les apôtres. Il leur était ordonné par les lois de l'empire romain, et cela sous peine de mort, d'adorer les empereurs et leurs divinités. Mais en rendant à César ce qui était à César, en payant fidèlement

¹ Rom., 13.

les impôts, les chrétiens rendaient surtout à Dieu ce qui est à Dieu, le proclamant le souverain monarque, et sa loi la règle souveraine.

« Connaissez-vous l'ordonnance du prince qui
 » vous commande de sacrifier, demande le magis-
 » trat Polémon à Pionius prêtre de Smyrne? A
 » la vérité, répond le martyr, nous connaissons
 » des ordonnances, mais celles-là seulement qui
 » nous commandent d'adorer Dieu. — Quel Dieu
 » adorez-vous? — Le Dieu tout-puissant qui a
 » fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'elle
 » renferme, ainsi que nous tous, qui nous envoie
 » tout par sa providence, et que nous avons con-
 » nu par son Verbe Jésus-Christ. — Sacrifie du
 » moins à l'empereur. — Non, jamais je ne sa-
 » crifierai à un homme¹. »

« Il n'est de roi que celui que j'ai vu, dit le
 » martyr Genest à Dioclétien : c'est lui que j'a-
 » dore. Dussé-je mourir mille fois pour sa reli-
 » gion, je serai tel que j'ai commencé d'être.
 » Jamais tourments ne pourront m'arracher Jésus-
 » Christ ni de la bouche ni du cœur. Mon grand
 » regret, c'est d'avoir commencé si tard à adorer
 » le Dieu véritable². »

¹ Voyez *Acta primorum Martyrum*, Ruinart, edit. secund., Amstelodami, p. 140 et 144.

² *Ib.*, p. 270.

« Que cherchez-vous encore, tyran ? disait le
 » martyr Romain : déjà je vous ai confessé de
 » bouche que le Christ est le vrai roi¹. »

« Il fallait, dit le proconsul de Carthage au
 » martyr Thélica, il fallait observer l'ordre des
 » empereurs et des césars. Je ne me mets en peine
 » que de la loi de Dieu, répond le saint : c'est elle
 » que je garde, c'est pour elle que je meurs : hors
 » elle, il n'y en a point d'autre. »

« Pourquoi, dit le même proconsul au prêtre
 » Saturnin, avez-vous tenu des assemblées contre
 » la défense des empereurs ? ces assemblées, ré-
 » pond le martyr, ne peuvent s'interrompre :
 » ainsi l'ordonne la loi, ainsi l'enseigne la loi. »

« Pourquoi, contre la défense des empereurs,
 » dit le même au martyr Emérit, avez-vous laissé
 » tenir ces assemblées dans votre maison ? — Je
 » ne pouvais m'empêcher de recevoir mes frères.
 » — Mais l'édit des empereurs et des césars de-
 » vait l'emporter. — Le plus grand, c'est Dieu,
 » non les empereurs. — Nous sommes chrétiens,
 » s'écrient tous les martyrs ensemble : il nous est
 » impossible de ne pas garder la sainte loi de
 » Dieu jusqu'à l'effusion de notre sang². »

¹ *Acta primorum Martyrum*, etc., p. 358.

² *Ibid. Acta SS. Saturnini, Dativi*, etc., pag. 384, 386, 387.

Ce que les martyrs proclamaient au milieu des supplices, la souveraineté de Dieu et de son Christ, plus tard, ainsi que nous l'avons vu, les empereurs et les peuples chrétiens la proclamèrent en tête de leurs lois, comme la loi première et dernière. D'après cela, voici comme les docteurs de l'Eglise développent l'ensemble de la législation chrétienne. La loi éternelle, source de toutes les autres, est la raison de Dieu en tant qu'elle règle l'univers. La loi naturelle est une participation faite aux hommes de cette raison et loi souveraine. La loi écrite a été donnée à Moïse pour conserver parmi les Juifs une connaissance exacte de la loi primitive, et les disposer à son entier développement. L'Evangile est venu compléter tout cet ensemble, et l'élever à une plus haute perfection. Les lois humaines, ecclésiastiques ou civiles, sont des applications de la loi divine, soit naturelle, soit écrite, à des cas particuliers. Ces applications ne sont lois qu'autant qu'elles sont justes, c'est-à-dire, conformes à la raison et loi souveraine¹.

La raison de Dieu, le Verbe de Dieu, voilà donc suréminemment la loi, la règle, la voie, la vérité et la vie, et, par là même, le roi, le souverain.

¹ *Summa sancti Thomæ*, 1. 2. q. 96. a. 4.

C'est en lui que l'univers a été créé et qu'il subsiste¹.

C'est lui cette sagesse qui, bien que unique, peut tout ; bien que immuable en soi, renouvelle toutes choses : qui se répand parmi les nations dans les âmes saintes, et y établit des amis de Dieu et des prophètes : qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes choses avec douceur².

C'est lui cette lumière qui luit dans le monde et qui éclaire tout homme venant en ce monde. La lumière de l'homme, la raison de l'homme n'est qu'une perpétuelle irradiation de la lumière et de la raison divine.

C'est lui ce Verbe qui s'est fait chair et a demeuré parmi nous plein de grâce et de vérité, unissant et subordonnant en sa personne la terre au ciel, l'humanité à la divinité.

Ce qui s'est accompli dans l'homme-Dieu, s'accomplira proportionnellement dans toute la création. Tout doit être assujetti au Christ, et, par le Christ, à Dieu son père. Cette grande subordination sera consommée, lorsque, après avoir détruit toute principauté, toute puissance, toute force, le Christ se soumettra lui-même, avec son royaume,

¹ Coloss., 1, 17.

² Sap., 6 et 7.

à Celui qui lui aura soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous ¹.

Finalement, l'univers entier est une vaste théocratie, qui se forme dans le temps, pour s'accomplir dans l'éternité.

¹ 1. Cor., 15.

CHAPITRE VII.

L'interprète infaillible de la loi divine est l'Eglise catholique.

Cette Eglise est en général la société de Dieu avec les intelligences fidèles, c'est-à-dire avec les intelligences qui croient et professent les vérités que Dieu a révélées et qu'il leur communique par voie de tradition.

De toute éternité elle subsistait en Dieu, ou plutôt était Dieu lui-même : société ineffable de trois personnes dans une même essence, et où l'être même se communique par une incompréhensible tradition.

Depuis qu'a commencé le temps, elle traverse les siècles, passe sur la terre pour associer à cette unité sainte, universelle et perpétuelle, toutes les créatures intelligentes, et retourner avec elles à l'éternité d'où elle est sortie.

Dans son premier état sur la terre, sous les patriarches, elle n'avait d'autre constitution extérieure que celle de la famille. Adam, Noé, étaient les chefs naturels de l'Eglise en cette période. Ses docteurs étaient *ces âmes saintes, ces amis de Dieu*

*et ces prophètes, que la sagesse éternelle suscitait parmi les nations*¹. C'est là cette Eglise des premiers nés, avec laquelle l'apôtre nous apprend que nous ne faisons qu'un en Jésus-Christ².

Chez les Hébreux, Dieu lui donna une constitution nationale, et figurative d'une autre plus complète, qui devait ramener l'unité et l'universalité primitive. Aaron et ses successeurs étaient les chefs divinement institués de cette Eglise typique.

Plus tard, le Sauveur du monde établit en la société des fidèles une hiérarchie qui embrasse, non plus une famille isolée ni un peuple, mais tout le genre humain. Il lui donne Pierre pour chef à sa place. Pierre ou son successeur est par l'ordre du Christ, ce qu'Adam ou Noé était par l'ordre de la nature : le père commun de l'humanité entière.

C'est à l'Eglise ainsi constituée que la vérité même a dit : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations :.... leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*³.

¹ Sap., 6 et 7.

² Hebr., 12.

³ Matth., 28.

Par ces paroles, Jésus-Christ confère à son Eglise le pouvoir et le devoir d'enseigner, non-seulement les individus, mais les nations entières : non pas telle ou telle nation en particulier, mais toutes les nations de l'univers. Il lui confère le pouvoir et le devoir de leur apprendre, non-seulement à croire les dogmes, mais encore à observer les préceptes suivant les temps et les circonstances : non pas seulement tels ou tels préceptes qui regardent plus directement le culte divin, mais tout ce qu'il a commandé, tout ce qui intéresse la conscience, tout ce qui importe au salut éternel. Et afin que les plus scrupuleux fussent pleinement rassurés, tant sur la manière dont l'Eglise enseignerait en général les commandements de Dieu que sur la manière dont elle en ferait chaque jour l'application pratique, Jésus-Christ a promis d'être avec elle, non-seulement pendant les premiers siècles ou à certaines époques, mais tous les jours, jusqu'à la consommation du monde.

Ainsi, l'application que l'Eglise fait de la loi divine aux temps et aux lieux, voilà, d'après la parole même de l'éternelle vérité, la règle infailible de conscience et pour les individus et pour les nations entières.

Pour plus d'assurance encore, et afin que le

chrétien fidèle ne fût tourmenté d'aucun doute entre d'anciens et de nouveaux liens, le Fils de Dieu a dit expressément à son Eglise, en la personne de son chef : *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux , et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux*¹. Or, qui dit tout, n'excepte rien, ni pour les personnes, ni pour les choses. *Tout est soumis à ces clefs*, s'écrie Bossuet ; *tout, mes frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux : nous le publions avec joie ; car nous aimons l'unité et nous tenons à gloire notre obéissance*².

Donc, pour tout ce qui regarde la loi de Dieu, la conscience, le salut éternel, tout le monde, nations et individus, souverains et sujets, sont subordonnés au pouvoir de l'Eglise et de son chef.

Donc encore, dans tout ce qui intéresse la conscience, la législation civile est subordonnée à la législation de l'Eglise. Aussi le premier axiome que pose M. de Marca, dans son livre *de la Concorde du sacerdoce et de l'empire*, c'est que les constitutions des princes et les lois temporelles,

¹ Matth., 16.

² *Sermon sur l'unité de l'Eglise*, première partie.

contraires aux canons , sont nulles de plein droit ¹.

Pour échapper à cette conséquence, il faut de deux choses l'une : ou refuser à l'Eglise le droit de décider en dernier ressort les doutes concernant la loi divine , la conscience , le salut : ou bien dire que la soumission à la puissance et à la loi temporelle , n'est pas une chose qui concerne la loi de Dieu , le salut , la conscience. Des deux côtés on arrive à l'anarchie , à un état où il n'y a plus ni droit ni devoir connu. Car si ce n'est pas à l'Eglise , autorité incontestablement la plus haute qui soit sur la terre , à interpréter définitivement la loi divine , ce droit , ainsi que nous le verrons plus au long , n'appartient à personne. En effet , qui le refuse à l'autorité la plus grande ne peut l'accorder à aucune , pas plus au prince ou à la nation , qu'au dernier des individus. S'il est permis , dans ces cas , au prince et à la nation , de se moquer de l'Eglise , il est permis au dernier des individus de se moquer de la nation et du prince. Cette divine loi , unique source du devoir , sera pour l'homme comme si elle n'était pas. Que si la soumission à la puissance

¹ Primum est (axioma) constitutiones principum canonibus et decretis receptis contrarias nullas esse jure ipso.

Certa est regula , non subsistere leges canonibus contrarias. *Prolegom.*, p. 10, col. 2 , edit. Baluzii.

et à la loi temporelle, n'est pas une chose qui intéresse la conscience, le salut, il n'y a plus de devoir de s'y soumettre, il n'y a plus de droit, il n'y a plus de société.

Finalement, point de milieu : ou bien la société temporelle est nulle de droit, ou bien elle est subordonnée à l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

CHAPITRE VIII.

Perpétuel enseignement et développement progressif de la doctrine chrétienne, sur la subordination entre les deux puissances.

Dès avant la ruine de Jérusalem, un chrétien écrivait : « Ce que l'âme est dans le corps, les chré-
» tiens le sont dans le monde. L'âme est répandue
» par tous les membres du corps, et les chrétiens
» par toutes les cités du monde. L'âme demeure
» dans le corps, sans être du corps : les chrétiens
» demeurent dans le monde, sans être du monde.
» L'âme invisible habite le corps visible comme
» une citadelle; bien qu'on voie les chrétiens dans
» le monde, on ne voit pas néanmoins l'esprit de
» religion qui les anime. La chair hait l'âme et lui
» fait la guerre, sans qu'elle en ait reçu aucun mal,
» mais parce qu'elle ne lui permet pas de s'aban-
» donner aux voluptés; le monde hait les chrétiens,
» sans en avoir reçu aucun mal, mais parce qu'ils
» sont opposés aux plaisirs. L'âme chérit le corps
» qui le hait, et les chrétiens aiment ceux qui les
» haïssent. L'âme est enfermée dans le corps, mais
» c'est elle qui conserve le corps même; les chré-

» tiens sont enfermés dans le monde comme dans
 » une prison, mais ce sont eux qui soutiennent le
 » monde ¹. »

Cette magnifique analogie qui montre dans le genre humain les mêmes rapports, par conséquent la même subordination, entre le monde temporel et la société chrétienne ou l'Eglise, qu'il y a dans l'homme entre le corps et l'âme, apparaît dans toute la tradition. On la trouve au quatrième siècle en saint Grégoire de Nazianze.

Les habitants de cette ville s'étaient commis envers l'autorité publique. Grégoire, leur compatriote, fit un discours en présence du peuple et du gouverneur. Après avoir compati aux angoisses du premier qui s'attendait à de sévères châtimens, il ajoute : « Soumettons-nous à Dieu, au prochain, » et à ceux qui commandent sur la terre : à Dieu, » par toute sorte de raisons ; au prochain, par » charité ; aux princes, pour le bon ordre, d'autant » plus qu'ils sont plus humains. Parmi nos lois, il » en est une particulièrement louable, et admirablement constituée par cet esprit qui ne com-

¹ Voyez parmi le OEuvres de saint Justin, la Lettre à Diognète. Comme l'auteur s'y donne pour disciple des apôtres, et qu'il suppose le temple des Juifs encore debout, les sacrifices d'animaux s'y offrant encore, il est très-probable qu'il écrivait avant la ruine de Jérusalem.

» mande que ce qui est honnête et possible : la
 » voici. Comme les serviteurs doivent obéir à leurs
 » maîtres, les femmes à leurs maris, ainsi devons-
 » nous obéir aux puissances supérieures, non-seu-
 » lement pour éviter la punition, mais encore par
 » conscience. »

Puis se tournant vers le gouverneur : « Mais
 » vous, princes et magistrats, dit-il : car c'est à vous
 » que s'adresse maintenant mon discours, afin que
 » nous n'ayons pas l'air d'être injustes, en faisant
 » à ceux-ci des remontrances convenables, et en
 » reculant devant votre puissance, comme si la
 » honte ou la crainte nous empêchait d'user de
 » notre liberté selon le Christ. Que dites-vous
 » donc? En quoi sommes-nous d'accord? Ecou-
 » terez-vous de bonne grâce ce que je vous dirai
 » avec confiance? La loi du Christ vous a soumis à
 » mon autorité, et à mon tribunal : car nous aussi
 » nous exerçons un empire, et j'ajouterai, un em-
 » pire plus grand et plus parfait : à moins que
 » l'esprit ne doive céder à la chair, et les choses
 » célestes aux terrestres. Mais je ne doute point
 » que vous ne receviez bien la liberté de mes pa-
 » roles, étant une brebis de mon troupeau. Je
 » vous dirai donc en peu de mots : Vous comman-
 » dez avec le Christ, vous administrez avec le
 » Christ : c'est de lui que vous avez reçu le glaive,

» non pour en user, mais pour en menacer ; tâchez
 » de rendre en sa pureté ce dépôt à qui vous l'a
 » donné. Vous êtes l'image de Dieu : c'est aussi
 » l'image de Dieu que vous guidez, pendant qu'elle
 » séjourne ici-bas, pour aller à une autre vie où
 » nous arriverons tous. Considérez la nature qui
 » vous est commune : révérez votre archétype :
 » soyez avec Dieu, non avec le prince de ce monde ;
 » avec le Christ souverain, non avec ce cruel tyran
 » qui a été homicide dès l'origine, et qui, par le
 » péché, a introduit le châtiment ¹. »

Un siècle plus tard, saint Isidore de Péluse di-
 sait : « L'administration des choses résulte du sa-
 » cerdoce et de l'empire : car, quoiqu'il y ait une
 » grande différence entre les deux, que l'un soit
 » comme l'âme et l'autre comme le corps, ils
 » tendent néanmoins à une seule et même fin ². »

Dans l'onzième siècle, Yves de Chartres écrivait
 à Henri I^{er}, roi d'Angleterre : « Rien ne s'administre
 » bien, si l'empire et le sacerdoce ne sont d'accord.
 » Nous avertissons donc et nous conjurons votre
 » altesse de laisser un libre cours à la parole de Dieu
 » dans le royaume qui vous a été confié, et de vous

¹ Greg. Nazianz., *Oratio ad cives et præfectum*.

² Ex sacerdotio, et regno, rerum administratio consurgit : quamvis enim permagna sit utriusque differentia, illud veluti anima est, hoc veluti corpus, ad unum tamen, et eundem finem tendunt. *S. Isidor. Pelus., l. 3, epist. 249.*

» rappeler toujours que le royaume de la terre doit
 » être soumis au royaume céleste, qui a été confié
 » à l'Eglise; car de même que les sens doivent être
 » soumis à la raison, de même aussi la puissance
 » temporelle doit être soumise au gouvernement
 » ecclésiastique. Ce que devient le corps quand il
 » n'est plus régi par l'âme, la puissance terrestre
 » le devient lorsqu'elle n'est plus éclairée et dirigée
 » par les enseignements de l'Eglise; et, comme le
 » royaume du corps est en paix lorsque la chair ne
 » résiste plus à l'esprit, de même aussi le royaume
 » du monde se possède en paix lorsqu'il ne cherche
 » plus à résister au royaume de Dieu ¹. »

Au siècle suivant, Hugues de St.-Victor disait :
 « Autant la vie spirituelle est au-dessus de la vie
 » terrestre, l'esprit au-dessus du corps : autant la
 » puissance spirituelle surpasse en honneur et
 » dignité la puissance terrestre et séculière; car
 » il appartient à la puissance spirituelle d'insti-
 » tuer la puissance terrestre, afin qu'elle soit, et
 » de la juger si elle n'est pas bonne ². »

¹ Sicut sensus animalis subditus esse debet rationi, ita potestas terrena subdita esse debet ecclesiastico regimini, et quantum valet corpus nisi regatur ab anima, tantum valet terrena potestas nisi informetur et regatur ab ecclesiasticâ disciplinâ. *Ivo Carnot., epist. 51 ad Henr. Angliæ regem.*

² Quânto autem vita spiritualis dignior est quam terrena, et spiritus quam corpus, tantò spiritualis potestas terrenam sive

Au treizième siècle, Alexandre d'Alès enseignait que, quoique dans l'ordre des puissances séculières nul ne fût au-dessus du roi ou de l'empereur, de même que dans l'ordre des puissances spirituelles nul n'est au-dessus du pape, toutefois, comparées l'une à l'autre, la puissance spirituelle est au-dessus de la corporelle, comme l'esprit au-dessus du corps ¹.

Enfin, à la même époque, saint Thomas conclut que la puissance séculière est soumise à la spirituelle, comme le corps à l'âme, et qu'en conséquence ce n'est point une usurpation de jugement, lorsque le prélat spirituel s'entremet du temporel quant aux choses où la puissance temporelle lui est soumise ².

Il est à remarquer que saint Thomas, Alexan-

sæcularem potestatem honore ac dignitate præcedit : nam spiritalis potestas terrenam potestatem et instituere habet ut sit, et judicare si bona non fuerit. Hugo Victorin., l. 2, de Sacram. fid. christ., part. 2, cap. 4.

¹ Quamvis in ordine potestatum sæcularium nullus est major rege vel imperatore, quemadmodum in ordino potestatum spiritalium nullus est major Papâ; sed tamen collatione factâ potestatis spiritalis ad sæcularem, potestas spiritalis est supra corporalem, ut spiritus supra corpus. *Alensis, part. 2, q. 40, membr. 2.*

² Ad tertium dicendum, quod potestas sæcularis subditur spiritali, sicut corpus animæ, et ideò non est usurpatum judicium si spiritalis Prælatus se intromittat de temporalibus quantum ad ea, in quibus ei subditur temporalis potestas. 2. 2. q. 60, a. 6, ad 3.

dre d'Alès, Hugues de St.-Victor, sont la gloire de l'ancienne école de Paris, et Yves de Chartres, la gloire et le modèle de l'épiscopat français.

Cette analogie, ou plutôt cette identité de rapports entre l'esprit et le corps d'une part, la puissance spirituelle et la puissance temporelle de l'autre, résulte de la nature même des choses. La puissance spirituelle dirige les esprits vers la fin pour laquelle Dieu a créé tout l'homme. La puissance temporelle veille sur les corps, pour en conserver la santé et la sécurité, afin que l'homme puisse plus librement poursuivre sa fin dernière. Comme la fin pour laquelle est fait le corps est subordonnée à celle pour laquelle est fait l'esprit, les puissances qui dirigent vers l'une et l'autre fin, sont naturellement subordonnées l'une à l'autre dans la même proportion.

D'un autre côté, tout le monde conviendra que la vérité, la religion, la morale, la justice, c'est la vie, c'est l'âme de la société temporelle : sans la justice, la morale, la religion, la vérité, la société temporelle ne serait qu'un cadavre. Or la société chrétienne, l'Eglise catholique, c'est la religion, la morale, la justice, la vérité, non-seulement faite homme, mais société. L'Eglise, la société chrétienne, voilà donc l'âme du genre

humain : sans elle, ce grand corps s'en irait en pourriture.

Lorsque l'âme voit un membre du corps tourner en cancer les suc qui lui sont départis, et menacer ainsi de destruction le corps entier, elle peut en ordonner le retranchement, pour sauver le tout. De même, lorsque l'âme du genre humain voit dans ce grand corps un membre qui, au lieu d'employer sa part de puissance à conserver la vie de l'ensemble, en abuse au contraire pour y porter la mort, en détruisant la règle de la justice, de la vérité, de la religion, de la morale; cette âme du monde peut et même doit, pour le salut universel, en décréter le retranchement : d'autant plus que, dans ce vaste corps, le membre retranché peut être remplacé par un autre; ce qui n'a pas lieu dans le corps de l'individu.

C'est dans ce sens que s'expliquait saint Chrysostome, dès le quatrième siècle.

Faisant le panégyrique de saint Babylas, évêque d'Antioche, il rappelle à ses auditeurs que le saint pontife excommunia courageusement, et repoussa de l'entrée de l'Eglise, un empereur, pour avoir tué un jeune prince qu'il avait reçu en otage de la paix jurée avec son père. Quoi qu'il en soit du fait en lui-même, voici les réflexions que fait là-dessus le saint docteur.

« Le bienheureux Babylas abattit ainsi l'orgueil des infidèles, et rendit les fidèles plus religieux, non-seulement les particuliers, mais encore les gens de guerre, les tribuns, les préfets, en montrant qu'aux yeux des chrétiens l'empereur et le dernier de tous ne sont que des noms, et que quand il faut punir ou réprimander, celui qui porte le diadème n'est pas plus ménagé que les moindres.

» Une autre belle action qu'on découvre dans sa conduite, la voici : instruisant les pontifes et les rois futurs, il réprime les pensées des uns et élève celles des autres; il leur fait voir que celui qui est revêtu du sacerdoce gouverne plus puissamment la terre et tout ce qui s'y fait, que celui qui est revêtu de la pourpre, et qu'il ne doit rien céder de cette puissance, mais plutôt perdre la vie que cette autorité indépendante que Dieu lui-même annexa comme un héritage à sa dignité.

» Toutes les actions de ce saint pontife, dit-il en terminant, s'enchaînent depuis le commencement jusqu'à la fin; car, voyez : il vengea la violation des lois de Dieu; il punit le meurtre; il montra quelle était la différence du sacerdoce à l'empire; il apprit aux rois à ne pas étendre leur puissance au-delà des bornes

» que Dieu leur a prescrites; il rendit vain tout
 » le faste du monde, foula aux pieds toute la
 » pompe du siècle, et apprit aux pontifes com-
 » ment ils doivent exercer leur autorité¹. »

Parlant ailleurs sur ces paroles d'Isaïe : *il arriva dans l'année que mourut le roi Ozias*, le même Père dit : « Pourquoi, désignant toutes les
 » autres époques par la vie des rois, le prophète
 » désigne-t-il celle-ci par la mort? Car il ne dit
 » pas : il arriva dans les jours d'Ozias¹, ou pen-
 » dant le règne d'Ozias; mais il arriva quand il
 » mourut. Que veut-il nous faire entendre? Car
 » ce n'est pas sans raison, ni au hasard qu'il en
 » agit ainsi; mais il veut nous faire soupçonner
 » quelque mystère : quel est-il? Enivré par la
 » prospérité, enflé de ses succès, Ozias ambi-
 » tionna plus que sa dignité; et, parce qu'il était
 » roi, il se crut permis de remplir les fonctions
 » sacerdotales. Il entra dans le temple : il péné-
 » tra dans le saint des saints, malgré la résistance
 » du pontife, dont il tint peu de compte. En pu-
 » nition d'une pareille impudence, Dieu lui en-
 » voya la lèpre sur le front. Pour avoir ambi-
 » tionné une dignité plus grande que la sienne,

¹ Saint Chrysostome, t. 2, pag. 546—697, édition des Bénédictins.

» il déchut de celle même qu'il avait. Non-seule-
 » ment il n'obtint pas le sacerdoce, mais, devenu
 » immonde, il fut encore dépouillé de la royauté;
 » et, ne pouvant supporter sa honte, il demeura
 » caché tout le reste de sa vie. Le peuple tout
 » entier partagea cette punition, pour avoir mé-
 » prisé les lois de Dieu, et n'avoir pas vengé le
 » sacerdoce des outrages qui lui avaient été faits.
 » Comment donc le peuple partagea-t-il cette pu-
 » nition ? En ce que la prophétie cessa. Le Sei-
 » gneur irrité ne fit plus aucune réponse, non
 » pas toujours, mais jusqu'à la mort du roi. »

Plus loin, parlant sur le même sujet, il s'é-
 crie : « Avez-vous vu l'âme intrépide de ce ma-
 » gnanime pontife ? Il ne regarde point au faste
 » de la souveraineté, ne songe point à ce que
 » c'est que de réprimer un homme ivre de pas-
 » sion : il n'écoute point cette parole de Salo-
 » mon : *Les menaces du roi sont comme les co-*
 » *lères du lion* ; mais élevant ses regards jusqu'au
 » véritable roi des cieux, considérant cet autre
 » tribunal avec les peines qui s'y prononcent,
 » et s'armant de ces pensées, il s'oppose au ty-
 » ran. Il savait sans doute, il savait que les me-
 » naces du roi sont comme les colères du lion,
 » oui, pour ceux qui n'envisagent que la terre ;
 » mais pour un homme qui n'envisage que le

» ciel, et qui est résolu à laisser la vie dans le
 » sanctuaire, plutôt que de permettre que les
 » lois de Dieu fussent violées, ce même tyran
 » était plus méprisable qu'un animal immonde.

» Plein de ces hautes pensées, ce grand homme
 » marche droit au roi. Entrons avec lui, s'il
 » vous plaît, afin de voir ce qu'il lui dira; cela
 » nous est permis : et ce n'est pas une médiocre
 » utilité de voir un roi repris par un pontife.
 » Que dit donc le pontife? *Il ne vous est pas*
 » *permis, Ozias, d'offrir l'encens au Seigneur.*
 » Il ne l'appelle plus roi, il ne lui donne point
 » le titre de la souveraineté; parce que lui-même
 » s'était déjà dépouillé de sa dignité auparavant¹. »

Au siècle suivant, les papes Gélase et Symmaque, dans un langage plus calme, rappellent aux empereurs la même subordination.

Le premier écrit à l'empereur Anastase : « La
 » dispensation de la divine parole m'ayant été
 » enjointe, malheur à moi, plus encore qu'à
 » saint Paul, si je n'annonce pas l'évangile. Je
 » supplie donc votre piété de ne pas prendre pour
 » une arrogance un devoir dont Dieu me deman-
 » dera compte. Qu'il ne soit pas dit qu'un prince
 » romain regarde comme une injure la vérité

¹ Tom. 6, p. 63 et 133.

» qu'on lui dit. Il est deux choses, ô empereur
 » auguste, par lesquelles ce monde est gouverné
 » d'une manière souveraine : l'autorité sacrée des
 » pontifes et la puissance royale. *En quoi la*
 » *charge des pontifes est d'autant plus pesante*
 » *qu'au jugement de Dieu ils doivent au Seigneur*
 » *rendre compte des rois mêmes*¹. Vous le savez,
 » fils très-clément, quoique vous présidiez au
 » genre humain par la dignité, vous êtes néan-
 » moins soumis aux ministres des choses sacrées :
 » vous attendez d'eux les causes de votre salut,
 » et, quant aux célestes mystères, vous savez que
 » votre devoir est l'obéissance plutôt que le com-
 » mandement. Vous savez que pour ces choses
 » vous dépendez de leur jugement, bien loin de
 » vouloir les assujettir à votre volonté. Car si,
 » en ce qui regarde l'ordre de l'administration
 » publique, les pontifes de la religion, parce
 » qu'ils savent que l'empire vous a été donné par

¹. Dans la *Défense de la Déclaration du Clergé de France*, on a supprimé les paroles soulignées, et, sans rien dire, l'on y substitue ces autres : *L'une et l'autre est principale, souveraine, et sans dépendance mutuelle pour les choses de son ressort.* (lib. 1, sect. 2, c. 33.) Dans l'édition d'Amsterdam, les paroles substituées sont en caractères italiques, comme étant les paroles mêmes de saint Gélase. Un pareil faux est pour nous une preuve sans réplique, que cet ouvrage n'est certainement pas de Bossuet; ou que, s'il est de la main de Bossuet, il n'en est pas sorti, ou du moins n'en serait pas sorti tel que nous l'avons.

» une disposition d'en haut, obéissent à vos lois,
 » afin de conserver l'harmonie jusque dans les
 » choses de ce monde : avec quelle affection ne
 » devez-vous pas obéir à ceux qui sont établis
 » pour dispenser les sacrés mystères ? Ce n'est pas
 » une légère responsabilité aux pontifes d'avoir
 » gardé le silence, lorsque le culte de la divinité
 » demandait qu'ils parlassent : de même ce n'est
 » pas un médiocre péril aux autres, qui, lors-
 » qu'ils doivent obéir, méprisent de le faire. Et
 » si les cœurs des fidèles se doivent soumettre
 » généralement à tous les prêtres, quand ils trai-
 » tent convenablement les choses de Dieu, com-
 » bien plus cette soumission ne se doit-elle pas à
 » ce pontife que la Divinité suprême a daigné
 » élever au-dessus de tous les autres pontifes, et
 » qu'en conséquence la piété de l'Eglise a célébré
 » constamment¹ ? »

Le pape Symmaque dit au même Anastase :
 « Comparons la dignité d'empereur et celle de
 » pontife; il y a entre eux toute la différence
 » qu'il y a entre les choses qu'ils administrent,
 » l'un les choses humaines, l'autre les choses di-
 » vines.... Comme c'est par ces deux offices que
 » le genre humain est gouverné, il ne doit y

¹ Labbe, t. 4, col. 1183.

» avoir rien, ni dans l'un ni dans l'autre, qui
 » puisse offenser la divinité : d'autant plus que
 » ces deux autorités sont perpétuelles et qu'elles
 » doivent contribuer l'une et l'autre au bien du
 » genre humain.

» De grâce, ô Empereur, permettez-moi de
 » vous le dire, rappelez-vous que vous êtes homme,
 » afin que vous puissiez user de la puissance qui
 » vous a été donnée de Dieu ; car, lors même que
 » votre conduite échapperait au jugement des
 » hommes, elle sera nécessairement examinée au
 » jugement de Dieu. Vous direz peut-être qu'il est
 » écrit qu'il faut obéir à toute puissance. Nous re-
 » cevons les puissances humaines en leur lieu,
 » jusqu'à ce qu'elles érigent leurs volontés contre
 » Dieu. Du reste, si toute puissance est de Dieu,
 » à plus forte raison celle qui est préposée aux
 » choses divines. Déférez à Dieu en nous, et nous
 » déférerons à Dieu en vous. Que si vous ne dé-
 » férez pas à Dieu, vous ne pouvez pas user du
 » privilège de celui dont vous méprisez les droits¹.»

Cette subordination spirituelle qui de Dieu et des hommes, et des hommes entre eux, ne fait qu'une société, une famille, se trouve merveilleusement représentée dans une paraphrase des Epîtres

¹ Labbe, tom. 4, col. 1298.

de saint Ignace. Le saint martyr avait dit dans sa lettre aux chrétiens de Philadelphie : « Ayez soin » d'user de la même eucharistie ; car la chair de » Notre-Seigneur Jésus-Christ est une , et le calice » est un comme son sang. Un est l'autel , comme » l'évêque est un avec les prêtres et les diacres ; » afin que ce que vous faites , vous le fassiez selon » Dieu ¹. »

Dès le sixième siècle on lisoit dans une paraphrase ou interpolation de ce passage : « Je vous » conjure , n'ayez qu'une foi , une prédication , » une eucharistie. Car une est la chair de Notre- » Seigneur Jésus-Christ , un est son sang qui a été » versé pour nous ; un est le pain qui est rompu à » tous , un le calice qui est distribué à tous ; un » autel pour toute l'Eglise , un évêque avec le pres- » bytère et les diacres ; comme il est un Dieu et » père , un Fils unique , Dieu et homme , un Para- » clet , esprit de vérité ; une foi , une prédication , » un baptême , une église. Faites donc tout de » concert dans le Christ. Femmes , soyez soumises » à vos maris dans la crainte de Dieu ; vierges , » soyez-le au Christ dans la pureté ; serviteurs , » obéissez dans le Seigneur à vos maîtres ; maîtres , » soyez humains envers vos serviteurs. Car une

¹ *S. Ignatii epist. ad Philadelph.*, n. 4.

» est la nature, un est le genre humain. Dans le
 » Christ, il n'y a ni esclave ni homme libre. Que
 » les princes obéissent à l'empereur, les soldats
 » aux princes, les diacres aux prêtres comme aux
 » dépositaires des choses sacrées; les prêtres, les
 » diacres et le reste du clergé, conjointement avec
 » tout le peuple, les soldats, les princes, l'empereur,
 » à l'évêque; l'évêque au Christ, comme le
 » Christ au Père : et de cette manière l'unité est
 » gardée en tout ¹. »

En un mot, la subordination des puissances temporelles à la puissance spirituelle de l'Eglise et de son chef dans tout ce qui intéresse la loi de Dieu, la conscience de l'homme, voilà la pensée dominante de la tradition chrétienne, la tendance fondamentale du christianisme. Cela se réduit du reste à vouloir que la force soit subordonnée à la justice.

« Lors donc, observe un illustre docteur de
 » l'ancienne école de Paris, lors donc que des
 » Pères écrivent qu'un roi ne peut être puni que de
 » Dieu, ajoutez, d'une peine matérielle; ou bien
 » qu'il n'a point d'homme qui juge ses actions,
 » ajoutez, pour lui infliger une peine corporelle ². »

¹ S. Ignatii interpolata epist. ad Philadelph., n. 4.

² Expone igitur : A Deo tantum est rex puniendus, supple, materiali poenâ. Et iterum, non habet hominem qui ejus facta

Cette doctrine de salut qui subordonne la force à la justice, le corps à l'âme, ne meurt point dans l'Eglise romaine. Nous en avons eu la preuve de nos jours. Depuis bien du temps, les souverains d'Europe comptaient pour rien la loi de Dieu interprétée par l'Eglise de Dieu : leur unique règle était leur intérêt ou leur passion. Les peuples, comme de raison, se crurent à la fin les mêmes droits. En conséquence, des sceptres sont brisés, des trônes renversés, des rois traînés à l'échafaud. La loi du plus fort est la seule. Les princes ne voulaient plus de la loi de Dieu interprétée par l'Eglise de Dieu; un soldat monté sur les débris d'un trône leur impose, par l'autorité du sabre, la loi de l'homme, les caprices de sa volonté. Toutes ces majestés qui depuis tant d'années se jouaient de Dieu et de son Eglise, deviennent le jouet d'un aventurier corse, qui, à son gré, les élève ou les abaisse, les éloigne ou les rapproche, les fait et les défait. Elles ne pouvaient pas se plaindre. A part la loi de Dieu, à part l'Eglise, son unique et infaillible interprète, il n'y a de légitimité que la force : Buonaparte, le seul fort, était le seul légitime. A la fin, il s'attaqua aussi à cette puissance qui seule pro-

dijadictet, supple, ad corporalem pœnam inferendam. *Alexand. Alensis*, 3. pars, q. 39. membr. 5.

clamait la loi de Dieu comme la règle souveraine. En cela, outre l'ingratitude envers un vénérable pontife, il commit une haute imprudence ; car, en s'attaquant à cette autorité sainte, il effaçait l'empreinte de légitimité chrétienne qu'il en avait reçue. C'était déclarer en principe qu'on pouvait contre lui légitimement tout ce qu'on pouvait impunément. Après d'inutiles et paternelles admonitions, Pie VII fulmina contre lui la sentence d'excommunication, ajoutant ces paroles : *Que les souverains apprennent encore une fois qu'ils sont soumis par la loi de Jésus-Christ à notre trône et à notre commandement : car nous exerçons aussi une souveraineté, mais une souveraineté bien plus noble, à moins qu'il ne faille dire que l'esprit doit céder à la chair, et les choses du ciel à celles de la terre.*

Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI ont paisiblement succédé à Pie VII sur le trône de saint Pierre : Napoléon, une fois déchu, ne put pas seulement se succéder lui-même.

CHAPITRE IX.

Caractère de la royauté de Jésus-Christ, et par conséquent du pouvoir de son Eglise.

Jésus-Christ, interrogé par Pilate s'il était roi des Juifs, répondit : *Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici. Pilate lui dit alors : Vous êtes donc roi? Jésus répondit : Vous le dites, je suis roi. Je suis né pour cela, et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité : quiconque est de la vérité, écoute ma voix*¹.

« Jésus-Christ, dit Bossuet, a deux royautés,
 » dont l'une lui convient comme Dieu, et l'autre
 » lui appartient en qualité d'homme. Comme Dieu,
 » il est le roi et le souverain de toutes les créatures

¹ Regnum meum non est de hoc mundo. Si ex hoc mundo esset regnum meum, ministri mei utique decertarent ut non traderer Judæis : nunc autem regnum meum non est hinc. Dixit itaque ei Pilatus : Ergo rex es tu ? Respondit Jesus : Tu dicis quia rex sum ego. Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati : omnis qui est ex veritate, audit vocem meam. (Joan., c. 18, v. 36 et 37.)

» qui ont été faites par lui : *omnia per ipsum facta*
 » *sunt* : et outre cela en qualité d'homme, il est
 » roi en particulier de tout le peuple qu'il a racheté,
 » sur lequel il s'est acquis un droit absolu, par le
 » prix qu'il a donné pour sa délivrance ¹. »

Dans sa réponse à Pilate, le Sauveur parle de cette dernière royauté : il dit que c'est pour l'exercer qu'il est né temporellement, qu'il est venu en ce monde. C'est là ce royaume de Dieu qu'avaient annoncé les prophètes, qu'ont prêché les apôtres, et dont nous demandons l'avènement tous les jours.

Dans sa traduction du nouveau Testament, le P. Richard Simon observe sur ce verset : *Votre règne nous arrive*, que le mot de règne signifie ici la loi de l'Evangile, qui devait soumettre à Dieu toutes les nations, et que c'est ce qui est appelé dans le nouveau Testament le royaume des cieux, ou le royaume de Dieu.

Bossuet fait là-dessus cette remarque : « Il n'y a
 » aucun père qui n'ajoute à cette signification le
 » vrai royaume de Dieu qui est dans le ciel, et où
 » nous devons entrer..... L'idée la plus générale
 » de l'Evangile et des Pères, est, par le royaume
 » de Dieu, d'exprimer l'Eglise en tant qu'elle

¹ *OEuvres de Bossuet*, tom. 17, p. 193, édit. de Versailles.
Sermon pour une profession.

» s'exerce et se purifie sur la terre , pour être glorifiée et parfaite dans le ciel¹. »

Comme on voit, Bossuet ne conteste pas que le royaume de Dieu ne consiste dans la soumission de toutes les nations à la loi divine : il dit seulement que ce sens ne comprend pas tout, attendu que ce divin royaume ne commence ainsi sur la terre que pour se parfaire dans le ciel.

Ce royaume est donc l'Eglise, la société des fidèles; on y entre par la foi. C'est ce que Jésus-Christ fait entendre, quand il dit à Pilate : *Oui, je suis roi, et je suis né pour cela, et je suis venu pour cela dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité; et quiconque est de la vérité, écoute ma voix*, croyant de cœur et obéissant par les œuvres, ajoute un interprète, et c'est dans ceux-là que je règne spirituellement². Aussi saint Augustin dit-il : *Venez au royaume qui n'est pas de ce monde, venez-y en croyant; car qu'est le royaume de Jésus-Christ, sinon ceux qui croient en lui*³?

Ce royaume, n'étant que l'empire de la vé-

¹ *Oeuvres de Bossuet*, tom. 4, p. 526. *Seconde instruction sur la Version du nouveau Testament*, imprimée à Trévoux.

² Voyez la *Biblia maxima* sur ce passage.

³ *Venite ad regnum quod non est de hoc mundo : Venite credendo... quod est enim ejus regnum nisi credentes in eum.. ? In Joan., Tract. 115, n. 2.*

rité, divinement promulguée d'une part et crue efficacement de l'autre, bien loin d'empêcher aucun empire légitime, les affermit, les perfectionne au contraire tous, en leur offrant sans cesse une règle infaillible pour garder la justice et la paix.

Ce royaume spirituel du Christ est l'accomplissement d'un vœu formé par tous les siècles et par tous les hommes. Ce que demandent les peuples, c'est d'être gouvernés selon la justice, la vérité, la loi, la raison : ce que demandent les rois dignes de ce nom, c'est de régner suivant la raison, la loi, la justice, la vérité. Mais qu'est-ce que la vérité ? demandait Pilate. Qu'est-ce que la vérité ? demande-t-on partout. C'est ceci, dit l'un : c'est cela, dit l'autre. Là-dessus des discordes, des révolutions. Pour dissiper les ténèbres et les doutes, la raison, la loi, la justice, la vérité même s'est incarnée en la personne de Jésus-Christ, a établi son empire sur la terre, et, par son Eglise, répond à qui l'interroge.

Ce royaume n'est pas de ce monde, dans le même sens que la vérité qui l'a fondé et qui le soutient, Jésus-Christ, n'est pas de ce monde, mais du ciel : dans le même sens que les apôtres, ses principaux ministres, ne sont pas de ce

monde, ne lui ayant emprunté ni leur autorité, ni leur doctrine, ni leurs vues, mais ayant reçu tout cela de leur maître, auquel appartient toute puissance au ciel et sur la terre. *Ils ne sont pas du monde*, dit le Christ à son Père, *comme je ne suis pas du monde moi-même*¹. Or, de ce que le royaume de Jésus-Christ, son Eglise, n'est pas de ce monde, n'en tire ni son origine, ni son autorité, ni son enseignement, ni sa fin, tout ce que l'on peut et doit en conclure, c'est que ce monde n'a rien à y voir.

Quiconque, soit simple sujet, soit prince, soit peuple, quiconque est de la vérité, c'est-à-dire de Dieu, vérité première : quiconque en est non-seulement par la création, mais encore par l'imitation et la soumission : celui-là écoute la voix de Jésus-Christ parlant par son Eglise; il y croit de cœur, il y obéit par les œuvres, il est fait le royaume de Dieu et de son Christ.

Les individus ont commencé, les princes ont suivi, les nations entières sont venues après. Des individus, fidèles au roi qui a pu dire : Je suis la voie, la vérité et la vie, commencent le royaume de Dieu et de son Christ sur la terre. Au milieu des promesses, des menaces, des

¹ De mundo non sunt, sicut et ego non sum de mundo (Joan., 17, §. 16.

séductions, des supplices dont on les entoure, Jésus-Christ seul est leur règle. Où il commande d'obéir, ils obéissent; où il ordonne de résister, ils résistent; où il dit de mourir, ils meurent. Commandés pour rechercher et tourmenter les chrétiens, les soldats de la légion thébaine se refusent à ce ministère impie. Décimés deux fois, ils sont plus résolus encore à mourir pour la foi du Christ et les divines lois.

« Nous sommes tes soldats, ô Empereur, répondent-ils à Maximien : mais en même temps, nous le confessons librement, les serviteurs de Dieu. A toi nous devons le service militaire, à lui l'innocence : de toi nous avons reçu la solde, de lui, la vie même. Nous ne pouvons te suivre comme empereur jusqu'à renier Dieu notre souverain, et, que tu le veuilles ou ne le veuilles pas, aussi le tien. Si tu ne nous obliges à rien qui offense celui-là, nous continuerons à t'obéir comme nous avons fait : sinon, nous obéirons à lui plutôt qu'à toi¹. »

Après s'être ligués contre le Seigneur et son Christ, après avoir fait de vains efforts pour repousser la loi, les rois de la terre, brisés enfin comme des vases d'argile, ont commencé à com-

¹ Apud Ruinart.

prendre ; au lieu de comploter contre le Seigneur, ils ont pensé à le servir dans la crainte : au lieu de se soulever contre son Christ, ils l'ont reconnu pour roi suprême : sa croix est devenue leur étendard ; sa loi, leur loi. Eusèbe de Césarée, dans son panégyrique de l'empereur Constantin, rappelle à ce prince que le grand roi, c'est celui dont le ciel est le trône et la terre le marchepied, Dieu et avec lui son Verbe. Ce Verbe divin est le maître de l'univers. C'est de lui que l'empereur a reçu l'image de l'empire céleste. Comme le Verbe gouverne l'univers et l'Eglise, ainsi fait l'empereur les choses de la terre. Dieu est un, ce roi suprême est un, son Verbe, sa royale parole est une ; parole vivante et subsistante en soi, qui dispose souverainement le royaume de son Père. *D'où est venue, ajoute Eusèbe, d'où est venue aux hommes la notion de l'autorité légitime et de la puissance royale ? d'où vient à un homme formé de chair et de sang, la puissance souveraine ? Certainement il n'y a de cela qu'un seul interprète, le Verbe de Dieu¹.*

A la suite des princes, et après avoir longtemps répété avec les Juifs, *nous n'avons de roi que César*, les nations entières reconnaissent au-des-

¹ *De laudibus Constantini*, cap. 4.

sus des Césars un roi suprême , universel , Jésus-Christ , et règlent leurs lois sur sa loi. Déjà saint Augustin disait au peuple de Carthage : *Les Juifs ont rejeté le roi Christ , et choisi le roi César. A la vérité , César est roi homme des hommes pour les choses humaines , mais il est un autre roi pour les choses divines. Autre est le roi pour la vie temporelle , autre celui pour la vie éternelle : autre le roi terrestre , autre le roi céleste : le roi terrestre est sous le roi céleste , le roi céleste sur tout. Les Juifs ne péchèrent donc pas en disant qu'ils avaient César pour roi , mais en refusant d'avoir pour roi le Christ*¹.

Les nations devenues chrétiennes , évitèrent , comme nous verrons , ce péché. Avec le roi terrestre , elles reconnurent le roi céleste. Subordonnant le premier au second , elles jugeaient de la légitimité du roi César et de l'obéissance qu'elles lui devaient , par la loi du roi Christ.

En tout cela , le devoir de l'Eglise et par là même son pouvoir , c'est d'interpréter , suivant les temps et les lieux , aux individus , aux rois , et aux peuples chrétiens , la loi du monarque suprême , règle commune et souveraine de leurs consciences.

¹ In Ps. 55 , n. 2.

CHAPITRE X.

Nécessité de distinguer dans l'accroissement de l'Eglise comme divers âges.

« Le royaume des cieux est semblable à un
» grain de sénevė qu'un homme a semé dans son
» champ. C'est la plus petite des semences ; mais
» quand elle a cru , elle est le plus grand de tous
» les légumes , elle devient un arbre , au point
» que les oiseaux du ciel viennent et habitent en
» ses rameaux¹. »

Le germe , sorti de la graine humble plante , devient arbrisseau , arbre enfin : l'homme né enfant arrive par l'adolescence à l'âge viril ; ainsi en est-il du royaume des cieux. L'âge viril , quoique différent de l'enfance et de l'adolescence , n'est pas un défaut dans l'homme , mais la perfection ; ainsi en est-il dans l'Eglise. Le gland n'est pas la mesure du chêne , quoique le chêne en sorte. De même , ni l'enfance , ni l'adolescence de l'Eglise , ne sont la mesure de sa virilité. Les protestants reprochent à l'Eglise virile ,

¹ Matth., 13. 31.

comme des abus, tout ce qu'ils ne lui ont pas vu faire naissante; les gallicans, tout ce qu'ils ne lui voient pas faire adolescente. C'est blâmer un homme fait de ne plus mettre ses habits de douze ans, ou même de n'être plus au maillot.

Six siècles avant Jésus-Christ, le prophète Daniel nous représente son royaume, l'Eglise, comme en trois périodes. C'est d'abord une pierre détachée de la montagne sans la main d'aucun homme : ensuite elle vient frapper au pied la grande statue qui figurait la succession des empires et la réduit en poudre : enfin elle devient une montagne qui remplit toute la terre¹. Cette montagne offusque bien des yeux; ils trouvent mauvais qu'elle ne soit pas restée pierre qui roule.

Déjà cinq siècles avant Daniel, le roi-prophète chantait ces divers états de l'empire du Christ, son fils. « Pourquoi les nations ont-elles frémi, » et les peuples ont-ils médité des choses vaines? » Les rois de la terre se sont soulevés, les princes » se sont ligués ensemble contre le Seigneur et » son Christ. Rompons leurs liens, ont-ils dit, » repoussons leur joug. Celui qui habite dans les » cieux rira d'eux, le Seigneur se moquera d'eux. » Alors il leur parlera dans sa colère, et il les

¹ Daniel, c. 2, v. 34, 35, 44 et 45.

» secouera dans sa fureur. Mais moi, j'ai été par
 » lui établi roi sur Sion sa montagne sainte, en
 » prêchant sa loi. Le Seigneur m'a dit : Tu es
 » mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. De-
 » mande-moi, et je te donnerai les nations pour
 » héritage, et pour domaine les confins de la
 » terre. Vous les gouvernerez avec un sceptre de
 » fer, et vous les briserez comme des vases d'ar-
 » gile. Maintenant donc, ô rois, comprenez : in-
 » struisez-vous, juges de la terre. Servez le Sei-
 » gneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui
 » avec tremblement ¹. »

Il est clair qu'autre est le temps où les nations frémissent contre le Christ, autre celui où elles seront devenues son héritage : autre le temps où les princes se liguent contre le Seigneur, autre celui où ils le servent avec crainte. Il est clair que selon cette différence des temps, la conduite de l'Eglise devra être différente. C'est la conclusion qu'en tirait, il y a déjà quatorze siècles, saint Augustin.

« Quant à ce que disent ceux qui ne veulent
 » pas qu'on fasse des lois justes pour réprimer
 » leurs impiétés, que les apôtres n'en ont pas
 » demandé aux princes de la terre : ils ne consi-

¹ Psalm. 2. Voyez encore le psaume 21.

» dèrent pas qu'alors le temps était autre, et que
 » tout se fait en son temps. Quel empereur
 » croyait en Jésus-Christ, pour le servir en por-
 » tant des lois pour la piété contre l'impiété,
 » alors que s'accomplissait encore la prophétie :
 » *Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les*
 » *peuples ont-ils médité des choses vaines? Les*
 » *rois de la terre se sont soulevés, et les princes*
 » *se sont ligüés contre le Seigneur et son Christ?*
 » On ne voyait pas encore ce qui est dit peu
 » après dans le même psaume : *Et maintenant,*
 » *rois, comprenez ; instruisez-vous, juges de la*
 » *terre. Servez le Seigneur dans la crainte, et*
 » *réjouissez-vous en lui avec tremblement.* Or,
 » comment les rois servent-ils le Seigneur dans
 » la crainte, si ce n'est en prohibant et en punis-
 » sant, avec une religieuse sévérité, ce qui se fait
 » contre les commandements du Seigneur? Car
 » ils le servent autrement en tant qu'hommes,
 » autrement en tant que rois. Hommes, ils le
 » servent en vivant selon la foi : rois, ils le ser-
 » vent en ordonnant ce qui est juste et en prohi-
 » bant le contraire par des lois convenablement
 » sévères. Ainsi le servit Ezéchias, en détruisant
 » les bois et les temples des idoles, avec les hauts
 » lieux érigés contre les préceptes de Dieu. Ainsi
 » le servit Josias, en faisant de même. Ainsi le

» servit le roi des Ninivites, en obligeant toute
 » la ville à apaiser le Seigneur. Ainsi le servit
 » Darius, en livrant à Daniel l'idole pour être
 » brisée, et en jetant ses ennemis aux lions. Ainsi
 » le servit Nabuchodonosor, en défendant par
 » une loi terrible à tous ses sujets de blasphémer
 » Dieu. Les rois donc servent le Seigneur comme
 » rois, quand ils font pour son service ce que les
 » rois seuls peuvent faire.

» Puis donc que les rois ne servaient pas en-
 » core le Seigneur au temps des apôtres, mais
 » qu'ils méditaient encore de vains projets contre
 » le Seigneur et son Christ, de manière que les
 » prédictions des prophètes s'accomplissent toutes :
 » il était naturel que les lois au lieu de prohiber
 » les impiétés, les exerçassent. L'ordre des temps
 » voulait que les Juifs tuassent les prédicateurs
 » du Christ, en croyant rendre service à Dieu,
 » comme le Christ avait prédit; et que les nations
 » frémissent contre les chrétiens et que la pa-
 » tience des martyrs les vainquit toutes. Mais de-
 » puis qu'a commencé de s'accomplir ce qui est
 » écrit, *et tous les rois de la terre l'adoreront,*
 » *toutes les nations le serviront*¹, quel homme,
 » à moins d'être insensé, dira aux rois : Ne vous

¹ Psalm. 71. 11.

» inquiétez point par qui, dans votre royaume,
 » est occupée ou attaquée l'Eglise de votre maître :
 » qui, dans votre royaume, est religieux ou sa-
 » crilège ? Pas plus qu'on ne leur dira : Peu vous
 » importe qui, dans votre royaume, sera ver-
 » tueux ou débauché. Car, puisque Dieu a donné
 » le libre arbitre à l'homme, pourquoi les lois
 » puniraient-elles les adultères et permettraient-
 » elles les sacrilèges ? Le crime d'une âme man-
 » quant de fidélité à Dieu, est-il moindre que
 » celui d'une femme manquant de fidélité à son
 » mari ? »

Vouloir donc que l'Eglise, quand elle aura converti au christianisme les nations entières avec leurs lois et leur gouvernement, ne fasse ni plus ni moins que quand elle n'avait encore gagné au Christ que des individus ou quelques princes : c'est contredire à la fois et l'Ecriture sainte et le bon sens.

¹ *Liber ad Bonifacium, seu ep.* 185. Voyez encore *Epist.* 93, edit. Benedict.

CHAPITRE XI.

Ce qu'était, suivant Bossuet, l'empire romain à l'Eglise.

« Jésus-Christ avait dit la veille de sa mort :
» Maintenant le monde va être jugé : maintenant
» le prince du monde va être chassé dehors : et
» lorsque j'aurai été élevé de terre, je tirerai tout
» à moi¹.

» On entend bien qui est ici le prince du
» monde, dit Bossuet : c'est Satan qui le tenait
» sous le joug, et s'y faisait adorer².

» Rome, observe le même auteur, était la
» mère de l'idolâtrie : elle faisait adorer ses dieux
» à toute la terre, et parmi ses dieux, ceux qu'elle
» faisait le plus adorer, c'était ses empereurs.
» Elle se faisait adorer elle-même, et les pro-
» vinces vaincues lui dressaient des temples : de
» sorte qu'elle était en même temps, pour ainsi
» parler, idolâtre et idolâtrée, l'esclave et l'objet
» de l'idolâtrie. Elle se vantait d'être par son ori-

¹ Jean, 12, 31.

² *OEuvres de Bossuet*, tom. 3, Apoc. pag. 190, édit. de Versailles.

» gine une ville sainte, consacrée avec des au-
 » gures favorables, et bâtie sous des présages
 » heureux. Jupiter, le maître des dieux, avait
 » choisi sa demeure dans le Capitole, où on le
 » croyait plus présent que dans l'Olympe même
 » et dans le ciel où il régnait. Romulus l'avait
 » dédiée à Mars dont il était fils : c'est ce qui l'a-
 » vait rendue si guerrière et si victorieuse. Les
 » dieux qui habitaient en elle lui avaient donné
 » une destinée sous laquelle tout l'univers devait
 » fléchir : son empire devait être éternel : tous les
 » dieux des autres peuples et des autres villes
 » lui devaient céder ; et elle comptait le dieu des
 » Juifs parmi les dieux qu'elle avait vaincus.

» Au reste, comme elle croyait devoir ses vic-
 » toires à sa religion, elle regardait comme en-
 » nemis de son empire ceux qui ne voulaient pas
 » adorer ses dieux, ses césars et elle-même. La
 » politique s'y mêlait. Rome se persuadait que
 » les peuples subiraient plus volontiers le joug
 » qu'une ville chérie des dieux leur imposait ; et
 » combattre sa religion, c'était attaquer un des
 » fondements de la domination romaine.

» Telle a été la cause des persécutions que
 » souffrit l'Eglise durant trois cents ans : outre
 » que c'était de tout temps une des maximes de
 » Rome, de ne souffrir de religion que celle que

» son sénat autorisait. Ainsi l'Eglise naissante
 » devint l'objet de son aversion. Rome immolait
 » à ses dieux le sang des chrétiens dans toute
 » l'étendue de son empire, et s'en enivrait elle-
 » même dans son amphithéâtre, plus que toutes
 » les autres villes. La politique romaine et la
 » haine insatiable des peuples le voulait ainsi¹. »

Sous le règne de Constantin « les sacrifices des
 » démons furent abolis, leurs temples furent fer-
 » més, et l'idolâtrie semblait avoir reçu le coup
 » mortel. Mais environ cinquante ans après, Ju-
 » lien l'apostat la fit revivre, et lui rendit son
 » premier lustre pour un peu de temps. La dé-
 » faite de ce prince et sa mort dans un combat
 » contre les Perses, en relevant l'Eglise, donna
 » un grand coup à l'empire romain, et le temps
 » de sa chute semblait approcher.

» Les violences et les cruautés qu'on exerça
 » dans les villes contre les chrétiens, aussitôt que
 » Julien se fut déclaré leur ennemi, firent bien
 » voir que l'idolâtrie n'était pas morte, même
 » sous les princes chrétiens; Rome ne pouvait
 » revenir de ses erreurs, ni de ses faux dieux.
 » Elle continuait à imputer aux chrétiens tous les
 » malheurs de l'empire, toujours prête à les trai-

¹ *OEuvres de Bossuet*, ibid., p. 185 et 186.

» ter avec les mêmes rigueurs qu'elle avait fait
 » autrefois, si les empereurs l'eussent souffert.
 » La cause même de l'idolâtrie y était si favo-
 » rable, que les tyrans qui s'élevaient, ou ceux
 » qui aspiraient à la tyrannie, un Maxime, un
 » Eugène, un Eucher, gagnaient Rome en fai-
 » sant croire qu'ils seraient plus favorables au
 » culte des dieux que les empereurs, ou en pro-
 » mettant ouvertement de le rétablir. En effet,
 » il paraît, par toute l'histoire, que le sénat, le
 » premier corps de l'empire, et celui qui avait
 » toujours le plus excité la persécution contre
 » l'Eglise, ne s'était point relâché de ses pre-
 » miers sentiments. La relation de Symmaque,
 » préfet de la ville, aux empereurs Valentinien,
 » Théodose et Arcade le fait bien voir, puisque
 » ce fut au nom du sénat qu'il demanda à ces
 » empereurs le rétablissement des gages retran-
 » chés aux vestales, et celui de l'autel de la vic-
 » toire dans le lieu où ce corps auguste s'assem-
 » blait. On voit par la réponse de saint Am-
 » broise, que ce n'était pas à tort que Symmaque
 » prenait le nom de cette compagnie, puisqu'en
 » effet le nombre des idolâtres y prévalait. Cette
 » relation de Symmaque avait été précédée par
 » une semblable délibération, deux ans aupara-
 » vant, sous l'empire de Gratien. Tout ce que

» pouvaient faire les sénateurs chrétiens en ces
 » occasions était de s'absenter du sénat pour ne
 » point participer à un décret plein d'idolâtrie,
 » ou de souscrire une requête particulière, pour
 » faire connaître leurs sentiments à l'empereur.
 » Ainsi l'idolâtrie avait encore pour elle le suf-
 » frage des pères conscrits, c'est-à-dire, de cet
 » auguste sénat, autrefois si révééré des nations
 » et des rois, où il y avait encore une si grande
 » partie de la puissance publique, puisqu'on y
 » confirmait et les lois et les princes mêmes. »

Un fait qui montre combien les observations
 de Bossuet sont justes, et combien le crédit des
 païens était puissant à cette époque, c'est qu'à la
 mort de Julien l'apostat, ce fut un idolâtre, Sal-
 luste, préfet du prétoire d'Orient, qui éleva
 successivement à l'empire Jovien et Valentinien,
 et qui soutint le premier contre les païens d'An-
 tioche qui ne voulaient pas se soumettre à un
 chrétien ¹.

« Il ne faut donc pas s'imaginer, continue Bos-
 » suet, que Rome fût chrétienne, ni que la colère
 » de Dieu dût être apaisée à cause que les empe-
 » reurs s'étaient convertis. Les temples rouverts
 » par Julien n'avaient pu être refermés; les païens

¹ Suidas, *verbis Jovianus et Sallustius*; Zozim., l. 4.

» mêmes trouvaient moyen de continuer leur
 » culte, malgré les défenses des empereurs. Ils
 » regardaient le culte des chrétiens comme la
 » dévotion particulière des princes, et le culte des
 » anciens dieux comme celui de tout l'empire. Tout
 » était infecté dans Rome, dit saint Ambroise, de
 » la fumée des sacrifices impurs, et on y voyait
 » de tous côtés les idoles qui provoquaient Dieu à
 » jalousie..... L'année séculaire de Rome arriva
 » sous le règne (d'Honorius, fils de Théodose);
 » et pour contenter le peuple qui attribuait les mal-
 » heurs du siècle précédent au mépris qu'on y avait
 » fait des jeux séculaires au commencement de ce
 » siècle-là, on les laissa célébrer avec beaucoup
 » de superstition et d'idolâtries.

» Deux rois Goths menaçaient en même temps
 » Rome et l'Italie, Radagaise et Alaric; le premier
 » payen, le second chrétien, quoique attaché à l'a-
 » rianisme. Radagaise marchait avec deux cent
 » mille hommes, et, selon la coutume des Barbares,
 » il avait voué à ses dieux le sang des Romains. Les
 » païens publiaient à Rome qu'il venait un ennemi
 » vraiment redoutable, que le culte des dieux ren-
 » drait puissant contre Rome, où leurs autels étaient
 » méprisés; et ils disaient que les sacrifices de ce roi
 » païen étaient plus à craindre que ses troupes,
 » quoique innombrables et victorieuses. *Les blas-*

» *phèmes se multipliaient dans toute la ville, dit*
 » *un historien du temps, et le nom de J.-C. était*
 » *regardé plus que jamais comme la cause de tous*
 » *les maux.* Si Dieu résolu à la vengeance eût livré
 » la ville à ce païen, ceux de la même religion n'au-
 » raient pas manqué d'attribuer la victoire aux
 » dieux qu'il adorait. Mais son armée fut taillée en
 » pièces, sans qu'il en restât un seul, même le roi.

» Dans le même temps, Alaric, l'autre roi des
 » Goths, s'était rendu redoutable aux Romains ;
 » tantôt reçu dans leur alliance et combattant avec
 » eux, tantôt indignement traité, enfin il assiége
 » Rome. On y cherche de vains secours, en appe-
 » lant les devins toscans, selon l'ancienne coutume,
 » et on se portait avec tant d'ardeur aux cérémonies
 » païennes, qu'un païen a bien osé écrire que le
 » pape saint Innocent fut obligé d'y consentir. Per-
 » sonne n'en a cru Zozime, un si grand calomnia-
 » teur des chrétiens : mais son récit ne laisse pas de
 » faire sentir dans Rome un prodigieux attache-
 » ment à l'idolâtrie ; car il est bien constant parmi
 » les auteurs que les Etruriens ou Toscans furent
 » appelés par le gouverneur ou préfet de la ville,
 » et que les sénateurs païens demandaient qu'on
 » offrit des sacrifices dans le Capitole et les autres
 » temples. C'est ainsi que Rome assiégée voulait
 » recourir à ses anciens dieux. Approchant le

» temps de sa perte , on y établit pour empereur
 » Attale , païen d'inclination , qui , aussi , faisait
 » espérer le rétablissement du paganisme. En effet
 » dans la propre année que Rome fut prise , le tyran
 » créa consul un Tertullus , zélé idolâtre , qui
 » commença sa magistrature , selon la coutume
 » des Gentils , par les vains présages des oiseaux ,
 » et qui , faisant valoir dans le sénat la qualité de
 » pontife qu'il espérait bientôt avoir , voulait faire
 » revivre avec elle toute la religion païenne ¹. Ainsi
 » l'idolâtrie était encore une fois devenue dans
 » Rome la religion dominante , Dieu l'ayant ainsi
 » permis , pour ne point laisser douteux le sujet
 » de ses justes vengeances. Cette grande ville
 » hâta son supplice ; les propositions de paix
 » qu'on faisait à l'empereur furent inutiles ; Rome
 » fut prise par Alaric , et tout y fut désolé par le
 » fer et par le feu.

» Depuis ce temps , la majesté du nom romain
 » fut anéantie : l'empire fut mis en pièces , et chaque
 » peuple barbare enleva quelque partie de son
 » débris ; Rome même dont le nom seul imprimait
 » autrefois de la terreur , quand on la vit une fois
 » vaincue , devint le jouet et la proie de tous les

¹ Zozime , l. 6 , dit que tous les Romains se réjouirent du consulat de Tertullus , à l'exception de la famille *Anicie*.

» Barbares. Quarante-cinq ans après, le vandale
 » Genseric la pillà encore. Odoacre, roi des Hérules,
 » s'en rendit le maître, comme de toute l'Italie,
 » presque sans combattre; et la gloire de l'empire
 » romain, s'il lui en restait encore après cette perte,
 » fut transportée à Constantinople. Rome, autre-
 » fois la maîtresse du monde, fut regardée avec
 » l'Italie comme une province, et encore en quel-
 » que façon comme une province étrangère que
 » l'empereur Anastase fut contraint d'abandonner
 » à Théodoric, roi des Goths. Vingt ou trente ans
 » on vit Rome comme ballottée entre les Goths et
 » les capitaines romains qui la prenaient tour-à-
 » tour. Dieu ne cessa de poursuivre, jusqu'à l'en-
 » tière destruction, les restes de l'idolâtrie dans
 » cette ville. La vénération des dieux romains avait
 » laissé des impressions si profondes dans l'esprit
 » du vulgaire ignorant, qu'on voit sous Justinien
 » et sous les derniers rois Goths qui régnèrent en
 » Italie, de secrets adorateurs de Janus; et on
 » crut encore trouver dans sa chapelle et dans
 » ses portes d'airain, quoique abandonnées de-
 » puis tant de siècles, une secrète vertu pour faire
 » la guerre en les ouvrant. C'étaient les derniers
 » efforts de l'idolâtrie qui tombait tous les jours
 » de plus en plus avec l'empire de Rome. Mais le
 » grand coup fut frappé par Alaric: ni l'empire,

» ni l'idolâtrie n'en sont jamais relevés, et Dieu
 » voulait que l'un et l'autre périt par un même
 » coup ¹. »

Ainsi, d'après Bossuet et l'histoire, l'empire romain, jusqu'à sa chute, demeura idolâtre et le siège de l'idolâtrie. Jusqu'alors il y avait dans les villes, dans les armées, dans le sénat même, des chrétiens plus ou moins nombreux, à qui l'Eglise interprétait la loi du Christ pour leur conduite particulière. Il y avait eu sur le trône quelques empereurs chrétiens, à qui, par la bouche de ses pontifes, elle prescrivait la loi divine comme règle de leur gouvernement. Mais il n'y avait point d'empire chrétien, point de nation chrétienne, à qui elle pût appliquer cette même loi comme base et comme règle de sa constitution politique.

¹ *Oeuvres de Bossuet*, *ibid.*, p. 204-211.

CHAPITRE XII.

L'Eglise ramène la puissance des empereurs romains à ses justes bornes , la loi de Dieu.

Rome s'attribuait la divinité : elle était adorée comme la déesse de l'univers. *Terrarum dea gentiumque Roma* , disait le poëte Martial.

Rome faisait de ses empereurs autant de dieux : elle punissait de mort qui n'adorait pas leurs statues. Le philosophe Pline condamne au dernier supplice les chrétiens de la Bithynie , parce qu'ils refusaient de sacrifier à l'image de Trajan.

Les césars , déjà dieux , étaient encore souverains pontifes du culte légal dans tout l'empire. Comme tels , ils accordaient à qui bon leur semblait les honneurs de la divinité. Adrien fit un dieu de son compagnon de débauche. Antonin et Marc-Aurèle avaient pour femmes de vraies prostituées. Au lieu de réprimer leur libertinage , ils récompensaient leurs complices : mortes , ils en firent les déesses tutélaires des époux , leur consacrèrent des temples et des pontifes , et obligèrent les jeunes mariées à leur offrir des sacrifices.

Des hommes à la fois empereurs , souverains

pontifes et dieux, avec un sénat prêt à tout sanctionner, des philosophes prêts à tout justifier, des armées prêtes à tout exécuter : voilà ce qu'étaient les césars et leur empire.

Que fait d'eux l'Eglise? Elle anéantit la divinité des césars, leur souverain pontificat, leurs dieux et leur culte; les déclare eux-mêmes, avec leur sénat, justiciables d'un Dieu que ne font point les empereurs, mais qui lui-même les fait et les défait à son gré; subordonne les lois romaines à la loi chrétienne; organise l'empire romain tout entier, pour le gouvernement des intelligences, comme une province de l'empire du Christ.

Voilà ce qui, plus que tout le reste, indisposait contre la société chrétienne les Trajan, les Marc-Aurèle, les Sévère, les Dioclétien. Voilà pourquoi, dès le temps de saint Cyprien, la nouvelle qu'un prince rival leur disputait l'empire les irritait moins que d'apprendre qu'on venait d'élire à Rome un nouveau pontife de Dieu¹. Ils pressentaient que bientôt ils n'allaient plus être que des hommes, assujettis à la loi de Dieu comme les autres. Ils pressentaient l'accomplissement de ce qu'avait dit Cicéron : *Il n'y aura point une autre*

¹ Cum tyrannus... multo patientius et tolerabilius audiret levare adversus se æmulum principem, quam constitui Romæ Dei sacerdotem. *Epist. Cyp.* 55, ann. 252, edit. Oxonii,

loi à Rome, une autre à Athènes, une autre maintenant, une autre après; mais une même loi, éternelle et immuable, régira tous les peuples, dans tous les temps; et celui qui a porté, manifesté, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun, et le souverain monarque de tous¹.

Mais l'Eglise ne les déposa point, dit-on.

Elle les déposa, et pour jamais, de leur divinité et de leur pontificat suprême.

En outre, elle détermina les limites de leur pouvoir temporel, à l'égard de leurs sujets en tant qu'individus : elle les détermina par la loi de Dieu qu'elle imprima dans le cœur des chrétiens et qu'elle leur expliquait au besoin. Ainsi, elle apprenait à tous les fidèles de quelque rang qu'ils fussent, que, quand ils étaient en danger de perdre la foi ou la vie, ils pouvaient, par la fuite, se soustraire entièrement à la puissance et aux lois des césars, et cela d'après la parole expresse de Jésus-Christ².

Quant aux rapports de conscience entre les rois, d'une part, et leurs sujets en tant que nation, de l'autre, l'Eglise n'avait pas lieu de les déterminer pendant ces premiers siècles. Il n'y

¹ *De Republicâ*, l. 3, n. 16.

² *Cum autem persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam.*
(Matth., 10, 23.)

avait point de nation chrétienne, mais seulement des individus chrétiens en nombre plus ou moins grand. Jusqu'à la chute de l'empire romain, ainsi que nous l'avons vu dans Bossuet, son premier corps politique, le sénat, qui confirmait les lois et les empereurs mêmes, resta idolâtre.

Toutefois, la règle de l'évangile qu'elle appliquait dès lors aux individus, est également applicable aux nations entières. Si un individu, dans l'alternative de perdre la foi ou la vie, peut et même doit, d'après la parole de Jésus-Christ, se soustraire à l'autorité d'un souverain persécuteur, et se réfugier sous l'autorité d'un autre souverain : une nation catholique, qui se trouve dans l'alternative de perdre la foi ou son existence comme nation, peut et doit également, d'après la même parole de Jésus-Christ, se soustraire au pouvoir du souverain hérétique ou apostat, en se réfugiant sous l'autorité d'un autre souverain. On conçoit, dans ces cas, que des particuliers s'expatrient : des individus doivent ce sacrifice au bien public. Mais qu'une nation entière le doive à l'individu qui n'est souverain que pour elle, cela ne se conçoit pas. Une nation peut alors accomplir le précepte de l'évangile sans changer de place, en se donnant à un autre souverain, ou en s'en donnant un autre.

CHAPITRE XIII.

Effets temporels de la discipline de l'Eglise, pendant les cinq premiers siècles.

Saint Paul écrivait aux fidèles de Corinthe :
« Comment, quelqu'un parmi vous, ayant un
» différend avec un autre, ose-t-il l'appeler en
» jugement devant les injustes, et non pas de-
» vant les saints ? Ne savez-vous pas que les saints
» doivent un jour juger le monde ? que si le
» monde doit être jugé par vous, êtes-vous in-
» dignes de juger des moindres choses ? Ne sa-
» vez-vous pas que nous jugerons les anges
» mêmes ? Combien plus les choses de la vie pré-
» sente ? Si donc vous avez des différends tou-
» chant les choses de cette vie, prenez pour juges
» les moindres personnes de l'Eglise. Je le dis à
» votre confusion. Quoi ! il n'y a point parmi
» vous un seul homme sage qui puisse être juge
» entre ses frères ? Mais on voit un frère plaider
» contre son frère, et cela devant les infidèles ¹. »

Saint Paul, comme on voit, défend aux chré-

¹ 1. Cor., 6.

'tiens de se citer l'un l'autre devant les magistrats infidèles; il leur ordonne de prendre pour juge un homme sage de l'Eglise. On entend cela d'un jugement arbitral. Mais il y avait trois sortes d'arbitres : les uns donnés par le magistrat même, et ceux-là équivalaient à des juges proprement dits : les autres, choisis par les deux parties, qui leur donnaient pouvoir par un compromis de juger leur différend suivant la loi : les troisièmes, nommés proprement arbitrateurs, étaient moins des juges que des hommes de bien que les parties autorisaient par leur seule confiance à arranger leur différend suivant la bonne foi et l'équité naturelle.

On ne dit point de quels arbitres saint Paul entend parler. Mais ce qu'on voit dans l'histoire de l'Eglise, et en particulier ce que dit là-dessus saint Augustin, nous fait croire qu'il s'agit d'arbitres de la première espèce. En effet, dès les premiers siècles, on voit les plus saints évêques, les Grégoire Thaumaturge, les Synésius, les Ambroise, les Augustin, occupés à connaître des différends temporels des chrétiens et à les juger. Ils nous apprennent que cette occupation leur était extrêmement à charge, qu'ils auraient bien voulu s'en exempter, mais qu'ils ne le pouvaient pas : pourquoi? Parce que, répond le grand évê-

que d'Hippone, l'apôtre nous a condamnés à ces fonctions pénibles, non par sa volonté propre, mais d'après la volonté de celui qui parlait par lui¹. Nous n'osons pas dire, se lamente-t-il encore, ô homme, qui m'a constitué juge ou faiseur de partages sur vous? Car l'apôtre a constitué les ecclésiastiques pour connaître dans ces causes, quand il a défendu aux chrétiens de plaider dans le for séculier².

Quoiqu'il en soit de la nature de cet arbitrage, toujours est-il que l'apôtre défendit aux premiers chrétiens de se traduire mutuellement devant les magistrats idolâtres, les soustrayant en ce point à la puissance du prince infidèle, et qu'il leur fit un devoir de s'en rapporter à des juges pris dans l'Eglise.

On croit que l'apôtre fit cette défense, et pour soustraire les fidèles aux périls d'idolâtrie qui se rencontraient dans les tribunaux païens, et pour ne pas scandaliser les idolâtres par la vue des différends entre les chrétiens mêmes.

¹ Quibus nos molestiis afflixit apostolus, non utique suo, sed ejus qui per eum loquebatur, arbitrio. *S. August., De opere monach., c. 29.*

² Quibus dicere non audeamus : dic, homo, quis me constituit judicem aut divisorem super vos? Constituit enim talibus causis ecclesiasticos apostolus cognitores, in foro prohibens jurgare christianos. *In Ps. 118, sermo 24.*

Des motifs semblables portèrent l'Eglise à défendre pendant les premiers siècles d'accepter aucune magistrature civile. Ainsi, en son canon 56, le concile d'Elvire, tenu vers l'an 305, défendit sévèrement aux chrétiens laïques le duumvirat, magistrature annuelle dans les colonies et les villes municipales, ordonnant que ceux qui l'accepteraient, fussent séparés de l'Eglise toute l'année qu'ils seraient en charge.

La paix ayant succédé aux persécutions, on se relâcha de cette première sévérité. Il fut permis aux fidèles de remplir des fonctions civiles; mais à une condition importante, qui se trouve au septième canon du premier concile d'Arles, tenu vers l'an 514. Ceux d'entre les fidèles qui étaient promus à des charges publiques, devaient prendre des lettres de communion de leur évêque: ensuite, quelque part qu'ils allassent exercer leur préfecture ou leur emploi, ils étaient soumis à la surveillance de l'évêque du lieu, pour être excommuniés dès qu'ils viendraient à agir contre la discipline¹.

¹ De præsibus, qui fideles ad præsdatum prosiliunt, placuit ut cum promoti fuerint, litteras accipiant ecclesiasticas communicatorias, ita tamen ut, in quibuscumque locis gesserint, ab episcopo ejusdem loci cura de illis agatur, et cum cœperint contra disciplinam agere, tam demum à communione excludantur. *Conc. Arl. 1. Can. VII.*

Enfin tout le monde sait que, dans ces premiers temps, l'Eglise soumettait certains pécheurs à la pénitence publique. Le rit essentiel qui distinguait cette pénitence des autres, était l'imposition des mains de l'évêque. Mais ce que tout le monde ne sait peut-être pas, c'est que la pénitence commencée par cette cérémonie emportait la renonciation à toute dignité civile et militaire, non-seulement pour le présent, mais pour toute la vie. On en peut voir une foule de témoignages dans le traité du P. Morin sur le sacrement de pénitence. Saint Léon écrivait à Rustique, évêque de Narbonne : *Il est tout-à-fait contraire aux règles de l'Eglise de retourner à la milice séculière après avoir fait la pénitence*¹. Cette discipline était tellement en vigueur que, l'an 535, le troisième concile d'Orléans fit ce canon : Si quelqu'un, après avoir reçu la bénédiction de la pénitence, ne craint pas de retourner à l'habit séculier et à la milice, qu'il soit excommunié jusqu'à la mort, et qu'il ne reçoive la communion qu'à ce dernier moment².

¹ Contrarium est omnino ecclesiasticis regulis post pœnitentiæ actionem redire ad militiam secularem.

² Si quis, pœnitentiæ benedictione suscepta, ad secularem habitum militiamque reverti præsumperit, viatico concesso, usque ad exitum excommunicatione plectatur. *Conc. Aurel. 3. c. 24.*

CHAPITRE XIV.

Doctrine et autorité de l'Eglise sur le serment.

Le serment est un acte de religion par lequel on prend Dieu à témoin.

Telle est l'idée que nous en donnent, non-seulement les saints Pères, les docteurs de l'Eglise, les jurisconsultes, les catéchismes, mais encore les auteurs païens. Cicéron définit le serment *une affirmation religieuse*¹.

Le serment n'est que cela.

Le catéchisme du concile de Trente ordonne aux pasteurs d'enseigner, avant tout, que de jurer ou faire serment n'est autre chose que de prendre Dieu à témoin².

Le serment étant une action religieuse, la connaissance en appartient nécessairement aux pontifes de la religion.

Cette vérité était si vulgaire chez les Romains, qu'elle était proclamée jusque sur le théâtre. Dans

¹ Est enim jusjurandum affirmatio religiosa. *De offc.*, lib. 3.

² Primum dicendum est jurare nihil aliud esse nisi Deum testari. *Pars 3. 2 Decalogi præceptum*, c. 12.

une des comédies de Plaute, un personnage réplique à l'autre : Il me plaît de jurer, moi ; est-ce que par hasard tu serais pontife, pour juger mon parjure¹ ?

Lors donc qu'il est question de savoir si, à raison de certaines circonstances, on est tenu à ce qu'on a promis avec serment, c'est au pontife à décider. Ainsi, chez les Romains, les empereurs Marc-Aurèle et Lucius Verus, qui étaient en même temps souverains pontifes, accordèrent par un rescrit dispense de son serment à un homme qui avait été créé duumvir, après avoir juré qu'il n'accepterait aucune charge municipale².

Depuis Jésus-Christ, son Eglise ayant reçu de lui, et elle seule, le pouvoir de connaître et de juger des choses religieuses, avec l'assurance divine que ce qu'elle liera ou déliera sur la terre, sera lié ou délié dans le ciel : l'Eglise, et elle seule, a le pouvoir de connaître et de juger du serment et de l'obligation qui en résulte, ainsi que d'en relever le cas échéant.

¹ Libet jurare, tupe meo pontifex perjurio es ? *Rudent.*, act. 5, scen. 3.

² Imperatores Verus et Antonius rescripserunt gratiam se facere jurisjurandi ei, qui juraverat se ordini non interfuturum, et postea duumvir creatus est. *Ex Papirio justo lib. 2. de Const. l. final. ff. ad Municipali. Digest.*, l. 50, t. 1.

On en voit un exemple remarquable au sixième siècle, sous l'empereur Maurice. A la suite d'une sédition, une armée entière fit serment de ne plus recevoir Philippicus, son ancien général. L'empereur employa divers moyens pour le lui faire accepter : aucun ne réussit. A la fin il envoya Grégoire, évêque d'Antioche, prélat vertueux et singulièrement aimé des soldats, parce qu'il avait donné de l'argent aux uns, aux autres des habits et des vivres, lorsqu'ils passaient chez lui, étant nouvellement enrôlés. Il assembla donc les principaux à Litarbe, à quinze lieues d'Antioche, et, quoiqu'il fût incommodé, il leur parla de son lit si fortement, accompagnant son discours de beaucoup de larmes, qu'il les changea en un moment. Ils demandèrent à sortir pour délibérer ensemble, puis ils vinrent lui dire qu'ils se mettaient entre ses mains. Il leur proposa de recevoir Philippicus pour général, suivant l'intention de l'empereur : mais ils dirent que toute l'armée était engagée par de grands serments, à ne le pas recevoir. Grégoire leur dit sans hésiter : *Je suis évêque par la miséricorde de Dieu, j'ai le pouvoir de lier et de délier sur la terre et au ciel*; et il leur cita les paroles de Jésus-Christ, voulant dire qu'il pouvait les absoudre de leur serment. Les soldats y consentirent : il fit des prières pour les réconcilier à

Dieu, puis il leur donna le corps de Notre-Seigneur; et ayant fait étendre sur l'herbe des nattes où ils s'assirent, ils les traita tous à souper, quoiqu'ils fussent au nombre de deux mille. C'est ainsi que Fleury rapporte cet événement d'après Evagre ¹.

¹ Fleury, lib. 34, n. 58; Evagr., l. 6, c. 12 et 13.

CHAPITRE XV.

L'Eglise catholique reçoit dans son sein les peuples barbares, et les enfante à la civilisation chrétienne.

Ce prodige est prédit par les prophètes.

Le fils d'Amos a dit : « Un rejeton naîtra du
» tronc de Jessé ; une fleur s'élèvera de ses racines. L'Esprit du Seigneur reposera sur lui :
» Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété.
» Et il respirera dans la crainte du Seigneur. Il ne
» jugera pas selon les apparences, ni sur des rapports incertains ; mais il rendra la justice aux
» pauvres ; il sera le vengeur des hommes sans
» défense ; il frappera la terre de sa parole comme
» d'une verge. L'impie s'évanouira au souffle de sa bouche. La justice sera la ceinture de ses
» reins, et la bonne foi son baudrier. Sous son règne, le loup habitera avec l'agneau ; le léopard reposera auprès du chevreau ; la génisse, le lion, la brebis se joueront ensemble, et un
» petit enfant suffira pour les conduire ; l'ours et le taureau prendront la même nourriture ; leurs

» petits dormiront ensemble ; le lion et le bœuf
 » iront aux mêmes paturages ; l'enfant à la ma-
 » melle se jouera avec l'aspic ; l'enfant nouvelle-
 » ment sevré portera la main dans la caverne du
 » basilic. Ces animaux ne nuiront plus sur la mon-
 » tagne sainte, parce que la connaissance de Dieu,
 » étendue comme la mer, inondera la terre. En
 » ce jour-là, le rejeton de Jessé sera élevé comme
 » un étendard à la vue des peuples ; toutes les
 » nations accourront vers lui, et son sépulcre sera
 » couvert de gloire ¹. »

« Pendant qu'on préparait (à Pierre) sa nour-
 » riture, il lui survint un ravissement d'esprit :
 » et il vit le ciel ouvert, et comme une grande
 » nappe suspendue par les quatre coins, qui des-
 » cendait de ciel en terre, et où étaient toutes
 » sortes de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux
 » du ciel. Et une voix vint à lui : Lève-toi, Pierre,
 » tue et mange. Or, Pierre dit : Non, Seigneur,
 » car je n'ai jamais mangé rien d'impur ou de
 » souillé. La voix, une seconde fois, dit : N'ap-
 » pelle point impur ce que Dieu a purifié. Cela
 » fut fait par trois fois, et aussitôt la nappe entra
 » dans le ciel. Et tandis que Pierre hésitait sur ce
 » que signifiait la vision qu'il avait eue, voilà que

¹ Isaïe, 11.

» les hommes que Cornélius avait envoyés se pré-
 » sentèrent à la porte. Et l'Esprit dit à Pierre :
 » Voilà trois hommes qui te demandent. Lève-toi
 » donc, descends et n'hésite pas à aller avec eux,
 » car moi je les ai envoyés ¹. »

« Dans ce renouvellement, dit saint Paul, il
 » n'y a plus ni gentil ni juif, ni circoncision ni
 » prépuce, ni barbare ni scythe, ni esclave ni
 » libre, mais le Christ est tout en tous ². »

Les papes opèrent ce prodige.

Un moine traversait un jour le marché de Rome. Il y aperçoit, exposés en vente, des esclaves d'une grande beauté. Il s'informe de leur pays : on lui dit qu'ils sont de l'île de la Bretagne. — Les habitants de cette île sont-ils chrétiens ou plongés encore dans les ténèbres du paganisme ? — Ils sont encore païens. — Quel malheur, reprit-il, que des créatures aussi belles soient sous la puissance du démon, et qu'un tel extérieur ne soit pas accompagné de la grâce de Dieu ! Ce moine étoit le fils d'un sénateur, et, avant d'embrasser l'humilité du cloître, avait rempli avec distinction la première magistrature de Rome, celle de pré-

¹ Act., 10.

² Coloss., 3, 11.

teur. Aussitôt il va trouver le pape Benoît I, le conjure d'envoyer des prédicateurs évangéliques dans la Bretagne : il s'offre lui-même, et part. Mais le peuple romain s'attroupe autour du pontife et lui crie tout d'une voix : Saint Père, qu'avez-vous fait ? Vous avez détruit Rome, vous avez offensé saint Pierre, en laissant partir Grégoire. Le pontife, étonné de ces cris, envoie des courriers après le missionnaire et le ramène dans la ville. Mais ce que ne peut Grégoire encore moins, il l'exécute devenu pape. Envoyés par lui, le moine Augustin et ses compagnons convertissent à la foi les diverses nations de la Grande-Bretagne.

C'est dans la vie et les lettres de ce pontife, qu'on voit comment les papes ont sauvé l'Italie et l'Europe. Rome avait successivement été prise et ravagée par Alaric, roi des Goths, Genséric, roi des Vandales, Totila, roi des Hérules. A ces barbares avaient succédé d'autres barbares. Les Lombards, nouvellement établis dans la haute Italie, se répandaient de là pour surprendre les contrées et les villes plus éloignées. La peste et la famine les accompagnaient. La guerre était aux portes de Rome. Aucun secours à espérer des empereurs d'Orient. Les gouverneurs envoyés de Constantinople ne faisaient le plus souvent sentir leur présence que par des extorsions plus cruelles que

celles des barbares. Les habitants de la Sardaigne, suivant une lettre du pape à l'impératrice Constance, femme de l'empereur Maurice, étaient réduits à vendre leurs propres enfants pour satisfaire aux exactions du juge impérial ¹. La Corse et la Sicile n'étaient pas traitées mieux. C'est dans ces tristes conjonctures que Grégoire est élevé sur la chaire apostolique. Ses prières, sa vigilance, arrêtent d'abord la contagion qui désolait Rome; des blés qu'il fait venir de Sicile, y ramènent l'abondance. Devenu par la force des circonstances le chef temporel du gouvernement, il s'occupe même de la défense militaire des pays menacés par l'ennemi. Sa fermeté, sa prévoyance suffisent à tout. Il pourvoit à la sûreté des villes. Il marque au clergé de Naples et de Milan, qu'ils doivent élire pour évêques des hommes qui puissent les protéger contre les barbares ¹. Il reproche à Janvier, évêque de Cagliari en Sardaigne, d'avoir exposé ses ouailles à devenir la proie des Lombards, en négligeant les précautions qu'il lui avait indiquées. Il ordonne aux ecclésiastiques mêmes, malgré les immunités de la cléricature, de faire la garde le jour et la nuit, ainsi que les autres ha-

¹ S. Greg., l. 4, ep. 33.

² Lib. 2, ep. 15; lib. 8, ep. 40 et 65.

bitants. Non-seulement il permet, mais il commande à plusieurs évêques de vendre jusqu'aux vases sacrés de leurs églises, pour racheter de la captivité leurs diocésains ¹. Affranchissant ses propres esclaves, il dit : *Notre divin Rédempteur, en se faisant homme, nous a tous délivrés de la servitude, et rendus à notre liberté primitive ; imitons son exemple, en affranchissant de l'esclavage politique les hommes qui sont libres par la loi de la nature* ². Il ordonne à l'évêque de Naples, et à celui de Catane, de rendre à la liberté les esclaves des Juifs qui veulent se faire chrétiens, ainsi que ceux que les Samaritains avaient osé circoncire ³.

La férocité des Lombards ne peut tenir contre la vertu de ce grand pape. Deux fois il les amène à la paix, tout exaspérés qu'ils étaient par la trahison de l'exarque de Ravenne. Leur reine, Théodelinde, était catholique. Ses vertus lui gagnèrent tellement les cœurs de ses sujets, que son premier mari étant mort, on lui permit de donner la couronne à celui des Lombards qu'elle choisirait pour époux : elle élut Agilulphe, duc de Turin. Le saint pontife entretenait une correspondance avec elle.

¹ Lib. 6, ep. 13 et 35.

² L. 5, ep. 12.

³ L. 5, ep. 31 et 32.

Il lui envoya ses Dialogues. La princesse se servit de cet excellent écrit pour amener, par la persuasion, le roi et ses sujets, à la croyance catholique : elle y réussit. Inspiré par sa vertueuse épouse, Agilulphe releva des églises, et leur rendit les biens qui leur avaient été enlevés. Ce fut par sa protection que saint Colomban fonda, en 612, le monastère de Bobbio, que le concours du peuple a changé plus tard en une ville considérable.

C'est ainsi qu'au milieu des guerres, des pestes, des famines, et malgré ses continuelles infirmités, saint Grégoire, justement surnommé le Grand, convertissait et civilisait à la fois deux nations redoutables : les Anglo-Saxons par ses missionnaires, les Lombards par l'influence de ses vertus personnelles et de ses écrits.

D'une autre part, les évêques, que ses prédécesseurs avaient envoyés dans les Gaules et dans les Espagnes, continuaient d'humaniser les Francs et les Goths. Ce fut sous son pontificat et à la persuasion d'un de ses amis, saint Léandre de Séville, que les Visigoths entrèrent en masse au sein de l'Eglise, avec leur roi Reccarède.

L'Angleterre, devenue chrétienne par les soins et le zèle du pape Grégoire I, fournit à ses successeurs une foule de missionnaires, pour convertir les barbares du Nord : saint Willibrod, et saint

Swidbert, apôtre de la Frise ; saint Sigefride , apôtre des Goths de la Suède : mais surtout saint Boniface, qui, envoyé par saint Grégoire II, convertit les divers peuples de la Germanie, les Bavarois, les Thuringiens et les Saxons d'Allemagne.

Voici comme parle du premier des Grégoires l'anglais Gibbon.

« Le pontificat de Grégoire-le-Grand, qui dura
 » treize ans six mois et dix jours, est une des périodes les plus édifiantes de l'histoire de l'Eglise.
 » Sous son règne, les ariens d'Italie et d'Espagne furent réconciliés à l'Eglise catholique, et la conquête de la Bretagne réfléchit moins de gloire sur le nom de César que sur celui de Grégoire I.
 » Au lieu de six légions, quarante moines furent embarqués pour cette île lointaine, et le pontife se lamentait que d'austères devoirs ne lui permissent pas de partager les périls de leur expédition spirituelle. En moins de deux ans il put
 » annoncer à l'archevêque d'Alexandrie, qu'ils avaient baptisé le roi de Kent, avec dix mille de ses Anglo-Saxons, et que les missionnaires romains, comme ceux de la primitive Eglise, n'avaient d'autres armes que les pouvoirs spirituels et surnaturels.

» Le pouvoir temporel des papes surgit insensiblement des calamités des temps, et les évê-

» ques romains furent contraints de régner comme
 » ministres de charité et de paix. Grégoire peut
 » être justement appelé le père de sa patrie , le
 » sauveur de Rome. Désappointé de l'espoir d'un
 » traité général et définitif entre les Lombards et
 » les Grecs, il osa sauver son pays sans le consen-
 » tement de l'empereur ou de l'exarque. Le glaive
 » de l'ennemi étoit suspendu sur Rome : il en fut
 » détourné par la douce éloquence et les dons faits
 » à propos du pontife , qui commandait le respect
 » aux hérétiques et aux barbares. Les mérites de
 » Grégoire étaient , à la cour de Byzance , un ob-
 » jet de reproches et d'insulte : mais , dans l'atta-
 » chement d'un peuple reconnaissant , il trouva la
 » plus belle récompense d'un citoyen , et le meil-
 » leur droit d'un souverain ¹. »

¹ Gibbon , *the decline and fall of the roman empire*, c. 45.

CHAPITRE XVI.

Changement que l'Eglise catholique, en recevant dans son sein les peuples barbares, nommément les Anglo-Saxons, opère dans leurs mœurs et dans leurs lois.

Deux savants anglais, Edouard Ryan et John Lingard, ont recueilli sur ce sujet les témoignages de l'histoire.

Le premier, dans ses *Bienfaits de la religion chrétienne*¹, représente d'un côté l'affreux état où se trouvaient primitivement les mœurs et les lois des Goths, des Huns, des Vandales, des Francs, des Saxons, des Danois, et autres peuples du nord qui envahirent successivement l'empire romain, et dont les descendants constituent le fond de la population d'Europe. Il fait voir que ces nations méritaient vraiment la dénomination générale de barbares, et qu'en particulier les noms de goth, de hun, de vandale, ne sont pas devenus sans raison synonymes de féroce. Puis il nous montre le christianisme métamorphosant ces nations terribles, y abolissant les sacrifices

¹ Chap. 3.

humains, le meurtre des enfants, y réprimant la vengeance, les divertissements cruels, la violence des guerres, la vente des hommes, y améliorant le sort des femmes, excitant la bienveillance envers les malheureux, encourageant l'hospitalité envers les étrangers, affranchissant les esclaves, adoucissant la condition de ceux qui le demeuraient encore, rachetant les captifs, protégeant les veuves et les orphelins contre l'injustice, les monarques contre les rebelles et les usurpateurs, les sujets contre l'exaction et l'oppression des princes ou de leurs ministres, en un mot, rendant plus vertueux et plus heureux les gouvernants et les gouvernés.

Le docteur John Lingard, dans ses *Antiquités de l'Eglise anglo-saxonne*, nous retrace en particulier le merveilleux changement qu'opérèrent parmi les Anglo-Saxons les missionnaires du pape saint Grégoire.

« Les anciens écrivains, dit-il, s'accordent » unanimement à placer les Saxons parmi les nations les plus barbares qui envahirent et démembrèrent l'empire romain.

» L'éclat de leur valeur fut terni par sa brutalité : aux services, ils préféraient le sang de » leurs captifs; et l'homme dont ils consentaient » à épargner la vie, s'accoutumait à considérer

» une éternelle servitude comme une faveur et
 » une générosité. Chez eux, un système de lé-
 » gislation imparfait et grossier abandonnait à
 » la vengeance des particuliers la punition des
 » injures particulières, et la férocité de leurs
 » passions multipliait sans cesse ces haines im-
 » placables et héréditaires. L'avarice et la con-
 » cupiscence avaient éteint dans leurs cœurs quel-
 » ques-uns des premiers sentiments de la nature.
 » Les sauvages de l'Afrique peuvent faire avec
 » les Européens le trafic des nègres qu'ils ont
 » saisis par trahison ou capturés en temps de
 » guerre; mais les plus sauvages des Bretons
 » vendaient sans scrupule aux marchands du
 » continent leurs compatriotes et même leurs
 » propres enfants. Leur religion était conforme
 » à leurs mœurs, et leurs mœurs étaient per-
 » pétuées par leur religion; dans leur théologie
 » ils ne reconnaissaient d'autre péché que la lâ-
 » cheté, et ne révéraient d'autre vertu que le
 » courage; ils apaisaient leurs dieux avec le
 » sang des victimes humaines. Ils avaient des no-
 » tions faibles et vagues de la vie future, et si
 » l'âme était destinée à survivre au corps, boire
 » de la bière dans les crânes de leurs ennemis
 » était la grande récompense des hommes ver-
 » tueux : mener une vie dans la misère et l'inac-

» tion, était le châtiment éternel des méchants.

» Tels étaient les Saxons païens. Mais leur férocité céda bientôt aux efforts des missionnaires, et les traits les plus grossiers de leur origine se polirent peu à peu sous la douce influence de l'évangile. Au milieu des fureurs de la victoire, ils apprirent à respecter les droits de l'humanité; la mort ou l'esclavage ne fut plus le sort des Bretons vaincus; par leur soumission, ils furent incorporés aux vainqueurs, et leurs vies et leurs propriétés furent protégées par l'équité des conquérants chrétiens.

» Les connaissances religieuses introduisirent un nouvel esprit de législation; la présence des évêques et du haut clergé dirigea la sagesse des conseils nationaux, et l'on établit des lois pour punir les violations publiques de la morale, et prévenir les querelles journalières qui troublaient la paix de la société. L'idée salutaire que par le baptême tous les hommes devenaient frères, contribua beaucoup à améliorer la condition de l'esclavage, et à répandre les semences de ces sentiments généreux qui minèrent graduellement et abolirent enfin une si odieuse institution : par une législation sage et prévoyante, la liberté fut mise à l'abri de l'avarice d'un père dénaturé, et les peines les

» plus sévères furent portées contre l'homme qui
 » oserait vendre à un maître étranger un de ses
 » compatriotes, bien qu'il fût esclave ou mal-
 » faiteur.

» Les nouveaux convertis n'avaient entre eux
 » d'autre caractère distinctif que leur piété. La
 » conviction d'une vie future et éternelle au-delà
 » du tombeau, éleva leur esprit et développa leurs
 » idées. Préparer leurs âmes à ce nouvel état
 » d'existence était, pour la plupart, le premier
 » objet de leur sollicitude. Ils recherchaient avec
 » ardeur toutes les sources d'instruction, et pra-
 » tiquaient avec une fidélité scrupuleuse tous les
 » devoirs qu'on leur avait enseignés. Le grand
 » nombre d'églises, d'hôpitaux et de monastères
 » qu'ils fondèrent prouve assez combien était ar-
 » dent le zèle des plus opulents entre les laïcs;
 » et le clergé pouvait également se glorifier avec
 » raison des premiers de son ordre, et des na-
 » tions instruites dans la foi chrétienne par les
 » travaux de saint Boniface et de ses compa-
 » gnons. Dans les établissements monastiques on
 » pratiquait avec ferveur les vertus les plus su-
 » blimes de l'évangile; les rois même descen-
 » daient de leurs trônes et échangeaient le sceptre
 » contre la haire. On vit la civilisation marcher
 » d'un pas égal avec la religion, et amener à sa

» suite non-seulement les arts d'utilité, mais en-
 » core ceux d'agrément; tous les genres de con-
 » naissances qui étaient à leur portée furent étu-
 » diés avec avidité, et pendant que les ténèbres
 » de l'ignorance couvraient le reste de l'Europe,
 » les lettres trouvèrent pour quelque temps un
 » asile chez les Saxons de la Bretagne¹. »

La trêve de Dieu, le droit d'asile attaché à des églises et à des monastères, étaient autant de moyens pour adoucir la férocité originelle des habitants. Ceux-ci au reste ne tardèrent point à s'apercevoir quelle différence la religion produisait dans le gouvernement.

Charmés de la modération et de la justice avec laquelle les seigneurs ecclésiastiques exerçaient leur autorité, les artisans et les marchands affluaient dans leurs possessions. *Ainsi, tandis que les propriétaires séculiers régnaient dans une grandeur solitaire sur leurs domaines vastes, mais stériles, les terres du clergé étaient cultivées et améliorées, leurs villages surabondaient d'habitants; et ainsi se formèrent dans leur sein plusieurs des principales villes d'Angleterre².*

« La plupart des domaines qu'on avait cédés aux

¹ • *Les Antiquités de l'Eglise anglo-saxonne*, trad. de l'anglais par M. Cumberworth, Paris, 1828, p. 42 et suiv.

² Ibid., p. 103.

» moines étaient primitivement sauvages et in-
 » cultes, entourés de marécages et de forêts ; ils
 » trouvaient ces sites plus propres à la retraite et à
 » la contemplation , et comme les terres n'y avaient
 » pas autant de valeur, on leur en faisait plus vo-
 » lontiers la concession. Mais les efforts opiniâtres
 » des moines surmontèrent les obstacles de la na-
 » ture et l'ingratitude du sol : les forêts furent
 » défrichées, les eaux desséchées ; on ouvrit des
 » routes, on jeta des ponts, on féconda les terres
 » stériles, la côte de Northumbrie se couvrit cha-
 » que année de moissons abondantes, et de riches
 » prairies s'élevèrent du fond des marais de Girvi.
 » Beaucoup de comtés en Angleterre doivent leur
 » grande fertilité aux moines, qui, à une époque
 » aussi éloignée, furent les pères de l'agriculture
 » et des arts¹. »

« L'architecture naquit parmi les Saxons de la
 » même manière. La première impulsion leur vint
 » des missionnaires qui construisirent des églises
 » pour la commodité de leurs néophytes ; celles
 » des Ecossais étaient bâties en planches de chêne,
 » celles des Romains en pierres brutes ; toutes
 » étaient également couvertes de chaume ou de
 » roseaux. Mais lorsque les Saxons, en visitant les

¹ Pag. 180.

» tombeaux des apôtres, eurent vu les édifices pu-
 » blics des autres pays, ils rougirent de l'imper-
 » fection des leurs, et résolurent d'imiter ce qu'ils
 » avaient appris à admirer. Ils n'épargnèrent ni
 » les travaux, ni la dépense; et tous les arts, qui
 » à cette époque se rattachaient à l'architecture,
 » furent introduits chez eux et perfectionnés¹. »

Les lettres durent leur renaissance à la même
 cause. « Le glaive des barbares ayant diminué le
 » nombre des prêtres, les moines furent invités à
 » y suppléer comme ministres du culte public et
 » apôtres des nations infidèles : pour entendre
 » l'office latin, une certaine connaissance de cette
 » langue était indispensable, et le devoir de l'en-
 » seignement les engagea à parcourir les écrits
 » des anciens Pères. Leur zèle étant animé par
 » de tels motifs, on ouvrit des écoles dans les
 » communautés monastiques et cléricales, et les
 » honneurs ainsi que la renommée furent des ré-
 » compenses prodiguées aux plus faibles lueurs
 » du savoir. Lorsqu'une fois l'esprit a senti la
 » soif de l'instruction, il est rarement satisfait de
 » ses premiers progrès : après les connaissances
 » les plus nécessaires aux religieux, les étudiants
 » passaient avec délice aux ouvrages des poètes

¹ Pag. 174.

» et des philosophes de la Grèce et de Rome , et
 » leur curiosité dévorait avec passion tout ce qui
 » avait échappé aux ravages de leurs ancêtres.
 » Dans ces études littéraires , le clergé saxon et
 » les moines obtenaient des succès extraordinaires :
 » les autres peuples de l'Europe sentirent et re-
 » connurent pendant plus d'un siècle leur supé-
 » riorité : et lorsque les invasions fréquentes des
 » Danois eurent malheureusement détruit en An-
 » gleterre toutes les sources de l'instruction , les
 » disciples des missionnaires saxons en Allemagne
 » soutinrent la renommée de leurs instituteurs ,
 » et de leur monastère de Fulde , répandirent la lu-
 » mière de la science sur ce pays vaste et peuplé. »

« Nos ancêtres , ajoute l'auteur anglais , furent
 » surtout redevables de cet avantage aux talents
 » et au zèle de Théodore , archevêque de Cantor-
 » béry , et d'Adrien , abbé de l'église de St.-
 » Pierre dans la même ville. Le dernier était
 » originaire d'Afrique , le premier de Tarse en
 » Cilicie ; tous deux étaient profondément versés
 » dans les langues grecque et romaine , et pos-
 » sédaient parfaitement toutes les sciences con-
 » nues à cette époque. (Tous deux avaient été
 » envoyés en Angleterre par le pape Vitalien ,
 » l'an 668.) Voyant avec pitié l'ignorance des
 » convertis , ils consacraient leurs moments de

» loisir à instruire la jeunesse ; leurs leçons étaient
 » suivies avec avidité par des élèves de chaque
 » royaume anglo-saxon , et des maîtres formés
 » sous leurs auspices étaient dispersés dans les
 » principaux monastères. Leurs encouragements
 » et leur exemple inspiraient un désir d'amélior-
 » ration , qui ne se bornait pas au cloître , mais
 » étendait son influence sur les châteaux de la
 » noblesse et sur les cours des rois. Les enfants
 » des thanes , élevés dans les monastères voisins ,
 » étaient de bonne heure pénétrés de respect ,
 » sinon de passion , pour la littérature ; et plu-
 » sieurs princes ne dédaignaient pas d'étudier les
 » sciences que leurs pères barbares , mais victo-
 » rieux , avaient dédaigneusement foulées aux
 » pieds. D'autres , par des récompenses et des
 » donations , s'efforçaient de se distinguer entre
 » les protecteurs des savants ; les femmes mêmes
 » se laissaient entraîner à l'enthousiasme géné-
 » ral : des collèges pour les sciences étaient éta-
 » blis dans leurs couvents ; elles correspondaient
 » avec leurs amis dans la langue de l'antique
 » Rome , et échangeaient fréquemment le travail
 » du fuseau et de l'aiguille contre l'étude plus
 » agréable et plus attrayante des poètes latins ¹. »

¹ Pag. 381, etc.

Comme l'Angleterre devait originairement tous ces biens à la paternelle sollicitude des papes, il était naturel qu'elle leur en témoignât la plus vive reconnaissance. Aussi M. Lingard nous dit-il, appuyé sur les témoignages de l'histoire : « Les » Anglo-Saxons étaient pénétrés de respect et de » vénération pour le pontife romain, le consul- » taient sur l'administration de leur Eglise, et » recevaient sa décision avec un silence religieux. » Ils recherchaient sa bénédiction comme le plus » précieux des bienfaits, et l'obtenir était un des » principaux motifs qui attiraient tant de pèlerins » aux portes du Vatican. On rapporte qu'environ » huit rois saxons, outre une foule de nobles et » de prélats, ont rendu hommage au représentant » de saint Pierre; et ceux qui en furent détour- » nés par des raisons politiques ou par les dangers » du voyage, avaient ordinairement soin de solli- » citer par leurs ambassadeurs, et de mériter par » leurs présents, la bénédiction du pape. Autant » ils faisaient cas de son amitié, autant ils redou- » taient son inimitié : la crainte de son ressentiment imprimait la terreur dans l'âme des plus » impies, et la menace de sa malédiction était le » dernier retranchement et le plus solide que la » faiblesse eût à opposer à la rapacité du pouvoir. » Le clergé de chaque église, les moines de chaque

» couvent, cherchaient à se couvrir de sa protection ; et les plus puissants monarques, sentant » que leur autorité se bornait aux étroites limites » de leur vie, imploraient en faveur de leurs fondations religieuses, la médiation d'un pouvoir » dont on croyait que l'influence s'étendait aux » âges les plus reculés ¹. »

Il est à regretter que le docteur Lingard, et dans son histoire d'Angleterre, et dans ses Antiquités de l'Eglise anglo-saxonne, ait négligé ou dissimulé un des points les plus importants : c'est la part qu'eurent les papes à la constitution politique des Anglo-Saxons. Ainsi, l'an 787, deux légats du pape Adrien s'arrêtent en Angleterre, tiennent deux conciles, l'un dans la Northumbrie, l'autre dans la Mercie, auxquels assistent les rois, les évêques, les seigneurs de chaque pays : ils y proposent non-seulement des canons pour les ecclésiastiques, mais encore une loi constitutive pour chaque royaume. *On ne permettra point que le roi soit élu par aucune faction. L'élection se fera légitimement par les évêques et les seigneurs du pays. On n'en élira point d'une naissance illégitime. Car si un homme marqué de cette tache ne doit pas être promu au sacerdoce suivant les ca-*

¹ Pag. 197.

*nons , nul aussi ne peut être l'oïnt du Seigneur, le roi de tout un royaume, l'héritier de la patrie, s'il n'est issu d'un légitime mariage. On rendra au roi le respect et l'obéissance, comme le prescrivent dans leurs épîtres saint Pierre et saint Paul*¹. Les légats adressent des admonitions analogues aux puissants et aux magistrats sur leurs devoirs respectifs. Ils excluent généralement les bâtards de la succession légitime. Enfin ils blâment certains usages, tels que de manger de la chair de cheval, comme inconvenantes pour des chrétiens, et ils engagent les deux peuples à suivre en tout les règles de l'honnêteté et de la convenance. Ces décrets ayant été lus en latin et en teutonique, Elf-wold, roi des Northumbres, Offa, roi des Merciens, les évêques et les seigneurs des deux royaumes, les adoptèrent avec joie, promirent de les observer de tout leur pouvoir, en prirent l'engagement entre les mains des légats par le signe de la croix, et de plus les signèrent par écrit. M. Lingard, dans son Histoire d'Angleterre, se contente de dire : « Les légats lurent un code de lois ecclésiastiques, composé par le pontife pour la réformation de l'Eglise anglo-saxonne. On l'écouta

¹ *Concil. Calcuth*, canon 11 et 12; Labbe, tom. 6, col. 1866 et 1867, édition de 1671.

» avec respect, et tous les membres l'adoptèrent. »

Dans le pontifical d'Egbèrt, archevêque d'York, qui vécut antérieurement à ces deux conciles, on trouve le cérémoniel pour le couronnement des rois anglo-saxons. La cérémonie commençait par le serment du nouveau roi. « Je promets, disait-il, au nom de la très-sainte Trinité, premièrement, que l'Eglise de Dieu et tout le peuple chrétien jouiront d'une véritable paix sous mon gouvernement; secondement, que je réprime-rai toute espèce de rapine et d'injustice dans les hommes de toute condition; troisièmement, que dans tous les jugements j'ordonnerai que l'équité soit unie à la miséricorde, afin que Dieu, très-bon, très-miséricordieux, puisse nous pardonner à tous par sa miséricorde éternelle. Amen. »

Après que l'huile sainte eut été répandue sur la tête du roi, les principaux thanes ou seigneurs s'approchaient, et conjointement avec les évêques lui plaçaient le sceptre dans la main. L'archevêque disait : « Bénis ce prince, ô Seigneur ! toi qui gouvernes les royaumes de tous les rois. Amen.

» Puisse-t-il t'être toujours soumis avec crainte !
 » Puisse-t-il te servir ! Puisse son règne être paisible ! Puisse-t-il avec ses ministres être protégé de ton bouclier ! Puisse-t-il être victorieux sans répandre le sang ! Amen.

» Puisse-t-il vivre magnanime au milieu des
 » assemblées des nations ! Puisse-t-il se distinguer
 » par l'équité de ses jugements ! Amen.

» Accorde-lui de longues années , et puisse la
 » justice régner pendant tous les jours de sa vie !
 » Amen.

» Accorde que les nations lui soient fidèles , que
 » ses nobles puissent jouir de la paix et aimer la
 » charité ! Amen.

» Sois son honneur , sa joie et son plaisir , sa
 » consolation dans le chagrin , son conseil dans
 » les difficultés , son consolateur dans les peines !
 » Amen.

» Puisse-t-il réclamer tes conseils , et apprendre
 » de toi à diriger les rênes de l'empire , afin que
 » sa vie soit une vie de prospérité , et qu'il puisse
 » jouir ensuite de la félicité éternelle ! Amen ¹. »

Quand on songe que les rois qui faisaient de
 pareils serments étaient les Attila, les Alaric d'au-
 trefois, et que les peuples qui faisaient pour eux
 des vœux pareils étaient ces mêmes barbares qui,
 naguère, mettaient tout à feu et à sang : on ne
 peut qu'admirer la toute-puissance de la religion,
 que bénir le zèle des pontifes romains.

Une chose digne de remarque , c'est que des

¹ *Antiquités de l'Eglise anglo-saxonne*, p. 284, etc.

protestants distingués reconnaissent et publient que ces prodiges se doivent, non à une religion abstraite, à une religion purement d'idées et de sentiments, telle que le déisme ou le protestantisme; mais à la religion devenue corps, devenue homme, devenue société dans la personne de l'Eglise catholique.

Le déiste Gibbon¹, après avoir exposé quels heureux effets produisit la conversion des barbares, ajoute : « L'autorité directe de la religion était » moins efficace que la sainte communion qui les » unissait avec leurs frères chrétiens dans une » amitié spirituelle. L'influence de ces sentiments » contribua à assurer leur fidélité au service ou » dans l'alliance des Romains, à diminuer les hor- » reurs de la guerre, à modérer l'insolence de la » conquête, et à conserver, lors de la chute de » l'empire, un respect permanent pour le nom et » les institutions de Rome. La perpétuelle corres- » pondance du clergé latin, les fréquents pèleri- » nages à Rome et à Jérusalem, et l'autorité crois- » sante des papes, cimentèrent l'union de la » république chrétienne, et produisirent graduel- » lement ces mœurs semblables et cette commune » jurisprudence, qui distinguent du reste de l'hu-

¹ Chap. 37.

» manité les nations indépendantes et hostiles de
 » l'Europe moderne. »

Un docte protestant d'Allemagne, qui a fait sur l'origine, le développement, l'histoire de la constitution de l'Eglise et de la papauté, un ouvrage analogue à celui de Gibbon sur la décadence et la chute de l'empire romain, M. Planck, s'exprime là-dessus avec non moins de franchise. « On peut
 » soutenir en général, sans aucun doute, que
 » l'Eglise eut sur les nouveaux états, sur les
 » hommes dont ils se composaient et sur toutes
 » les classes de ces hommes, une très-bienfaisante
 » influence, et cela, non-seulement par les nouvelles idées qu'elle répandait au milieu d'eux,
 » ou par la religion qu'elle leur communiquait;
 » mais encore et plus directement par ses institutions extérieures, par ses lois et par sa discipline.
 » Elle introduisit par là un commencement de
 » culture morale, et cela précisément dans la seule
 » progression où elle pouvait avoir lieu. Le christianisme dans sa pureté native, la religion de
 » Jésus dans son vrai caractère, comme guide à
 » une moralité plus haute, n'aurait encore pu
 » absolument rien sur eux : car, manquant de
 » toute culture intellectuelle, ils manquaient aussi
 » de moyen de la recevoir dans ce caractère et
 » cette pureté. Mais par la nouvelle forme d'un

» culte extérieur, par laquelle on attirait leur
 » imagination, et par la nouvelle autorité d'une
 » Eglise, qui leur donnait plus de lois que de doc-
 » trines, et moins à penser qu'à faire, il se pou-
 » vait insensiblement éveiller en eux quelque
 » chose qui à la fin pouvait se transformer en vrai
 » sentiment moral : et c'était certainement l'u-
 » nique voie par laquelle pouvait s'introduire peu
 » à peu la culture plus avancée de leur esprit¹. »
 En d'autres termes, le pur Evangile, tel que le
 conçoivent les protestants, entre autres M. Planck,
 le protestantisme, en un mot, n'est bon à rien quand
 il s'agit de convertir et de civiliser les nations qui
 ont besoin d'être converties et civilisées : pour cela
 il fallait, et il faut absolument l'Eglise catholique
 avec son autorité, son culte et sa discipline. Sup-
 posé donc que Dieu voulût avoir pitié du genre hu-
 main, il devait nécessairement, d'après M. Planck,
 instituer l'Eglise catholique, apostolique et ro-
 maine.

« Ce fut l'Eglise, ajoute le même auteur, qui,
 » peu à peu, introduisit plus de stabilité dans la
 » constitution des nouveaux états, plus d'humani-
 » té dans leurs lois, plus de justice dans leur

¹ *Geschichte der Christlich-Kirchlichen Gesellschafts-Verfassung*, 2^e partie, sect. 1^{re}, ch. 14, tom. 2, p. 321, Hanover, 1804.

» *justice*. Même ce fut encore l'Eglise qui jeta
 » partout le premier fondement, sur lequel se put
 » élever, avec le temps, l'édifice d'une nouvelle
 » constitution sociale, qui, en comparaison de ce
 » qui avait été jusque-là, procura à chaque citoyen
 » une part beaucoup plus égale à la masse com-
 » mune du bonheur public pour un sacrifice beau-
 » coup moindre de ses droits d'homme ¹. »

¹ *Geschichte, etc.*, p. 323.

CHAPITRE XVII.

Puissance directive du pape et des évêques sur le gouvernement des Francs.

Ce sont les évêques qui ont fait le royaume de France , a dit l'anglais Gibbon. *Toujours , dit M. Henrion de Pensey, le clergé forma le premier corps de l'état. Dans les premiers temps de la monarchie , les états généraux ressemblaient plus à des conciles qu'à des assemblées politiques* ¹.

Quant à l'autorité que les Francs reconnaissaient aux papes sur leur gouvernement , plusieurs faits mémorables en témoignent.

Vers l'an 582 , la reine Brunehaut , ayant fondé un hôpital et deux monastères à Autun , voulut rendre ces fondations inviolables. Pour cela , elle s'adressa au pape Grégoire I , de concert avec son petit-fils le roi Théodoric. D'après leur demande expresse , le pape accorda à ces trois établissements un privilège avec cette clause : *Si quelqu'un des rois , des évêques , des juges ou autres personnes séculières , ayant connaissance de cette constitu-*

¹ *Des assemblées nationales , etc.* Paris , 1826.

tion, ose y donner atteinte, qu'il soit privé de la dignité de sa puissance et de son honneur. Et s'il ne restitue ce qu'il aura méchamment enlevé, ou ne déplore par une digne pénitence ce qu'il aura fait d'illicite, qu'il soit éloigné du très-sacré corps et sang de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, et qu'il demeure assujetti dans l'examen éternel à la sévère vengeance ¹.

Launoy est le seul auteur connu qui ait contesté l'authenticité de ce monument. Sa prédilection pour toutes les opinions téméraires et hétérodoxes, rend la chose toute simple. Les PP. Bénédictins ont établi, par des preuves sans réplique, que cette pièce est tout entière de saint Grégoire. Les éditeurs parisiens des OEuvres de Bossuet en conviennent ². En effet, comme l'atteste le P. Mabillon ³, ce privilège, avec la clause entière, se trouve dans des manuscrits qui remontent pour le moins au neuvième siècle. Au dixième, il en est fait mention dans la vie de saint Hugues, moine d'Autun. Flodoard en parle également. Enfin, dans un privilège accordé à l'église de Beauvais, par les évêques de quatre provinces, et confirmé

¹ Greg., l. 11, epist. 10; Labbe, tom. 5, col. 1518.

² OEuvres de Bossuet, tom. 31, p. 446, édit. de Versailles.

³ De re diplom., l. 2, c. 9.

par le consentement de l'empereur Charles, ainsi que le dit Hincmar, se trouvent absolument les mêmes paroles. Lors donc que la Biographie universelle, article *Grégoire I*, nous dit que Mabillon a prouvé jusqu'à l'évidence que l'addition de cette clause est l'œuvre d'un faussaire, cela montre qu'il est bon de savoir ce que l'on dit.

Mais comment a-t-il pu entrer dans la pensée d'un pape aussi éclairé et aussi sage, de prononcer la déchéance d'un prince pour le seul fait de la violation de quelques privilèges? Le pape lui-même nous l'explique. La reine Brunehaut et le roi son petit-fils l'avaient ainsi demandé. Il le dit et dans le privilège, et dans les réponses qu'il écrivit au roi et à la reine. Mabillon observe que le pape, laissé à lui-même, ne l'aurait pas fait, mais qu'il fallait accorder quelque chose à l'autorité royale, qui demandait à l'Eglise des peines plus sévères contre les violateurs de ses donations.

On dit : Cette formule n'est qu'une imprécation. On le dit, voilà tout. Mais la fin pour laquelle ce privilège fut demandé et accordé suppose nécessairement le contraire. Le roi et la reine voulaient rendre leurs donations inviolables; c'est pour cela qu'ils s'adressent au pape, c'est pour cela qu'ils lui demandent cette clause. *Pour la sûreté des lieux dont nous a écrit votre Excel-*

lence, dit le pape à la reine, *nous nous sommes empressés de porter les sanctions qu'elle a souhaitées*¹. S'il ne s'agissait que d'une imprécation, d'une vaine menace, telle que chaque particulier peut en mettre dans son testament, que pouvait-elle pour la sûreté d'aucun lieu? Quel besoin le roi et la reine avaient-ils d'envoyer une ambassade à Rome pour demander au pape une vaine formule? Ne pouvaient-ils pas eux-mêmes mettre dans un privilège civil des imprécations plus terribles encore? Non : à moins de supposer que ni le roi, ni la reine, ni le pape n'avaient le sens commun, il faut croire qu'ils voyaient dans tout cela la légitime sanction d'une autorité supérieure.

C'est d'ailleurs le sens naturel que présente la clause. Elle a deux parties distinctes. La première prononce la peine de déchéance contre tout roi, évêque, juge ou autre personne séculière qui, sciemment, donnerait atteinte à cette constitution : la seconde excommunie celle de ces mêmes personnes qui ne restituerait pas le bien qu'elle aurait enlevé à ces monastères privilégiés. Il y a distinction pour les délits et les peines, mais point pour les personnes. Le roi et le juge sont soumis

¹ Nos itaque pro munitione locorum de quibus Excellentia vestra scripsit, omnia sicut voluit sancire studuimus. Lib. 11, ep. 8; Labbe, tom. 5, col. 1516.

à la déchéance et à l'excommunication, tout comme l'évêque et le prêtre.

D'après ce privilège de l'hôpital et des monastères d'Autun, et d'après celui de l'église de Beauvais, il est donc certain que la reine Brunehaut, le roi Théodoric, le pape saint Grégoire, vers la fin du sixième siècle; l'église de Beauvais, les évêques des quatre provinces voisines, Hincmar de Rheims, et l'empereur Charles le Chauve, vers le milieu du neuvième, croyaient les rois des Francs tellement subordonnés à l'autorité de l'Eglise et du pape, qu'ils pouvaient en être déposés dans certains cas.

C'est ce que Charles le Chauve, n'étant encore que roi, reconnaît formellement, l'an 859, au concile de Toul, dans sa requête contre Venilon, archevêque de Sens. « Il m'a sacré roi, disait-il, » dans l'église de Sainte-Croix d'Orléans, qui est » de sa province, avec promesse de ne me point » déposer de la dignité royale : au moins sans les » évêques qui m'avaient sacré avec lui; et au jugement desquels je me soumis, comme je m'y » soumets encore. » Je cite la traduction de Fleury ¹.

Mais rien ne fait mieux voir l'autorité directive

¹ Lib. 40, n. 46.

des papes sur le royaume des Francs, que la translation de souveraineté de la première dynastie à la seconde. Tous les monuments l'attribuent à l'autorité des papes Zacharie et Etienne III.

Le plus curieux de tous ces monuments se trouve dans le P. Mabillon ¹. C'est l'addition qui termine un très-ancien manuscrit des livres de saint Grégoire de Tours, sur *la gloire des Confesseurs*. Voici comme l'écrivain conclut son travail.

« Mon cher lecteur, si vous voulez connaître à
 » quelle époque ce livre a été écrit et publié à la
 » gloire des saints martyrs, vous saurez que c'est
 » l'an de l'incarnation du Seigneur 767, au temps
 » du très-heureux et catholique Pepin, roi des
 » Francs, patrice des Romains, et fils de Charles
 » d'heureuse mémoire, autrefois prince : l'an
 » seize de son règne très-fortuné, au nom de
 » Dieu, indiction cinquième, et la treizième année
 » de ses fils et rois aussi des Francs, Charles et
 » Carloman, qui, conjointement avec leur père, le
 » très-glorieux seigneur et roi Pepin, ont été,
 » grâce à la divine Providence et aux intercessions
 » des saints Pierre et Paul, consacrés avec le saint
 » chrême, par les mains du bienheureux seigneur
 » et pape Etienne, de sainte mémoire. Car, ledit

¹ *De re diplom.*, l. 5, p. 384.

» seigneur et pieux roi Pepin, par l'autorité et
 » le commandement du seigneur Zacharie de
 » sainte mémoire, et l'onction du saint chrême,
 » par les mains des bienheureux pontifes des
 » Gaules et l'élection de tous les Francs, avait été
 » élevé sur le trône de la royauté trois ans aupa-
 » ravant. Ensuite, par les mains du même pon-
 » tife Etienne, dans l'église des saints martyrs
 » Denys, Rustique et Eleuthère, il fut, dans un
 » même jour, avec ses deux fils Charles et Car-
 » loman, oint et béni roi et patrice, au nom de
 » la sainte Trinité. Dans la même église, et le
 » même jour, le même vénérable pontife bénit
 » aussi la très-noble et très-dévote Bertrade,
 » épouse dudit roi; enfin il confirma par la bénédiction et la grâce du Saint-Esprit les princes
 » des Francs, et lia tout le monde par cet interdit
 » et cette loi d'excommunication, savoir : que
 » jamais on n'aurait la présomption de choisir un
 » roi d'une autre race que la leur, la divine Pro-
 » vidence ayant daigné les exalter, et, grâce à
 » l'intercession des saints apôtres, confirmer et
 » consacrer par les mains de leur vicaire, le bien-
 » heureux pontife. Voilà, mon cher lecteur, ce
 » que nous vous avons inséré dans cette dernière
 » page de notre livre, afin que la postérité puisse
 » le connaître d'âge en âge. »

Dans ce monument contemporain, l'on voit : 1° que Pepin fut couronné deux fois ; 2° que son élévation a eu lieu d'après l'autorité et le commandement du pontife romain ; 3° que deux papes y eurent part ; Zacharie, qui mourut peu après, et Etienne III, qui acheva ce que son prédécesseur avait commencé. Tout cela se trouve confirmé par une suite non interrompue de témoignages historiques.

Eginhard, condisciple, puis secrétaire du fils de Pepin, Charlemagne, dit, dans les Annales des Francs, qu'André Duchesne a prouvé être de lui : « L'an 752, le pape Zacharie, par l'autorité de » l'apôtre saint Pierre, mande au peuple des » Francs, que Pepin, qui exerçait le pouvoir » royal, devait avoir aussi la dignité du nom. En » conséquence, le roi Childéric, le dernier des » Mérovingiens qui régna sur les Francs, fut dé- » posé et envoyé dans un monastère ; Pepin, au » contraire, sacré roi dans la ville de Soissons, » par le saint archevêque Boniface, fut élevé à » l'honneur de la royauté. » Au commencement de sa Vie de Charlemagne, le même Eginhard écrit : « La famille des Mérovingiens, de laquelle » les Francs avaient coutume de se créer des rois, » est censée avoir duré jusqu'au roi Childéric, qui, » par l'ordre du pontife romain, Etienne, fut dé-

» posé, tonsuré, et enfermé dans un monastère.
 » Pepin, au contraire, par l'autorité du pontife
 » de Rome, fut, de préfet du palais, constitué roi. »

Les annales de Lauresham, de Fulde, de Metz, etc., rapportent la même chose, et souvent dans les mêmes termes.

Hilduin, abbé de Saint-Denys, sous Louis le Débonnaire, s'exprime ainsi : « L'an de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ 754, le
 » cinq des calendes d'août, le bienheureux Etienne,
 » pape, sacra roi des Francs le glorieux roi Pepin,
 » et ses deux fils Charles et Carloman : en même
 » temps, ayant sanctifié les seigneurs des Francs
 » par la bénédiction apostolique, il les obligea,
 » par l'autorité du bienheureux Pierre, que Notre-
 » Seigneur et vrai Dieu Jésus-Christ lui a donnée,
 » et il les conjura de ne jamais, ni eux, ni leurs
 » descendants, prendre de roi, si ce n'est dans la
 » race de ceux que la divine Providence, pour la
 » défense du très-saint Siège apostolique, a daigné
 » choisir, et, par lui vicaire de saint Pierre, ou
 » plutôt de Notre-Seigneur Jésus-Christ, élever à
 » la puissance royale, et sacrer de l'onction très-
 » sainte. »

Les historiens du onzième et douzième siècle tiennent le même langage. Réginon, abbé de Prum, dit, sur l'année 749 : *Zacharie ordonna,*

par l'autorité apostolique, que Pepin fût créé roi. Hermann Contract, sur l'année 752 : Par l'autorité du pape Etienne, Childéric étant déposé et tonsuré, Pepin fut fait roi des Francs. Lambert d'Aschaffembourg, sur l'année 750 : Attendu le décret du pape Zacharie, Pepin est appelé roi par l'onction de saint Boniface, et le roi Childéric, ayant été rasé, est enfermé dans un monastère. Marianus Scotus, sur la même année : Le pape Zacharie, par l'autorité de saint Pierre, ordonne au peuple des Francs, que Pepin, qui exerçait la puissance royale, jouât aussi de la dignité du nom.

Enfin, un auteur illustre du douzième siècle, Othon de Frisingue, dont Bossuet loue beaucoup la doctrine, la vertu, la naissance, et la parfaite sincérité, récapitule en ces termes cet événement important : *L'an de l'incarnation du Seigneur 752, les ambassadeurs étant venus de Rome, Pepin, de l'autorité du pape Zacharie, est élu à la royauté, dans la ville de Soissons, par le bienheureux Boniface, archevêque de Mayence, et les autres princes du royaume. Et un peu plus loin : L'an du Seigneur 754, Pepin, avec les autres grands du royaume des Francs, est absous par le pape Etienne III, du serment de fidélité qu'il avait promis à Childéric : ensuite, Childéric ayant été tonsuré et renfermé dans un monastère, il est sacré*

*roi. C'est de là que les pontifes romains tirent l'autorité de changer les règnes*¹.

« En un mot, conclut Bossuet, le pontife est
 » consulté, comme dans une question importante
 » et douteuse, s'il est permis de donner le titre de
 » roi à celui qui a déjà la puissance royale. Il ré-
 » pond que cela est permis. Cette réponse, partie
 » de l'autorité la plus grande qui soit au monde,
 » est regardée comme une décision juste et légi-
 » time. En vertu de cette autorité, la nation même
 » ôte le royaume à Childéric et le transporte à
 » Pepin. Car, on ne s'adressa point au pontife
 » pour qu'il ôtât ou qu'il donnât le royaume, mais
 » afin qu'il déclarât que le royaume devait être
 » ôté ou donné par ceux qu'il jugeait en avoir le
 » droit². »

Voilà comme Bossuet résume ce fait. « Or, re-
 » prend le P. Bianchi, au nom des catholiques
 » non gallicans, n'est-ce pas là même ce que nous
 » disons ? Car, nous ne prétendons pas que le

¹ Anno Domini 754 Pipinus à Stephano papa III à fidelitatis sacramento, quod Hilderico promiserat, cum aliis regni Francorum proceribus absolvitur, ac detonso Hilderico et in monasterium detruso, postmodum in regem ungitur. Ex hoc romani pontifices mutandi regna auctoritatem trahunt. *Oth. Fris. lib. 5, c. 20*. Voyez, pour le texte latin des témoignages précédents, Bianchi, *Della potestà indiretta della Chiesa*, l. 2, § 11.

² *Defensio*, l. 2, c. 31.

» pape puisse ôter ni donner le royaume à qui il
 » lui plaît, mais qu'il peut, dans certains cas, dé-
 » clarer que les princes sont déchus du droit de
 » régner, les sujets déliés du serment de fidélité,
 » laissant la liberté, à qui il appartient, de choisir
 » le nouveau prince, et de chasser du trône le
 » prince déclaré déposé. C'est cette déclaration que
 » nous disons être du pouvoir de l'Eglise. Et il ne
 » faut pas s'arrêter à la forme des paroles dans
 » laquelle cette déclaration s'est faite souvent :
 » car ces paroles, *déposer*, *absoudre*, ne signifient
 » en substance que déclarer déposé, déclarer ab-
 » sous quant à Dieu et quant à la nature de la
 » chose ; mais pour que cette déclaration prenne,
 » quant aux hommes, la forme et l'autorité d'un
 » jugement, il convient qu'elle se prononce avec
 » des paroles indicatives et par manière de sen-
 » tence décrétoriale ¹. »

Bellarmin l'entendait de même. Car, dans ses
 divers écrits sur cette matière, il enseigne, dit la
 Biographie universelle, comme la doctrine com-
 mune des catholiques, que les princes tiennent
 leur puissance du choix des peuples, et que les
 peuples ne peuvent exercer ce droit que sous l'in-
 fluence du pape ; d'où il conclut que la puissance

¹ *Della potestà indiretta della Chiesa, etc.*, l. 2, § 11.

temporelle est subordonnée à la puissance spirituelle ¹.

C'est aussi l'avis de Fénelon. Il reconnaît formellement que la puissance temporelle vient de la nation ; il suppose que la nation a le droit d'élire et de déposer ses rois : car il observe que dans le moyen âge *les évêques étaient devenus les premiers seigneurs, les chefs du corps de chaque nation pour élire et déposer les souverains* ². Il reconnaît que, pour agir en sûreté de conscience, les nations chrétiennes consultaient dans ce cas le chef de l'Eglise ; et que le pape était tenu de résoudre ces cas de conscience, par la raison qu'il est le docteur et le pasteur suprême. « Le pape Zacharie, » dit-il, répondit seulement à la consultation des » Francs, comme le principal docteur et pasteur, » qui est tenu de résoudre les cas particuliers de » conscience pour mettre les âmes en sûreté ³. » Ainsi l'Eglise ni ne destituait ni n'instituait les » princes laïques ; elle répondait seulement aux » nations qui la consultaient sur ce qui touche à » la conscience, sous le rapport du contrat et du » serment. Ce n'est pas là une puissance juridique

¹ *Biographie univ.*, art. Bellarmin.

² *Oeuvres complètes de Fénelon*, tom. 22, p. 584, édit. de Versailles. Voyez encore Gibbon, chap. 49.

³ *Ibid.*, tom. 2, p. 382.

» et civile , mais seulement directive et ordina-
 » tive , telle que l'approuve Gerson ¹. »

Un autre fait mémorable de ces temps nous montre les Francs généralement persuadés que leurs souverains , comme tels , étaient soumis à la loi de Dieu et à la discipline de l'Eglise. C'est la déposition de Louis le Débonnaire à Compiègne , ou plutôt la manière dont elle fut jugée alors. Des évêques , gagnés par l'empereur Lothaire , contraignirent par leurs instances son père , l'empereur Louis , à recevoir , par l'imposition de leurs mains , la pénitence publique et le cilice ; ensuite ils déclarèrent que , suivant les canons , il ne pouvait plus retourner à la milice séculière , ni par conséquent reprendre l'empire. Bientôt cette déposition fut regardée généralement comme une iniquité. Mais pourquoi ? Etait-ce parce que réellement les canons n'obligeaient point ceux qui avaient reçu la pénitence publique par l'imposition des mains de l'évêque , à renoncer pour toujours à la milice séculière ? Non pas. Etait-ce parce que ces canons ne regardaient pas les princes souverains ? Non pas encore. Et de fait , la discipline constante de l'Eglise défendait à ceux qui avaient subi la pénitence publique , de retourner jamais à

¹ *OEuvres complètes de Fénelon*, tom. 2, p. 384, etc.

la milice, soit de la guerre soit de la magistrature. *Il est tout-à-fait contraire aux règles ecclésiastiques*, disait le pape Léon au cinquième siècle, *de retourner après la pénitence à la milice séculière*¹. Et nous avons vu le premier concile d'Orléans excommunier jusqu'à la mort, tout pénitent qui violerait cette règle. Fleury se fait donc volontairement illusion, lorsqu'il suppose que cette prohibition ne regardait que le temps même de la pénitence. D'un autre côté, on croyait les souverains si peu exempts de cette rigueur, que dans le onzième siècle, au rapport de Lambert d'Aschaffembourg, les évêques et les princes de Germanie, après avoir dénoncé au saint Siège les crimes de l'empereur Henri IV, ajoutaient : *Ces crimes sont tels que, si on les jugeait suivant les lois ecclésiastiques, il serait condamné à renoncer, et à l'usage du mariage, et au baudrier de la milice, et à tout usage du siècle, combien plus à l'empire*². Pourquoi donc cette déposition de Louis fut-elle réputée injuste par ses contemporains ? Pour deux raisons : premièrement, parce que les évêques imposèrent la pénitence à Louis, le contraignirent à déposer les armes, et à revêtir le

¹ *Ad Rusticum Narbon.*

² Lambert Schafnab., *ad ann.* 1072.

cilice, pour des crimes sur lesquels il n'avait été ni ouï ni convaincu; ensuite, parce que ceux des crimes qu'on pouvait réellement lui reprocher, il en avait déjà fait une pénitence volontaire, sans recevoir l'imposition des mains ni l'habit de pénitent, au concile d'Attigny. Or, il était également contraire aux canons, et de condamner quelqu'un à la pénitence publique sans l'avoir entendu ni convaincu, et de l'y condamner pour des fautes dont il avait déjà donné volontairement satisfaction à l'Eglise. Astronomus insiste sur la première raison dans sa vie de Louis; Eginhard sur la seconde, dans sa Chronique. Tous deux reprochent aux partisans de Lothaire de s'être malicieusement servis du prétexte de la pénitence publique, pour pallier aux yeux du peuple l'iniquité de leur conduite. D'où il est à conclure que, dans l'opinion commune, la pénitence imposée publiquement par la main des évêques et avec le cilice, emportait la renonciation à toute dignité séculière. Les évêques du concile de Troyes, en 867, dans leur Lettre à Nicolas I, ajoutent une troisième raison : c'est que les fils de Louis, par la faction de quelques méchants, *privèrent leur père de l'empire, sans le conseil et le consentement du pape Grégoire*¹.

¹ Sine consilio atque sine consensu Papæ Gregorii... patrem imperio pepulerunt. Labbe, tom. 8, p. 871.

Enfin l'on voit encore par cette lettre, que Louis même, dans l'accusation qu'il porta au concile de Metz contre Ebbon, archevêque de Rheims, principal auteur de sa déposition, lui reprocha, non pas précisément de l'avoir déposé, mais de l'avoir déposé sur de faux crimes¹. Il contestait si peu la puissance de l'Eglise à juger ces questions, qu'il ne voulut reprendre la couronne que de la main des évêques.

Bossuet avance à ce sujet deux choses qui ne sont pas exactes.

Il suppose d'abord qu'il n'y a point de différence entre la pénitence que Louis fit volontairement dans l'assemblée d'Attigny, et celle qu'on lui imposa au concile de Compiègne; et de là il conclut que la pénitence publique n'emportait point la renonciation à l'empire, puisque nul ne pensa à y faire renoncer Louis après la pénitence d'Attigny. Le conséquent est faux, parce que le supposé l'est. Au concile d'Attigny, Louis fit volontairement pénitence publique dans ce sens qu'il témoigna publiquement son repentir de la manière dont il avait traité son neveu et ses frères, qu'il se réconcilia avec ces derniers, qu'il consulta les évêques

¹ Ebbo præsens ab imperatore præsentè est accusatus, quod eum falsò fuerit criminatus, et eisdem falsis criminibus impetitum à regno dejecerat. Labbe, tom. 8, p. 872.

et les seigneurs sur les moyens de réparer ses torts; mais il ne reçut nullement des évêques l'imposition des mains ni le cilice¹, rit essentiel de la pénitence canonique proprement dite, comme nous l'apprend le quinzième canon du concile d'Agde, qui porte que, *quand les pénitents demandent la pénitence, ils doivent recevoir du pontife l'imposition des mains et le cilice sur la tête, ainsi que cela est réglé partout.*

En second lieu, Bossuet prétend qu'on ne procéda contre Louis, dans l'assemblée de Compiègne, que comme contre un simple particulier, et qu'on supposait ce prince déjà déposé de l'empire. Il en donne pour preuve, 1° que Lothaire y est appelé empereur; mais il avait été associé à l'empire depuis bien des années : 2° que Louis n'y est point appelé de ce nom; mais on lui donne une fois le titre de seigneur et d'empereur, et deux fois celui de prince : 3° qu'on l'y représente déchu de la puissance : oui, par le fait, puisqu'il était abandonné de tout le monde : non, par le droit, puisqu'on ne recourait à la pénitence publique

¹ Lorsque les auteurs de l'article *Louis le Débonnaire*, dans la Biographie universelle, nous le représentent *couvert d'un cilice, comme pénitent, dans l'assemblée d'Attigny*, ils nous donnent leur imagination pour de l'histoire. Du reste, l'article tout entier est dans ce genre.

que pour donner l'apparence du droit aux manœuvres précédentes : 4° que dans l'inscription des actes il est dit que ces choses se firent contre le très-chrétien empereur Louis , *postquam regno ad tempus privatus est*. Mais cette inscription n'appartient certainement point aux actes, puisque les décrets du concile y sont condamnés comme l'attentat d'une exécrable imposture , *ut exitialis commenti molimina* : elle n'est qu'un avertissement ajouté plus tard par quelque copiste. Quant aux paroles , *postquam regno ad tempus privatus est* , je présume que dans l'esprit du copiste elles voulaient dire , *lorsqu'il fut dépouillé pour un temps du royaume*. Je le présume , parce qu'autrement il serait en contradiction manifeste avec le titre même des actes qu'il copiait. Car, dans un exemplaire , il porte : *Assemblée de Compiègne , dans laquelle Louis le Pieux est privé de l'empire* : dans un autre : *Déposition de Louis le Débonnaire*¹.

Quant à la manière dont la souveraineté fut transférée de la deuxième dynastie à la troisième, M. Planck fait une remarque curieuse , que nous n'avons trouvée nulle part ailleurs , et qui prouve que cette translation se fit principalement par l'autorité du clergé. Il observe d'abord , que dans les

¹ Labbe, tom. 7, p. 1686.

actes du concile de Metz, en 869, où Charles le Chauve fut élu et couronné roi de Lorraine, à la place de son neveu Lothaire, et à l'exclusion de l'empereur Louis I, frère du roi défunt, la volonté de Dieu sur le choix du souverain est censée se manifester surtout par le commun sentiment des évêques. En effet, l'évêque de Metz y dit aux prélats assemblés : Vous savez ce que nous avons souffert sous le défunt roi notre maître, pour des causes qui sont assez connues, et la douleur que nous avons sentie de sa malheureuse mort. Tout notre recours a été aux prières et aux jeûnes : nous adressant à celui qui secourt les affligés, qui donne les bons conseils, et distribue les royaumes : pour le prier de nous donner un roi selon son cœur, et de nous réunir tous, pour recevoir unanimement celui qu'il aurait choisi. Nous voyons sa volonté dans notre parfaite unanimité à reconnaître pour légitime héritier de ce royaume le roi Charles, ici présent, auquel nous nous sommes donnés volontairement. Il faut donc témoigner, d'une manière non équivoque (en le couronnant), que nous croyons que c'est Dieu qui nous l'a choisi et donné ¹. Après avoir rappelé ce fait, M. Planck ajoute : « C'est en vertu de ces principes, qu'en

² Labbe, tom. 8, col. 1533.

» 879, les évêques du royaume d'Arles se crurent
 » le droit incontestable d'élire pour leur roi le
 » comte Boson ¹. C'est d'après ces principes en-
 » core, qu'à la fin du dixième siècle, on crut n'a-
 » voir rien de plus fort à opposer aux justes pré-
 » tentions de Charles de Lorraine sur la couronne
 » de France, sinon que Dieu, par le sacrement
 » des évêques, avait choisi, dans la personne de
 » Hugues Capet, quelqu'un qui valait mieux ². »

¹ Labbe, tom. 9, col. 331.

² Regnum accipere non potuit Carolus, quia Deus suo judicio meliorem elegit. *Recueil des histoires de France*, t. 8, p. 307 ; Planck, tom. 3, p. 479.

CHAPITRE XVIII.

Puissance directive de l'Eglise sur le gouvernement des Goths
en Espagne.

L'an 589, la nation des Goths et celle des Suèves, à l'exemple du roi Reccarède, renoncèrent à l'arianisme et se réunirent à l'Eglise catholique. Cette réunion eut lieu solennellement au troisième concile de Tolède. Le roi, la reine, et après eux les évêques ariens convertis, et tous les seigneurs des Goths, souscrivirent la profession de foi orthodoxe. Ensuite le roi dit aux évêques, qui étaient au nombre de soixante et douze, de régler, par une constitution immuable, ce qu'il fallait faire ou éviter, les assurant d'avance de son consentement.

L'assemblée pose, pour fondement de la discipline, les décrets des conciles et les épîtres synodales des pontifes romains. Elle ordonne que, sans préjudice des canons, qui prescrivent deux conciles par an, mais attendu la longueur du chemin, et la pauvreté des églises d'Espagne, les évêques s'assembleront une fois l'année, au lieu choisi par le métropolitain : et que les juges des lieux, ainsi que les intendants des domaines du

roi, se trouveront au concile, pour apprendre la manière dont ils doivent gouverner les peuples, de la bouche des évêques qui leur sont donnés pour inspecteurs.

Avant que d'accorder la pénitence, l'évêque ou le prêtre commencera par couper les cheveux à celui qui la lui demande, si c'est un homme; ou lui faire changer d'habit, si c'est une femme.

Défense aux Juifs d'exercer des charges publiques, d'avoir des esclaves chrétiens, ou d'épouser des chrétiennes; s'ils en ont des enfants, on les fera baptiser. S'ils viennent à circoncire ou à faire judaïser de quelque manière des esclaves chrétiens, ceux-ci auront la liberté sans aucune rançon.

Le roi confirma ces décrets sous peine, pour les clercs, d'être excommuniés par le concile : et, pour les laïques, sous peine de confiscation de biens, ou même d'exil, suivant la qualité des personnes.

En exécution du concile de Tolède, les évêques de la partie des Gaules qui obéissait aux Goths, s'assemblèrent à Narbonne la même année : ils firent entre autres les décrets suivants. Tout homme libre ou esclave, goth, romain, syrien, grec, juif, s'abstiendra de tout travail le dimanche, sous peine, à l'homme libre, de payer six sous d'or au

comte de la ville, à l'esclave d'avoir cent coups de fouet.

Défense à qui que ce soit, sous peine de six onces d'or, de consulter les devins et les sorciers : ceux qui se disent tels, seront fustigés et vendus, et le prix donné aux pauvres¹.

En 633, le quatrième concile de Tolède, de concert avec le roi Sisenand, décréta les articles suivants. Les juifs apostats perdront les esclaves qu'ils auront circoncis, et on les mettra en liberté. Tous les enfants des juifs seront séparés de leurs parents, et mis dans des monastères, ou avec des personnes de piété, pour être instruits dans la religion chrétienne. Les juifs convertis n'auront plus aucun rapport avec ceux qui demeurent opiniâtres. Un juif apostat ne sera plus reçu comme témoin.

Défense à tout juif d'avoir des esclaves chrétiens : si, malgré cette défense, il ose en garder, le prince les lui enlèvera et leur donnera la liberté.

A la suite de ces règlements et autres, les Pères disent dans le dernier canon : Notre avis unanime, à tout ce que nous sommes d'évêques, c'est de proférer un dernier décret pontifical, sous le jugement de Dieu, pour l'affermissement de nos

¹ Fleury, l. 34, n. 56 et 57.

rois et la stabilité de la nation des Goths. Puis , après avoir détesté l'impiété et signalé les malheurs de ces peuples qui violent le serment qu'ils ont juré à leurs princes, ils continuent : Que nul parmi nous n'usurpe le royaume, ni n'excite de sédition, ni n'attente à la vie des rois ; mais quand le prince sera mort en paix , les principaux de toute la nation , de concert avec les évêques , lui donneront un successeur. Que si cette admonition ne suffit point , écoutez notre sentence : Quiconque d'entre nous , ou des peuples de toute l'Espagne , aura , soit par conjuration , soit par esprit de parti, violé le serment de fidélité qu'il aura prêté pour le salut de la patrie et de la nation des Goths , ou pour la conservation du roi ; quiconque aura attenté à la vie du prince , ou l'aura dépouillé de la puissance du royaume , ou aura usurpé tyranniquement la royauté ; qu'il soit anathème en la présence de Dieu le Père et des anges , proscrit de l'Eglise catholique qu'il a profanée par son parjure, et banni de tout commerce avec les chrétiens. Cet anathème fut répété jusqu'à trois fois, et le peuple répondait : Anathème, Maranatha, et que son partage soit avec Judas Iscarioth.

Après avoir ainsi pourvu à la sûreté des rois , le concile leur rappelle aussi leurs devoirs. Il conjure Sisenand et ses successeurs de régner avec

justice et clémence, et de s'acquitter ainsi de ce qu'ils doivent au Christ, qui les a faits rois. Que nul d'entre vous, ajoute-t-il, ne prononce seul dans les causes qui intéressent la vie ou la propriété, mais que le crime des accusés soit démontré dans une séance publique avec les gouverneurs, et par un jugement manifeste. Gardez la modération dans les peines que vous infligerez. De cette manière, les rois seront contents des peuples, les peuples des rois, et Dieu des uns et des autres. Quant aux rois futurs, voici la sentence que nous prononçons : Que si quelqu'un d'entre eux, contre le respect des lois, exerce une puissance tyrannique sur les peuples, qu'il soit anathématisé par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et séparé de Dieu.

Enfin, parlant du roi précédent qui, après avoir régné quelque temps avec gloire, s'était ensuite rendu odieux, et avait été déposé, le concile dit : Quant à Suintila, qui s'est lui-même privé du royaume par la crainte de ses crimes, nous déclarons, de l'avis de la nation, que nous n'aurons jamais de société avec lui, sa femme, ses enfants (ni son frère); que nous ne les élèverons à aucun honneur, et qu'ils perdront même leurs biens, excepté ce que la bonté du roi leur en laissera.

Ce concile, où assistaient soixante-deux évêques,

et sept députés d'évêques absents, était présidé par saint Isidore de Séville.

En 636, sous le roi Cinthila, frère de Sisenand, le cinquième concile de Tolède, entre autres décrets qui regardent le gouvernement, porte défense, à tout autre qu'aux nobles goths, d'aspirer à la couronne. Défense, pendant la vie du roi, de rechercher superstitieusement qui sera son successeur, ou de le charger de malédictions. Toutes ces défenses sont sous peine d'anathème : mais il est permis au roi de faire grâce.

Le sixième concile, tenu l'an 638, ordonne, avec le consentement de Cinthila et celui des grands, qu'aucun roi ne montera sur le trône, qu'il ne promette de conserver la foi catholique, de manière à ne point souffrir de juifs dans ses états. Si le roi viole son serment, qu'il soit anathème, et condamné au feu éternel.

Dans son canon septième, le même concile défend, sous peine d'anathème, de rentrer dans le siècle, à ceux qui ont reçu solennellement la pénitence et revêtu l'habit monastique.

Le septième concile, en 646, excommunie, pour toute la vie, ceux qui conspirent contre la patrie ou le roi, sans compter la privation de leurs biens, si les conspirateurs sont laïques.

Le huitième, en 691, sur la demande du roi

Recesuinte et des seigneurs qui étaient présents, relève la nation du serment qu'elle avait fait au quatrième, de condamner, sans espérance de pardon, ceux qui avaient conspiré contre le roi ou la patrie : ce qui devenait la source d'un grand nombre de parjures. Puis en son dixième canon, il dit : Le roi sera élu dans la capitale, c'est-à-dire à Tolède, ou dans le lieu où son prédécesseur sera mort, et l'élection se fera du consentement des évêques et des grands du palais. Le roi protégera la foi catholique contre les juifs et les hérétiques, et ne fera point d'exactions sur ses sujets. Tous ses acquêts passeront à son successeur, et il ne laissera à ses héritiers que les biens qu'il avait avant d'être roi. Il fera serment de tout cela, avant de prendre possession du royaume. Quiconque, soit clerc, soit laïque, au lieu de respecter cette loi et ordonnance épiscopale, se permettra de la critiquer, qu'il soit non-seulement frappé de l'excommunication ecclésiastique, mais encore privé de la dignité de son ordre.

Ce concile fut souscrit par cinquante-deux évêques, parmi lesquels saint Eugène de Tolède, et par dix abbés, entre lesquels était saint Ildefonse.

L'an 680, le roi Wamba, tombé dangereusement malade, paraissant à l'agonie, saint Julien, archevêque de Tolède, pour le réconcilier plus

parfaitement avec Dieu , lui coupa les cheveux et le revêtit de l'habit monastique. Revenu à lui , Wamba se crut obligé à demeurer dans cet état , renonça au royaume , déclarant son successeur , Ervige , parent du roi Chindasuinte. Cette déclaration se fit en présence des seigneurs par un acte solennel où ils souscrivirent , et huit jours ensuite Ervige fut couronné roi des Visigoths.

Peu après , le douzième concile de Tolède s'étant assemblé sous la présidence de saint Julien , le nouveau roi y présenta un écrit par lequel il priait les évêques de lui assurer le royaume , qu'il tenait , disait-il , de leurs suffrages. Il demandait la confirmation des lois faites contre les Juifs , et l'abrogation de celle qui condamnait à perdre leur dignité , ceux qui avaient déserté ou manqué de se trouver à l'armée , et même la réintégration de ceux qui par suite de la même loi avaient perdu la faculté de servir de témoin.

Le concile fit treize canons , dans le premier desquels il dit : Nous voyons évidemment et par écrit comment notre sérénissime prince est venu à la couronne. Nous avons vu la notice souscrite par les seigneurs du palais , devant lesquels Wamba a reçu l'habit de religion et la tonsure ; son décret où il désire qu'Ervige lui succède , et une instruction de lui à notre vénérable frère Julien , évêque

de Tolède, où il lui marque avec quel soin on doit célébrer l'onction d'Ervige; et cet écrit est souscrit de la main de Wamba. Ayant lu toutes ces pièces, nous avons cru y devoir donner notre confirmation. C'est pourquoi nous déclarons *que la main du peuple est délivrée de toute obligation du serment, par lequel il était engagé à Wamba* : et qu'il doit reconnaître pour seul maître le sérénissime prince Ervige, que son prédécesseur a institué, et, ce qui est plus, que tout le peuple a désiré. Quiconque s'élèvera contre lui, sera frappé d'anathème.

Environ trois ans après eut lieu le treizième concile de Tolède. On y fit divers canons, sur la demande du roi. On rétablit dans leurs droits, leurs biens et leurs dignités, tous ceux qui avaient été condamnés comme complices de la révolte de Paul contre le roi Wamba, que, dans son allocution, le roi Ervige appelle de sainte mémoire. On défend de mettre aux fers ou à la question les officiers du palais et les clercs, quand ils sont accusés, ni de procéder contre eux avec trop de rigueur. On remet tous les arrérages des tributs, jusqu'à la première année du roi Ervige. On défend, sous peine d'anathème, de faire aucun mal à la postérité du roi et de la reine son épouse. On défend aux veuves des rois de se remarier, ni à personne,

même à un roi , de les épouser. Dans le deuxième canon, après avoir réglé que les officiers du palais, les clercs, et en général les hommes libres, ne doivent être jugés pour délits politiques que dans une assemblée publique d'évêques et de seigneurs, le concile prononce anathème tout roi qui violerait ce décret synodal, et déclare nul tout ce qui s'y ferait de contraire.

Saint Julien présidait encore à ce concile.

Au quinzième concile de Tolède, tenu l'an 688, et présidé par le même saint, le roi Egica fit lire un mémoire où il demandait conseil aux évêques, touchant deux serments qu'il avait faits au roi Ervige, et qui paraissaient contraires. Car, disait-il, quand il me donna sa fille en mariage, il me fit jurer de prendre la défense de ses enfants contre tous ceux qui voudraient les attaquer : et, au temps de sa mort, il me fit promettre de ne me porter pour roi qu'après avoir fait serment de rendre justice à tous les peuples de mon obéissance. Or je crains de ne pouvoir défendre ses enfants, sans refuser la justice à plusieurs qu'il a dépouillés injustement de leurs biens, et à des nobles qu'il a réduits en servitude, soumis à la torture, ou oppressés par des jugements iniques.

Les Pères du concile déclarèrent que les deux serments du roi Egica ne sont point contraires,

puisqu'il ne faut pas croire qu'il ait promis de soutenir les intérêts de ses beaux-frères autrement que selon la justice. Mais en cas qu'il fallût choisir, le dernier serment, fait en faveur du peuple, devrait l'emporter : attendu que le bien public est préférable à tous les intérêts particuliers.

Enfin, au seizième concile, l'an 693, Sisbert, archevêque de Tolède, qui avait conspiré avec plusieurs autres contre le roi Egica, pour lui faire perdre le royaume et la vie, fut, suivant les canons des conciles précédents, déposé, excommunié, privé de tous ses biens, et condamné à un exil perpétuel. Dans la vue de réprimer plus efficacement les traîtres et les parjures, le concile les condamne, eux et leurs descendants, à la privation de toute dignité et à une perpétuelle servitude. Que si un des rois suivants négligeait d'observer tous les articles de cette constitution, toute sa postérité est vouée à la perte de tous ses biens et de ses honneurs en ce monde, et à la damnation éternelle dans l'autre. Ce canon finit par les trois anathèmes du troisième concile de la même ville contre les conspirateurs et les rebelles ¹.

¹ Voir les Actes de tous ces conciles aux tom. 5 et 6 de Labbe.

CHAPITRE XIX.

Puissance directive des papes et des patriarches de Constantinople
sur l'empire d'Orient.

« Premièrement donc , disait un grand aumô-
» nier de France , le cardinal Duperron , aux
» états-généraux de 1614 , parlant au nom du
» clergé et de la noblesse ; premièrement donc ,
» pour commencer par l'empereur Anastase qui
» fut fait empereur il y a plus d'onze cents ans :
» Quand l'empereur Anastase , prince hérétique
» de l'hérésie d'Eutychès , vint à l'empire , jamais
» Euphémios , patriarche de Constantinople , ne
» le voulut recognoistre pour empereur , qu'il
» n'eût signé et souscrit de sa propre main le
» symbole du concile de Chalcédoine. *Anastase ,*
» dit Victor Tunonensis ¹ auteur du même siècle ,
» *pressé par l'évesque de Constantinople fut con-*
» *traint de promettre par écrit , de ne rien atten-*
» *ter de sinistre contre la foy apostolique , et le*
» *concile de Chalcédoine.* Et Evagrius ² : *L'impé-*

¹ Victor Tunon., in *Chron.* à Scaligero edito.

² Evagr. *Hist. eccl.*, l. 3 , c. 32.

» ratrice Ariadné, voulant faire vestir l'habit im-
 » pèrial à Anastase, l'évesque Euphémios n'y
 » voulut jamais consentir, qu'il ne luy eust aupa-
 » ravant livré une profession écrite de sa main,
 » avec griefs et sévères serments. Et Théodorus
 » Anagnostes¹ : Anastase, dit-il, ayant été dé-
 » claré empereur par l'impératrice Ariadné, l'é-
 » vesque Euphémios lui résista², l'appelant héré-
 » tique et indigne de commander aux chrestiens.
 » Néanmoins l'impératrice et le sénat, trainans
 » par violcnce Euphémios, s'efforcèrent de le con-
 » traindre, mais il n'en voulut jamais rien faire,
 » qu'il n'eust tiré de luy une profession par escrit,
 » d'embrasser la doctrine du concile de Chalcé-
 » doine. Et quand le mesme Anastase retomba
 » contre son serment en l'hérésie eutychienne,
 » et passa jusques à persécuter les catholiques, le
 » pape Symmachus lui résista, et prit la défense
 » de l'Eglise en ces mots³ : *Peut-estre, diras-tu,*
 » *il est escrit que nous devons estre sujets à toute*
 » *puissance; il est vray, nous recognoissons les*
 » *puissances humaines selon leur degré, tandis*
 » *qu'elles n'érigent point leurs volontés contre*

¹ Theod. Anagnost., l. 2. Coll. Hist. eccl.

² Ἀντίςση Εὐφῆμιος ὁ ἐπίσκοπος, ἀρετικὸν καλῶν, καὶ τῶν χριστιανῶν ἀνάξιτον.

³ Symmach., in Apologet.

» Dieu. Mais au reste , si toute puissance vient de
 » Dieu , à plus forte raison celle qui préside aux
 » choses divines. Défère à Dieu en nous , et nous
 » déférerons à Dieu en toy. Que si tu ne défères
 » point à Dieu , tu ne peux user du privilège de
 » celui dont tu méprises les droits. Et immédia-
 » tement après : Tu dis que le sénat conspirant
 » avec moi , je t'ai excommunié : Cela l'ayant
 » trouvé légitimement fait par mes prédécesseurs ,
 » je l'ai sans doute suivy. Tu dis que le sénat ro-
 » main te traite mal : Si nous te traitons mal ,
 » t'excitant de te départir des hérétiques , toi nous
 » traites-tu bien , qui nous veux précipiter en la
 » société des hérétiques ? Et quand il attenta d'in-
 » sérer le venin de son hérésie dans l'office de
 » l'Eglise , et mettre la main aux bannissements
 » des évêques , non-seulement le peuple de Con-
 » stantinople s'émeut contre luy , et demanda un
 » autre empereur ; mais mesme Vitalianus , l'un
 » des principaux capitaines de son siècle , ayant
 » assemblé une puissante armée , lui alla présen-
 » ter la bataille aux portes de Constantinople , et
 » ne luy voulut jamais accorder la paix qu'à con-
 » dition qu'il rappelleroit les évêques qu'il avoit
 » bannis de leurs sièges , et réuniroit toutes les
 » églises d'Orient avec la romaine. Les ortho-

» *doxes*, dit Marcellinus Comes¹, demandèrent Ar-
 » *cabindas* pour empereur, et jetèrent les images
 » et les statues d'Anastase par terre. Et Ce-
 » *drenus*² : Anastase ayant voulu adjouster à
 » l'hymne de l'Eglise ces mots : QUI A ESTÉ CRUCIFIÉ
 » POUR NOUS, il se fit une émotion populaire dedans
 » Constantinople³, les Constantinopolitains de-
 » mandans un autre empereur, etc. De quoy
 » l'empereur espouvanté, intermit pour quelque
 » temps son hérésie. Et Victor Tunonensis⁴ : Vi-
 » *talianus* Comes, fils de Patriciolus, cognoissant
 » la subversion de la foy catholique et la condam-
 » nation du concile de Chalcedoine, et les bannis-
 » sements des évesques orthodoxes, et les substi-
 » tutions des hérétiques, assembla une puissante
 » armée, et se révolta contre l'empereur Anas-
 » tase, et estant venu aux mains avec Patricius,
 » neveu de l'empereur et connestable de l'empire,
 » luy tua soixante-sept mille hommes de la milice
 » romaine, et le prit prisonnier. Et un peu après :
 » Vitalianus s'estant campé aux portes de Con-
 » stantinople, quelques demandes que l'empereur
 » lui fist de la paix, ne la luy voulut jamais ac-

¹ Marcel Com., in Chron.

² Celr., in Compend. Hist. in Anast.

³ Ἄλλον βασιλέα ἐπιβοηθόντα.

⁴ Victor Tun., in Chron.

» *corder qu'à condition qu'il rappelleroit les dé-*
 » *fenseurs du concile de Chalcédoine , qui avoient*
 » *esté jettez hors de leurs sièges , et réuniroit toutes*
 » *les églises d'Orient avec la romaine.*

» Et quand l'empereur Justinien second en-
 » voya son connestable pour prendre le pape Ser-
 » gius , et le transporter de Rome à Constanti-
 » nople , parce qu'il n'avait pas voulu approuver
 » le concile faussement nommé sixième , la milice
 » impériale de l'Italie s'y opposa , et repoussa le
 » connestable de l'empereur avec injures et ou-
 » trages. *Justinien second* , dit Bède ¹ *auteur du*
 » *même siècle , offensé de ce que Sergius de bien-*
 » *heureuse mémoire , pontife de l'Eglise romaine ,*
 » *n'avoit point voulu signer et favoriser le synode*
 » *erroné qu'il avoit fait tenir à Constantinople ,*
 » *envoya son connestable Zacharie , et luy com-*
 » *manda de prendre le pape et le transporter à*
 » *Constantinople : mais la milice de Ravenne et des*
 » *provinces voisines résista aux impies comman-*
 » *dements du prince , et repoussa ledit Zacharie ,*
 » *avec opprobres et outrages , de la ville de Rome.*
 » Il est vray que depuis le mesme Justinien lava^{es}
 » ce crime , avec ses autres impiétés , lorsqu'ayant
 » attiré le pape Constantin en Orient , il se pro-

¹ Bed., *De sex ætat. mundi.*

» *sterna*, dit Bède¹, devant luy en terre, et le priant
 » d'intercéder pour ses péchés, renouvela tous les
 » privilèges de l'Eglise.

» Et quand l'empereur Philippicus, successeur
 » de Justinien second, fut venu à l'empire, et
 » comme c'estait la coustume² que les empereurs,
 » incontinent après leur advénement à l'estat,
 » envoyoient leur profession de foy au pape, eust
 » adressé au pape une profession de foy hérétique,
 » le pape la rejetta synodiquement; et sur
 » ce refus, le peuple de Rome abrogea les marques
 » impériales à l'empereur Philippicus. *Philippicus*, dit Bède³, et après luy Paul diacre⁴,
 » envoya au pape Constantin des lettres de per-
 » verse doctrine, lesquelles le pape, avec le concle
 » du siège apostolique, rejetta, etc. Et le peuple
 » romain ordonna que l'on ne receust, ny le nom,
 » ny les édicts, ny la monnoye marquée à l'image
 » de l'empereur hérétique.

» Et quand l'empereur Léon Isaurique fut
 » tombé en l'hérésie des iconoclastes, et se mit à
 » persécuter les catholiques d'Orient, le pape
 » Grégoire II, après plusieurs remises, assembla

¹ Bed., *De sex ætat. mundi.*

² Symm., in *Apologet.*

³ Bed., *De sex ætat. mundi.*

⁴ Paul Diac., *De gest. Longob.*, l. 6, c. 34.

» un concile des évêques d'Occident à Rome, par
 » lequel il dépouilla l'empereur de tous ses droits,
 » tributs et pouvoirs impériaux qu'il avoit en Ita-
 » lie. Et cela avec l'intelligence et assistance des
 » François. Ce qu'encore que quelques auteurs
 » taisent, néanmoins Theophanes, Cedrenus, et
 » Zonare, historiens grecs, le disent, et nul ne
 » le nie. *Le très-saint Grégoire, dit Théophanes¹,*
 » *retira Rome et l'Italie et tous les droits tant de*
 » *la république que de l'Eglise, en Occident, de*
 » *l'obéissance de Léon et de son empire. Et Zo-*
 » *nare² : Le pape Grégoire voyant les persécutions*
 » *de l'empereur Léon contre les catholiques, re-*
 » *trancha de sa communion l'évêque de Constan-*
 » *tinople, et ceux qui embrassèrent la même im-*
 » *piété, et les exposa ensemble avec l'empereur à*
 » *un anathème synodique, et défendit les tributs*
 » *qui jusqu'alors avoient esté portés de là à l'em-*
 » *pire, et s'allia avec les François, dont ils prin-*
 » *drent occasion de se rendre maîtres de Rome.* »

Un fait particulier de ces temps, qui nous montre la puissance directive des papes sur l'empire d'Orient, c'est la manière dont le pape Grégoire I réforma une loi de l'empereur Maurice.

¹ Théoph., in *Hist. miscel.*, l. 21.

² Zonar., t. 3. *Annal. in Leon. Isaur.*

Ce prince avait fait une ordonnance qui renfermait trois articles. Le premier défendait à ceux qui étaient actuellement employés dans les charges publiques d'entrer dans la cléricature : le second défendait aux mêmes d'embrasser la vie monastique : le troisième défendait cette même chose aux militaires. Le pape approuva le premier, modifia le second dans ce sens qu'on ne devait admettre les employés publics à la vie religieuse qu'après qu'ils eussent rendu leurs comptes : mais il rejeta tout-à-fait le troisième, comme contraire à la loi de Dieu et au salut des âmes. L'ordonnance impériale ainsi réformée, le saint pape l'adressa à tous les métropolitains avec la lettre suivante : « La loi que le très-pieux empereur a » rendue, afin d'empêcher que ceux qui sont en- » gagés dans la milice ou les administrations pu- » bliques, ne viennent à l'état ecclésiastique ou » ne fassent profession dans des monastères, pour » se dérober à la responsabilité de leurs fonctions, » cette loi, je m'empresse de l'envoyer à votre » fraternité, vous exhortant surtout à ne pas re- » cevoir précipitamment dans le clergé de votre » église ceux qui sont impliqués dans les charges » du siècle : car, comme les gens reçus de la sorte » ne vivent pas autrement sous l'habit ecclésias- » tique qu'ils n'avaient fait auparavant, ce n'est

» pas à quitter le monde qu'ils aspirent, mais seu-
 » lement à y changer de position. Que s'il s'en
 » présente à des monastères, il ne faut aucune-
 » ment les recevoir qu'ils n'aient été déchargés
 » des comptes publics. Que s'il s'y présente des
 » militaires, il ne faut pas les recevoir sans pré-
 » caution, et sans avoir soigneusement examiné
 » leur vie. Conformément à la règle, on doit les
 » éprouver trois ans, puis, par l'autorité de Dieu,
 » les admettre à l'habit monastique. Ceux qui,
 » éprouvés de la sorte, travaillent à faire pénit-
 » tence de leurs fautes passées, on ne doit point,
 » pour leur salut éternel, les refuser à la profes-
 » sion. Le très-chrétien empereur lui-même,
 » croyez-moi, ne fait point de difficulté là-des-
 » sus, et consent volontiers à la profession de
 » ceux qu'il saura n'être point impliqués en des
 » comptes publics¹. »

Voilà comme le pape parla aux évêques. Quant
 à l'empereur, il lui écrivit, non comme pontife,
 mais comme particulier, mais comme son ami,
 pour lui faire sentir les torts de sa loi, accompa-
 gnant ses remontrances des témoignages de la
 plus profonde humilité, rappelant à Maurice que,
 même avant qu'il fût arrivé à l'empire, lui, Gré-

¹ Lib. 7, epist. 11 ; Labbe, t. 5, col. 1293.

goire, l'honorait déjà comme son seigneur et son maître¹.

Bossuet dit sur ce sujet des choses assez singulières. D'un côté il convient que le saint pape trouvait la loi injuste, contraire à la piété et en opposition avec la loi de Dieu. D'autre part il prétend que cette loi, telle qu'elle était, le pape l'envoya dans toutes les parties du monde pour la publier et mettre à exécution : c'est-à-dire que le pape envoya dans tout le monde, pour être publiée et exécutée, une loi injuste, contraire à la piété, en opposition avec la loi de Dieu : c'est-à-dire que le pape fit, sans que Bossuet l'improve, ce qu'il n'est jamais permis de faire, d'après Bossuet lui-même. Car ce même Bossuet ne cesse de rappeler que quand le prince fait un commandement injuste, contraire à la piété et à la loi de Dieu, on doit plutôt souffrir la mort que de lui obéir. Et de fait, lorsque Valentinien ordonna que des églises fussent cédées aux ariens, saint Ambroise lui résista ouvertement. De même, lorsque Trasi-mond, roi des Vandales, défendit de faire des

¹ Ego autem indignus pietatis vestræ famulus, in hac suggestionē neque ut episcopus, neque ut servus jure reipublicæ, sed jure privato loquor : quia, serenissime domine, ex illo jam tempore dominus meus fuisti, quando adhuc dominus omnium non eras. Lib. 2, ep. 62; Labbe, 6, col. 1133.

ordinations, les évêques d'Afrique s'empressèrent au contraire d'ordonner des évêques et des prêtres partout où il en manquait. Bossuet ajoute : *Certainement, si saint Grégoire avait été en droit d'abroger cette loi, ç'aurait été de sa part une prévarication marquée, que de l'envoyer dans tout le monde pour la publier et la mettre à exécution*¹. Mais était-ce une prévarication moindre de sa part, d'envoyer dans tout le monde, pour être publiée et exécutée, une loi injuste, contraire à la piété et à la loi divine? Ne devait-il pas, à l'exemple de saint Ambroise et des évêques d'Afrique, s'y opposer ouvertement et au péril de sa vie? Certainement, un ouvrage où se trouvent de pareilles incohérences, n'est pas digne de Bossuet.

Hincmar de Rheims et le savant P. Thomassin ont envisagé la chose bien différemment. Ils ont vu tous les deux dans les lettres du saint pape, qu'il n'envoya la loi impériale qu'après l'avoir modifiée, comme nous l'avons dit. Le docte oratorien conclut ainsi les explications historiques qu'il en donne² :

« Il paraît par là que, quoique saint Grégoire » gardât au dehors les apparences du respect dû

¹ *Defensio*, l. 2, c. 8.

² *Discipline de l'Eglise*, part. 1, l. 3, ch. 61.

» à l'empire, il empêcha en effet l'exécution de la
 » loi de Maurice, en ce qu'il ordonna qu'on con-
 » tinuât de recevoir les soldats dans les monas-
 » tères, après les avoir bien éprouvés.

» Le savant Hincmar avait bien pénétré le sens
 » des lettres de saint Grégoire sur ce sujet, quand
 » il écrivit au roi Charles le Chauve, que ce saint
 » pape, que les empereurs suivants, que les
 » évêques, que l'Eglise, et toute la république
 » chrétienne avaient annulé la loi de Maurice,
 » dans le point où elle était contraire aux li-
 » bertés de l'Eglise, et aux intérêts de la reli-
 » gion.

» *Quod religiosi imperatores, et sanctus Gre-*
 » *gorius, auctoritate apostolicâ et generali epi-*
 » *scoporum consensu, ecclesiastico vigore, ac*
 » *reipublicæ christianæ cohibente religione, de-*
 » *struxerunt : velut in ejus epistolis ad Mauritium*
 » *imperatorem et ad plurimos episcopos directis*
 » *ostenditur*¹.

» Saint Grégoire fait voir dans une de ses épîtres,
 » que les commandements des empereurs n'étaient
 » point mis à exécution, lorsqu'ils étaient con-
 » traire aux lois et aux canons, parce qu'on en
 » concluait qu'ils n'avaient pu être obtenus que

¹ Hincmar., l. 12, epist. 3.

» par surprise. *Quia imperatori esset subreptum ,*
 » *nec jussio ejus , quippe quæ contra leges et sacros*
 » *canones data fuerat , habuisset effectum . »*

¹ Lib. 12, epist. 3.

CHAPITRE XX.

Ce qu'étaient en général les empereurs byzantins.

Quand on considère l'histoire des Goths, des Francs, des Anglo-saxons, on y voit des barbares qui peu à peu s'humanisent : au milieu des accès de leur férocité native, on aperçoit quelque chose de franc et de généreux. Quand on considère l'histoire des Grecs de Constantinople, on voit des hommes dégénérés qui, sous les apparences de la politesse, joignent la perfidie à la cruauté¹. Leur gouvernement est appelé le *bas Empire* : il mérite ce titre en plus d'un sens. Voici comme Voltaire en a résumé l'histoire pendant trois siècles.

« Si les frontières de l'empire grec étaient toujours
» resserrées et toujours désolées, la capitale était
» le théâtre des révolutions et des crimes. Un mélange de l'artifice des Grecs et de la férocité des

¹ Le pape saint Grégoire II écrivait à l'empereur Léon l'Isaurien : « Unum est quod nos malè habet, quod agrestes et barbari » mansueti sunt, et tu mansuetus contra agrestis et ferus. » 1. ep. Latbe, tom. 7, col. 22.

» Thraces formait le caractère qui régnait à la cour.
 » En effet, quel spectacle nous présente Constan-
 » tinople? *Maurice* et ses cinq enfants massacrés :
 » *Phocas* assassiné pour prix de ses meurtres et de
 » ses incestes : *Constantin* empoisonné par l'impé-
 » ratrice *Martine*, à qui on arrache la langue, tan-
 » dis qu'on coupe le nez à *Héracléonas* son fils :
 » *Constans* qui fait égorger son frère : *Constans*
 » assommé dans un bain par ses domestiques :
 » *Constantin Pogonat* qui fait crever les yeux à
 » ses deux frères : *Justinien II* son fils prêt à faire
 » à Constantinople ce que *Théodose* fit à Thes-
 » salonique, surpris, mutilé, et enchaîné par
 » *Léonce*, au moment qu'il allait faire égorger les
 » principaux citoyens : *Léonce*, bientôt traité lui-
 » même comme il avait traité *Justinien II*; ce
 » *Justinien* rétabli, faisant couler sous ses yeux
 » dans la place publique le sang de ses ennemis,
 » et périssant enfin sous la main d'un bourreau :
 » *Philippe Bardanès* détrôné et condamné à
 » perdre les yeux : *Léon l'Isaurien* et *Constantin*
 » *Copronyme* morts à la vérité dans leur lit,
 » mais après un règne sanguinaire, aussi mal-
 » heureux pour le prince que pour les sujets : l'im-
 » pératrice *Irène*, la première femme qui monta
 » sur le trône des *Césars*, et la première qui fit
 » périr son fils pour régner : *Nicéphore* son suc-

» cesseur, détesté de ses sujets, pris par les Bulgares, décollé, servant de pâture aux bêtes, tandis que son crâne sert de coupe à son vainqueur : enfin *Michel Curopalate*, contemporain de *Charlemagne*, confiné dans un cloître, et mourant ainsi moins cruellement, mais plus honteusement que ses prédécesseurs. C'est ainsi que l'empire est gouverné pendant trois cents ans. Quelle histoire de brigands obscurs, punis en place publique pour leurs crimes, est plus horrible et plus dégoûtante ? »

Des souverains qui se traitaient de la sorte entre eux, ne devaient pas mieux traiter leurs sujets. Sous l'empereur Maurice, ainsi que déjà nous l'avons appris d'une lettre du pape saint Grégoire, les habitants de la Sardaigne étaient réduits à vendre leurs enfants, pour satisfaire à la rapacité du gouverneur impérial. La tyrannie des envoyés de Constantinople était telle, que, comme l'écrit le même pontife, les malheureux peuples regardaient comme un bonheur de pouvoir se réfugier sous la domination des Barbares. Souvent les empereurs étaient encore pires que leurs envoyés. Constant II, après avoir tué son frère, arrive en Italie pour reconquérir ce qu'en occu-

¹ *Essai sur les mœurs, etc.*, tom. 1, ch. 29.

paient les Lombards. Deux ou trois villes qu'il surprend, sont, par ses ordres, pillées, saccagées, rasées. Battu ensuite, il se transporte à Rome; où il est reçu avec de grands honneurs par le pape, le clergé et tout le peuple. Pendant douze jours, il visite les basiliques avec une grande dévotion, y laisse des marques de sa libéralité; puis le treizième, veille de son départ, après avoir fait de tendres adieux au pape, il pille les églises, en enlève tous les ornements et les vases précieux qui avaient échappé aux Goths et aux Vandales. De Rome il se rendit en Sicile. Les Siciliens furent d'abord comblés de joie de voir l'empereur fixer dans leur île le siège de l'empire; mais cette joie ne fut pas longue. Ils éprouvèrent bientôt l'insatiable avidité de ce prince qui ne cessait de multiplier les impôts et les exigeait avec la dernière inhumanité. On séparait les femmes de leurs maris, les enfants de leurs pères. On dépouillait les églises, on enlevait les vases sacrés. Cette île, souvent ravagée par les Barbares, plus souvent encore par l'avarice de ses maîtres, n'avait jamais été si cruellement pillée. Le désespoir des Siciliens fut porté à un tel point, qu'un grand nombre d'entre eux préférèrent de vivre sous la domination des musulmans, et allèrent en Syrie s'établir à Damas. L'empereur, non content d'épuiser

par ses vexations la Sicile, la Calabre et la Sardaigne, porta ses mains avides sur l'Afrique. Les Africains avaient besoin de secours, loin d'être en état de supporter de nouvelles charges. Cependant il leur envoya ordre de lui payer une somme pareille à celle qu'ils payaient tous les ans aux Sarrasins. C'était, disait-il, pour les punir d'avoir, sans son consentement, traité dix-sept ans auparavant avec Abdalla; engagement forcé dont il était lui-même la cause, n'ayant alors envoyé aucun secours pour opposer aux armes des musulmans. Les Africains sont tellement révoltés d'une pareille tyrannie, qu'ils appellent les Sarrasins pour les en délivrer.

Au lieu de gouverner leur empire, de veiller à l'administration de la justice, de maintenir la discipline des armées, que faisaient donc ces tristes césars? Ils fatiguaient les papes, les évêques, toute l'Eglise, par de continuelles controverses. Au lieu de cette sobriété de sagesse, recommandée par l'apôtre, et qui fait le caractère dominant de l'Eglise romaine, Constantinople s'épuisait en subtilités sur les mystères, se consumait en questions oiseuses. Les Turcs seront à ses portes, qu'on y disputera sur l'essence de la lumière du mont Thabor. Bien loin de calmer cette curiosité inquiète, les empereurs en don-

naient les premiers l'exemple. Non contents de l'autorité de la commune croyance ou des précédentes décisions de l'Eglise, il leur fallait sans cesse des décisions nouvelles. De là cette fréquente assemblée de conciles. Lorsque les conciles ou les papes ne décidaient pas à leur gré, ils décidaient eux-mêmes. De là l'hénotique de Zénon, l'ecthèse d'Héraclius, l'édict de Constantin. Pour soutenir ces bulles, la fraude et la violence étaient également mises en œuvres. Les persécutions des empereurs iconoclastes et monothélites contre les catholiques égalaient, peu s'en faut, celles des Néron et des Dioclétien. Les papes, qui, en leur qualité de chefs de l'Eglise universelle, étaient obligés, plus que personne, de s'opposer à leurs continues innovations, étaient aussi, plus que personne, exposés au ressentiment de leur lâche despotisme. Sous Justinien I, et à l'instigation de sa femme monothélite, l'impératrice Théodora, le pape saint Silvère est furtivement enlevé de Rome et traîné en exil : son successeur, le pape Vigile, éprouve à Constantinople même les plus grossières violences. Constant II, n'ayant pu faire assassiner le pape saint Martin, le fait enlever pendant la nuit, tout malade qu'il était, le tient en prison pendant plus d'un an sur mer ou dans

des îles, défend aux fidèles de lui porter aucun soulagement, le fait traîner, un carcan au cou, par les rues de Constantinople, et enfin l'envoie mourir de misère et de maladie dans la Chersonèse.

Les empereurs grecs auraient pu apprendre l'humanité des Barbares : car jamais ceux-ci ne se portèrent envers le chef spirituel de la société chrétienne à de pareilles indignités. Ils n'en apprirent qu'un moyen de plus d'asservir et de tourmenter l'Eglise.

Jusqu'à l'invasion de l'Italie par les Goths, on ne voit pas que nul empereur eût gêné l'élection du pontife romain. Le roi des Ostrogoths, Théodoric, après qu'il eut laissé mourir ou fait mourir en prison le pape Jean, fut le premier qui s'arrogea l'élection du pape. Le clergé de Rome résista longtemps. Toutefois, comme le sujet désigné par le roi en était digne sous tous les rapports, il consentit enfin, pour éviter de plus grands malheurs. Cette usurpation tyrannique du roi goth fut imitée par les empereurs grecs. Devenus maîtres de Rome, il fallut leur permis pour introniser le nouveau pontife. L'avarice se joignant à la tyrannie, cette permission ne se donnait point sans argent. Voici du moins les plaintes que fait le pape saint Grégoire en parlant de la simonie.

« C'est cette hérésie qui tenta de corrompre les
 » éléments de l'Eglise naissante , et apparut la pre-
 » mière des hérésies. Quoique condamnée dès lors,
 » cette exécration n'en a pas moins reproduit
 » plus tard dans l'Eglise son germe pestilentiel.
 » C'est surtout dans nos temps qu'elle a mis en
 » œuvre tout le venin de sa malice, et, par la con-
 » tagion du schisme , troublé la paix de toute l'E-
 » glise. Elle a soulevé contre l'Eglise de Dieu, non-
 » seulement la multitude innombrable du peuple,
 » mais encore la puissance royale, si royale on peut
 » l'appeler. Car nulle raison ne permet de compter
 » parmi les rois celui qui détruit l'empire plus qu'il
 » ne le gouverne, et qui sépare de la société du
 » Christ tous ceux qu'il peut associer à sa propre
 » perversité : celui qui, séduit par la passion d'un
 » lucre infâme, cherche à emmener captive l'é-
 » pouse du Christ, et, par une audace téméraire,
 » prétend rendre inutile le mystère de la passion
 » du Seigneur. Car cette même Eglise que, ra-
 » chetée de son sang, notre Sauveur a voulu qui
 » fût libre, celui-là, outrepassant les droits de
 » la puissance royale, s'efforce de la rendre es-
 » clave. Qu'il vaudrait bien mieux la reconnaître
 » pour sa maîtresse, et, à l'exemple des princes
 » religieux, lui faire hommage de son dévoue-
 » ment, sans élever le faste de la domination

» contre Dieu dont il a reçu le domaine de sa
 » puissance. Car c'est lui qui dit : *C'est par moi*
 » *que les rois règnent*. Mais , aveuglé par une
 » ambition démesurée, méconnaissant, comme on
 » voit, le bienfait divin, fastueux contre Dieu
 » même, il outrepassé , au mépris de toute crainte
 » religieuse , les bornes qu'ont fixées nos pères ,
 » et déchaîne contre la vérité catholique la fureur
 » de sa tyrannie. Son extravagante témérité en est
 » venue au point de s'arroger la tête de toutes les
 » églises , l'Eglise romaine , et d'usurper une
 » puissance terrestre sur la maîtresse des nations :
 » ce qu'a défendu absolument celui qui l'a spécia-
 » lement commise au bienheureux apôtre Pierre ,
 » disant : C'est à toi que je donnerai mon Eglise ¹. »

¹ Sancti Gregorii *Exposit. in 5 psalm. pœnit.*

CHAPITRE XXI.

Le pape saint Grégoire II soustrait Rome et les provinces voisines à l'empire de Constantinople, sous Léon l'Isaurien.

Voici comment le P. Bianchi, après avoir combiné les récits divers des historiens, résume les différentes circonstances de cet événement¹.

L'an 725, neuvième de son empire, Léon commence à parler contre les saintes images : au commencement de l'an dix de son empire, indiction neuvième, mois d'avril 726, il ordonne par un édit d'ôter des églises et des lieux publics les sacrées images qui y étaient exposées à la vénération des fidèles ; en particulier, il fait abattre l'image miraculeuse du Sauveur nommée antiphonète, et envoie son édit à Grégoire, pour le faire exécuter en Italie. Grégoire résiste apostoliquement aux ordres de l'empereur, informe de son impiété les Italiens, afin qu'ils s'en donnent de garde. Vers la fin de la même année 726, il écrit à Léon la première de ses deux lettres, lorsque

¹ *Della potestà, etc.* l. 2, § 16, n. 11.

déjà les Italiens, connaissant l'impiété de ce prince, avaient pris la résolution de secouer son joug ; lorsque déjà les Lombards s'étaient emparés de Ravenne, et après que Léon, sachant la résistance de Grégoire, eut tenté plusieurs fois de lui ôter la vie, et se fut vanté de le faire traîner enchaîné à Constantinople et de mettre en pièces l'image de saint Pierre. Au commencement de l'année 727, Léon ayant répondu avec insolence et menaces à Grégoire, celui-ci lui répliqua par sa seconde lettre, détestant son hérésie, comme il avait fait dans la première, et l'exhortant à résipiscence. Dans ces deux années, ainsi que dans les deux suivantes, Léon ne cesse d'attenter à la vie du pontife, soit par le moyen de l'exarque Paul, soit par celui de l'exarque Eutychius, soit par l'artifice du duc de Naples et d'autres de ses officiers à Rome. Mais ses efforts sont vains : ils ne servent qu'à lui attirer la haine universelle des Italiens. L'année 730, il fait confirmer son hérésie dans le conciliabule de Constantinople, il chasse de cette ville le patriarche saint Germain, et met à sa place l'intrus Anastase. Ayant perdu l'espérance de voir revenir ce prince à de meilleurs sentiments, Grégoire réunit la même année 730 un concile à Rome, condamne l'hérésie des iconoclastes, excommunie l'empereur, et délègue

les Italiens de son obéissance , et leur défend de lui payer les tributs.

Il y a dans cet événement trois circonstances principales : 1° le soulèvement des Italiens et des Lombards contre l'impiété de Léon : 2° les efforts du pape pour calmer d'abord l'exaspération des peuples et ramener l'empereur : 3° le pape excommuniant l'empereur et dégageant de son obéissance les peuples soulevés.

Quant aux deux premiers points , nous en avons la preuve dans Paul diacre , dans Anastase , et dans les lettres du pape.

Paul dit : *Les troupes de Ravenne et de la Vénétie résistèrent unanimement aux ordres impies de Léon, et, si le pontife ne les eût empêchées, elles se seraient mises en devoir de faire un autre empereur*¹.

Anastase : *Ayant connu la perversité de l'empereur, toute l'Italie forma le dessein d'élire un autre empereur et de le conduire à Constantinople ; mais le pontife empêcha ce projet, espérant la conversion du prince. — Quand ils virent par les lettres de l'exarque Eutychius qu'il ne cherchait qu'à les détacher du pape, afin de tuer celui-ci, les Romains et les Lombards se ligèrent*

¹ Paul. Diac., *De gest. Longob.*, l. 6, c. 49.

ensemble comme des frères, prêts à subir une mort glorieuse pour la défense du pontife, et résolu à le garantir de toute atteinte, lui qui combattait pour la vraie foi et le salut des chrétiens. Le pape, en remerciant le peuple de son dévouement, exhortait tout le monde, par d'affectueuses paroles, à servir Dieu de plus en plus par de bonnes œuvres, et à persévérer dans la foi, les engageant en même temps à ne point se départir de l'amour et de la fidélité de l'empire romain. Voilà comme il adoucissait les cœurs de tous; voilà comme il calmait les douleurs continuelles¹.

Le pape dit en sa première lettre à l'empereur : *Dieu nous en est témoin, toutes les lettres que vous nous avez écrites (pendant les dix premières années de votre règne), nous les avons communiquées aux rois de l'Occident, pour vous concilier leur paix et leur bienveillance : nous vous louions, nous vous exaltions, en vue de la conduite que vous teniez alors. Aussi recevaient-ils vos images, comme il convient que des rois honorent des rois. Mais quand ils eurent appris par des Romains, des Francs, des Vandales, des Maures, des Goths, et d'autres occidentaux qui étaient à Constantinople, ce que vous avez fait en*

¹ Anast., in *Vita Greg. II.*

leur présence à l'image du Sauveur, ils ont foulé aux pieds vos images, ont déchiré votre face : les Lombards et les Sarmates, avec d'autres peuples du Nord, ont envahi la Pentapole, occupé Ravenne, chassé vos magistrats auxquels ils en ont substitué d'autres. Voilà ce que vous a valu votre imprudence. Mais vous nous effrayez et vous dites : J'enverrai à Rome, je briserai l'image de saint Pierre : je ferai amener dans les chaînes le pontife Grégoire, comme Constant a fait Martin. Vous devez savoir que les pontifes de Rome, médiateurs entre l'Orient et l'Occident, sont les arbitres et les modérateurs de la paix. Quant à vos menaces, nous n'avons pas besoin de combat pour nous y soustraire : le pontife romain n'a qu'à faire une lieue ou deux, et il est hors de vos domaines. Notre prédécesseur Martin travaillait à la paix ; Constant, au contraire, asservi à d'hérétiques prélats, le fit enlever par ses satellites, traîner tyranniquement à Byzance, et, après l'avoir abreuvé d'outrages, l'envoya en exil. Il en fit de même au moine Maxime et à son disciple Anastase. Mais ce même Constant fut tué et mourut dans son péché : l'intendant de la cour ayant su des évêques de Sicile qu'il était hérétique, lui donna la mort : tandis que Martin est proclamé bienheureux par la ville de Chersone où il a été

relégué, et par les peuples du Nord qui accourent à son tombeau et y trouvent la guérison. Plût à Dieu de nous faire marcher la voie de Martin : encore que, pour l'utilité publique, nous souhaitions de vivre ; car tout l'Occident a les yeux tournés sur notre humilité, et, quoique nous ne le méritions pas, ils ont en nous une grande confiance : et celui dont vous vous vantez de détruire l'image, saint Pierre, tous les royaumes de l'Occident le regardent comme un Dieu terrestre. Si vous voulez en faire l'épreuve, ils sont tout prêts à venger de vos outrages, même ceux de l'Orient. Toutefois, nous vous conjurons par le Seigneur, cessez vos extravagances de jeune homme¹.

Non-seulement ce saint pape calma l'indignation des peuples ; il écrivit encore au doge de Venise pour l'engager à aider l'exarque à reprendre Ravenne : ce qui réussit.

Quant à la première partie du troisième point, savoir que le pape, voyant l'opiniâtreté de l'empereur, l'excommunia dans un concile tenu à Rome : ni Paul diacre, ni Anastase n'en disent rien ; mais la chose est indubitable d'après d'autres monuments, entre autres une lettre du pape Adrien I à Charlemagne².

¹ Labbe, tom. 7, col. 19.

² Ibid., tom. 6, col. 1460.

Pour ce qui est de la dernière partie de ce même point, savoir que le pape dégagea Rome et les provinces environnantes de l'empire de Constantinople, et leur défendit de lui payer les tributs accoutumés, un auteur contemporain, saint Théophane, l'atteste, et après lui tous les historiens grecs et latins.

Théophane dit donc sur l'année treizième de Léon : « Cette année, l'irréligieux empereur tint » son premier conciliabule pour proscrire et ôter » les saintes et vénérables images ; le pape de » Rome, connaissant son dessein, lui avait écrit » une lettre décrétale pour lui rappeler qu'il ne » lui convenait ni de rien statuer sur la foi, ni de » rien innover ou changer aux anciens canons de » l'Eglise : à la fin il défendit de lui porter les tributs de l'Italie et de Rome. » « Dans l'ancienne Rome, dit encore le même auteur, florissait par la science et d'éclatantes vertus, un homme d'une sainteté parfaite, assis sur le même trône que Pierre le coryphée des apôtres, Grégoire, qui détacha Rome, l'Italie et tout l'Occident, de l'obéissance tant civile qu'ecclésiastique de Léon et de son empire¹. »

Cedrenus : « L'homme apostolique, assis sur le

¹ Theophan., in *Chronog.* ad an. 13 Leonis.

» même trône que Pierre le coryphée des apôtres,
 » se détacha de Léon à cause de son impiété, et,
 » ayant fait alliance avec les Francs, ce saint
 » homme refusa les tributs à Léon¹. » Zonare :
 » C'est pourquoi Grégoire qui gouvernait alors
 » l'Eglise de l'ancienne Rome, ayant rejeté la
 » communion de l'évêque de la Rome nouvelle
 » et de ceux qui le suivaient, les frappa, ainsi que
 » l'empereur, d'un anathème synodal, et arrêta
 » les impôts qu'on lui payait jusqu'à ce temps². »
 Anastase en sa vie de Grégoire II : « L'exarque
 » Paul, par ordre de l'empereur, cherchait à tuer
 » ce même pontife, parce qu'il défendait de payer
 » le cens dans la province³. » Michel Glycas,
 écrivain grec, que Labbe appelle un homme de
 grande érudition : « Alors le pape Grégoire écrivit
 » à l'empereur Léon touchant les sacrées images :
 » mais n'ayant pu blanchir un éthiopien, il dé-
 » fendit de payer à l'empereur les tributs de
 » Rome et de l'Italie, et détacha tout ce pays de
 » son empire⁴. »

Aux historiens grecs, attestant que Grégoire II
 dépouilla Léon l'Isaurien, pour son impiété, de

¹ Cedrenus, ad an. 13 Leonis Isauri.

² Zonar., tom. 3. *Annal.*

³ Anast., in *Vita Greg. II.*

⁴ Glycas, par. 4.

la domination de Rome et de l'Italie, et qu'il lui retira les tributs, se joignent d'un concert unanime tous les historiens latins, soit anciens soit modernes, soit favorables soit contraires aux papes : tels que l'auteur de l'*Histoire mêlée*, Sigebert de Gemblours, Othon de Frisingue, Geoffroi de Viterbe, Martinus Polonus, Albert de Stade, Platina, Jean Naclerc, Onuphre, Papius Masson, Charles Sigoni, Génébrard; sans parler de Vincent de Beauvais, de saint Antonin de Florence et de beaucoup d'autres ¹.

Bossuet, qu'un pareil fait, attesté de la sorte, contrarie beaucoup, emploie tous les moyens pour l'infirmier. Il dit donc ² :

1° Que Grégoire n'a pas fait ce qu'on lui attribue, parce qu'il n'avait pas droit de le faire; mais c'est là un sophisme, appelé pétition de principe, et qui consiste à donner pour preuve cela même qui est à prouver.

2° Que les historiens grecs imputent cette ac-

¹ Sigeb., in *Chronic.* ad an. 731; Otho Fris., l. 5, c. 18; Gottfr. Viterb., pag. 16; Martinus Polonus, lib. 4. in *Vita Greg. II*; Albert, abbas Stadensis, ad an. 731; Platina, in *Vita Greg. II*; Naclerus, vol. 2. *Generat.* 25; Onuphrius, in *Adnotat. ad Platinam*, in *Vita Constantini I*; Papir. Masson., l. 1, in *Clo-doveo III*; Sigonius, *De regno Italiæ*, ad an. 728; Genebrard, l. 3, *Chronolog.* ad an. 730.

² *Defensio*, l. 2, cap. 12-17.

tion au pape par esprit de haine et d'envie. Mais bien loin de blâmer le pape, ils l'appellent un saint, un homme accompli sous tous les rapports : ils n'emploient des termes de blâme, comme d'irréguliers, d'impie, que quand ils parlent de l'empereur.

3° Que le mot seul de ἀπίστοι, dont se servent les Grecs, prouve l'intention de dénigrer le pape : car ce mot veut dire, *il poussa à la révolte*. Mais cet aoriste du verbe ἀπρίσκει ne signifie point par lui-même *il poussa à la révolte*, mais simplement il éloigna, il détourna, il détacha. C'est ainsi que Plutarque emploie ce verbe dans cette phrase : *Voilà les raisons qui me détournent du mariage* ; et Dion Chrysostome dans celle-ci : *Je ne puis détacher mon esprit de ce juge d'iniquité* ¹.

4° Que Théophane lui-même n'a pas été exempt tout-à-fait de la haine et de l'envie que les Grecs commençaient à faire paraître contre l'Eglise romaine à cause de la perte de Rome, comme nous l'apprenons par une lettre de Nicolas I, écrite du temps de Michel le Bègue, sous l'empire duquel Théophane écrivait son histoire. Mais saint Théophane mourut en exil, pour la foi catholique,

¹ Ταῦτα μὲν ἐμὲ γάμου ἀπρίσκει. Plutarch., in Solon.—Ὁ δὲ δύναμαι τοῦ κριτοῦ τῆς ἀδικίας ἀποσῆσαι τὴν διάνοιαν. Dio Chrysost.

le 12 mars 818, et Michel le Bègue ne parvint à l'empire que le 23 décembre 820 ; mais les haines et les calomnies des Grecs contre l'Eglise romaine ne commencèrent qu'au schisme de Photius, qui envahit le siège de Constantinople en 857, après avoir fait indignement déposer et exiler saint Ignace ; mais Michel le Bègue était mort au mois d'octobre 829, trente-huit ans avant la lettre de Nicolas I, laquelle est du 23 octobre 867, sous le règne de Basile le Macédonien ; mais dans cette lettre même où le pape expose en détail aux évêques des Gaules les causes de l'envie des Grecs contre l'Eglise latine et les erreurs qu'ils lui imputaient, il n'est pas fait l'ombre de mention du prétendu reproche que les Grecs faisaient dès lors, suivant Bossuet, à l'Eglise romaine, pour avoir détaché de l'empire byzantin Rome et l'Italie. De tout cela il ne résulte qu'une chose, c'est que, pour imprimer à un martyr de la foi catholique la tache de haine et d'envie contre l'Eglise romaine, Bossuet, outre un faux exposé, accumule trois anachronismes dans une seule phrase.

Voilà cependant ses plus forts arguments contre le fait de saint Grégoire II. Après cela l'on nous dispensera d'examiner en détail d'autres objections encore moins apparentes. Il observe, par exemple, que Grégoire III, successeur de Gré-

goire II, appelle du nom d'empereur Léon et son fils ; mais cela n'est pas même une difficulté. Nul historien ne dit que Grégoire II dépouilla Léon de l'empire, mais seulement qu'il lui retira Rome et l'Italie : nul ne dit que cette sentence dût regarder son fils ; nul ne dit qu'à l'égard même de Léon cette détermination dût être irrévocable. On voit au contraire par la longanimité du pape, que son unique but était de défendre la foi catholique d'une part, et d'y ramener de l'autre le malheureux prince. Dans ce double dessein, il crut assez de détacher de son empire, ne fût-ce que pour un temps, la capitale du monde chrétien et les provinces environnantes.

Voici comme la conduite des papes en cette rencontre a été jugée par deux protestants distingués. « Au huitième siècle de l'ère chrétienne, » dit Gibbon, un différend de religion, le culte » des images, provoqua les Romains à soutenir » leur indépendance. Leur évêque devint le père » temporel, aussi bien que le père spirituel, d'un » peuple libre¹. » Ailleurs, parlant de Grégoire II et de Grégoire III : « Leur souveraineté temporelle » est maintenant confirmée par le respect de mille » ans ; et leur plus noble titre est le choix libre

¹ Gibbon, *The decline and, etc.*, ch. 69.

» d'un peuple qu'ils ont racheté de l'esclavage ¹. »
 Plus loin, et sous ce titre : *Autorité des papes à Rome, fondée sur l'affection, le droit, la vertu, les bienfaits*, il conclut en parlant de la donation de Constantin : « Une enquête plus critique eût » révélé une origine encore plus noble de leur » pouvoir : la reconnaissance d'une nation qu'ils » avaient sauvée de l'hérésie et de l'oppression » des tyrans grecs ². »

« Plus les Romains se voyaient négligés par les » empereurs, dit M. Sismondi, plus ils s'attachè- » rent aux papes, qui, pendant cette période, » étaient eux-mêmes presque tous romains de » naissance, et que leurs vertus ont fait admettre, » pour la plupart, dans le catalogue des saints. » La défense de Rome était considérée comme » une guerre religieuse, parce que les Lombards » étaient, les uns ariens, les autres encore atta- » chés au paganisme; les papes, pour protéger » et les églises et les couvents, contre la profa- » nation des Barbares, employaient les richesses » ecclésiastiques dont ils disposaient, et les au- » mônes qu'ils obtenaient de la charité des fidèles » occidentaux; en sorte que le pouvoir croissant

¹ Gibbon, *The decline and, etc.*, ch. 49.

² Ibid., 69.

» de ces pontifes sur la ville de Rome, était fondé
» sur les titres les plus respectables, des vertus et
» des bienfaits ¹. »

¹ *Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, par Sismonde Sismondi, Paris, 1809, tom. 1, ch. 3, p. 122.

CHAPITRE XXII.

Les papes confèrent aux princes des Francs le patriciat ou le protectorat de Rome.

Le pape saint Grégoire III succéda l'an 831 à saint Grégoire II, avec lequel, à cause de la ressemblance du nom et de cette succession immédiate, il est confondu plus d'une fois, en particulier par les Grecs. A l'exemple de son saint prédécesseur, il conjura, mais inutilement, l'empereur Léon de revenir à de meilleurs sentiments. Quand il vit que ses lettres n'avaient aucun effet, que ses envoyés n'éprouvaient que des outrages, il assembla un concile et renouvela l'excommunication contre les iconoclastes. En même temps, afin de pourvoir à la sûreté de Rome, qui, après avoir rejeté la domination de l'empereur, s'était donnée à lui, il fit réparer à ses frais les murs de la ville, se concilia l'amitié de Godescalc, duc de Bénévent, et de Trasimond, duc de Spolète, princes lombards dont les domaines confinaient au duché de Rome. Luitprand, roi des Lombards, qui avait fait sa paix avec l'empereur et était probablement

excité par lui, persécuta les deux princes à cause de leur alliance avec le pontife. Trasimond, auquel il en voulait le plus, se réfugia dans Rome. Le pape non-seulement l'y reçut, mais encore par les troupes romaines, sous le commandement d'Etienne, autrefois patrice et duc¹, le rétablit dans le duché de Spolète. Irrité encore davantage, Luitprand ravagea le pays de Rome et mit le siège devant la ville. Dans cette conjoncture le pontife eut recours à Charles-Martel, prince alors célèbre par ses victoires, et lui envoya l'an 741 deux ambassades, avec les clés du tombeau de saint Pierre, et des parcelles de ses chaînes. « Le » même pontife, disent les anciennes annales de » Metz, lui adressait en même temps, d'après le » décret des princes romains, une lettre pour lui » annoncer que le peuple romain, ayant quitté la » domination de l'empereur, voulait se mettre » sous la protection de son invincible clémence². » Le continuateur de Frédégaire, parlant de cette double ambassade, dit qu'elle tendait à ce que Charles-Martel se détachât du parti de l'empereur,

¹ Quondam patricio et duce. Anast., in *Vita Zachar.*

² Epistolam quoque decreto romanorum principum sibi prædictus præsul Greg. miserat, quod sese populus romanus, relictâ imperatoris dominatione, ad suam defensionem et invictam clementiam convertere voluisset. *Annal. Met.* apud Duch.

et que le pontife conférât à ce même Charles le consulat romain ¹.

Il ne s'agit point ici du consulat perpétuel que prenaient les empereurs à leur avènement au trône, mais du consulat honoraire qui se donnait de coutume pour un temps déterminé, et qui alors était une même chose que le patriciat : en sorte que les patrices s'appelaient consuls, ainsi que Pagi le démontre par un grand nombre de documents. Telle avait été la dignité conférée par l'empereur Anastase à Clovis roi de France : Grégoire de Tours l'appelle consulat, et Aimoin patriciat. Ainsi encore, dans des vers écrits vers l'an 780, vingt ans avant que Charlemagne fût proclamé empereur, ce prince est appelé consul, attendu qu'il était patrice ².

« Le pape Etienne II étant venu en France l'an » 754, disent les Annales de Metz, ordonna Pepin, » par l'onction sainte, roi des Francs et patrice des » Romains. Il conféra également le même honneur » à ses deux fils Charles et Carloman ³. » Depuis cette époque, le pape leur donne dans ses lettres le titre de patrices romains, comme on le voit

¹ Continuator Fredeg., cap. 110.

² Godescal., in *Præfat. Evang.*, apud Duchêne, tom. 1, pag. 187.

³ *Annal. Met.*, ad an. 754.

par l'inscription suivante : « Aux seigneurs nos
 » très - excellents fils , Pepin roi et notre compère
 » spirituel , ainsi qu'à Charles et Carloman aussi
 » rois , les uns et les autres patrices des Romains¹. »
 Bossuet se trompe donc lorsqu'il avance qu'on ne
 voit point dans l'histoire , ni quand ni comment
 le patriciat fut conféré à Pepin : il le fut l'an 754
 par le pape Etienne , sans aucune mention du sénat
 ni du peuple de Rome.

Voici la formule suivant laquelle les empereurs
 faisaient un patrice : « Nous vous accordons cet
 » honneur afin que vous fassiez justice aux églises
 » de Dieu et aux pauvres , et que vous en rendiez
 » compte au souverain juge. Ensuite l'empereur
 » le revêt du manteau , lui met l'anneau à l'index
 » de la main droite , et lui donne le diplôme où
 » il a écrit de sa propre main : Sois patrice , misé-
 » ricordieux et juste. Après quoi il lui place sur
 » la tête le cercle d'or et le renvoie². » Par ce do-
 cument on voit que le patriciat était un droit ex-
 traordinaire pour protéger tant les églises que les
 pauvres et les opprimés , contre toute espèce de
 violences , soit de la part des particuliers , soit de
 la part des hommes en charge. En vertu donc du

¹ Stephanus, in *Cod. carolino* 9.

² Apud Mabill., *Annal. Benedict.*, l. 23, n. 2.

patriciat romain conféré à Charles-Martel, ce prince acquit le droit spécial de défenseur de l'Eglise romaine, droit qui se continua dans ses successeurs, également patrices, comme l'insinuent clairement et Charlemagne et Louis le Débonnaire. Le premier, dans le partage qu'il fit de ses Etats entre ses fils l'an 806, leur commande de prendre la défense de l'Eglise romaine, comme avait fait Charles son aïeul, Pepin son père, et lui-même : le second, dans un partage semblable, l'an 833, recommande et ordonne pareillement à ses fils de prendre la défense de l'Eglise romaine, comme elle avait été prise par Charles-Martel son bisaïeul, Pepin son aïeul, Charlemagne son père, et par lui-même ¹.

Le patriciat ne donnait point la souveraineté de Rome, mais seulement le protectorat de l'Eglise romaine et du peuple romain. On le voit par les lettres des papes, par une lettre du sénat et du peuple romain, et par les titres que prenait Charlemagne. Etienne II écrivait à Pepin : « Tout » le monde sait que ce n'est qu'à votre Excellence » bien-aimée, et à vos très-chers fils, et à toute » la nation des Francs, que, par l'ordre de Dieu » et de saint Pierre, nous avons commis à proté-

¹ Apud Baluz., *Capitular. reg. Franc.*

» ger la sainte Eglise de Dieu et notre peuple de
 » la république romaine ¹. » Paul I, frère et suc-
 cesseur d'Etienne II, écrit au même Pepin : « Te-
 » nez pour certain que nous et notre peuple nous
 » persévérons dans l'amitié que le seigneur de
 » bienheureuse mémoire, le très-saint pontife, mon
 » frère, a contractée avec vous ². » En parlant du
 peuple romain, les papes disent, **NOTRE PEUPLE** : ja-
 mais ils ne disent votre peuple, ni votre ville,
 dans les lettres où ils conjurent Pepin et Charle-
 magne de venir au secours de la ville et du peuple
 de Rome : ce que certainement ils n'auraient pas
 manqué de faire, si la chose eût été vraie ; car
 c'eût été le plus puissant motif pour déterminer
 promptement ces princes. D'un autre côté, le
 sénat et le peuple romain, dans une réponse à
 Pepin, s'expriment ainsi : « Votre excellence a
 » daigné nous rappeler que nous devons demeu-
 » rer fermes et fidèles envers le bienheureux
 » Pierre, prince des apôtres, envers la sainte
 » Eglise de Dieu, et envers votre bienheureux et
 » coangélique père spirituel **NOTRE SEIGNEUR ÉTA-**
 » **BLI DE DIEU**, Paul, souverain pontife et pape
 » universel. Cet avis de votre part nous a comblés

¹ *Epist. 4. Steph. II. ad Pepin.*, apud Labbe.

² *Epist. 1. Pauli I ad Pepin. regem*, apud Labbe.

» de joie. Quant à nous, ô le plus excellent des
 » princes, nous demeurons les constants et fidèles
 » serviteurs de la sainte Eglise de Dieu et de votre
 » dit bienheureux et coangélique père spirituel,
 » NOTRE SEIGNEUR, Paul, souverain pontife, et
 » pape universel; car il est notre père, et, pasteur
 » accompli, il ne cesse de combattre tous les jours
 » pour notre salut, nous chérissant et nous gouver-
 » nant avec sagesse, comme le seigneur Etienne,
 » Pape, son frère de sainte mémoire¹. » Enfin Char-
 lemagne lui-même nous explique, dans les titres
 qu'il prend, ce que signifiait celui de patrice des
 Romains. Dans un endroit on lit : Charles, par
 la grâce de Dieu, roi des Francs, patrice des
 Romains, fils et défenseur de la sainte Eglise
 de Dieu; dans d'autres : Charles, par la grâce
 de Dieu, roi des Francs et des Lombards,
 et défenseur de la sainte Eglise de Dieu. On
 voit que *patrice des Romains* et *défenseur de*
la sainte Eglise de Dieu se prennent l'un pour
 l'autre².

C'est l'an 774 que Charlemagne commença d'a-
 jouter à ses titres celui de patrice des Romains :
 parce que cette année il avait été reçu à Rome en

¹ *Epist. 36 Cod. Carol.*

² Voyez les *Capitulaires* de Baluze.

cette qualité avec des honneurs extraordinaires par tout le peuple et par le pape Adrien I, qui, en lui confirmant le patriciat, avait renouvelé avec lui l'ancienne alliance de sainte amitié. Charlemagne lui-même nous l'apprend dans une lettre au pape Léon III, où il dit : « Nous avons » envoyé à votre sainteté Angilbert, afin que » vous concertiez ensemble tout ce que vous jugerez nécessaire pour l'exaltation de la sainte » Eglise de Dieu, la stabilité de votre honneur, » l'affermissement de notre patriciat. Car comme » nous avons fait avec le bienheureux prédécesseur de votre paternité, ainsi nous désirons faire » avec votre béatitudo une inviolable alliance » de foi et de charité, afin que, par la grâce » de Dieu et l'intercession des saints, la bénédiction apostolique de votre Sainteté m'accompagne partout, et que le siège de la très-sainte Eglise romaine soit, avec l'aide de » Dieu, toujours défendue par notre dévouement¹. »

On voit que dans l'esprit de Charlemagne, comme dans celui des papes, le patriciat consistait à être le défenseur titulaire de l'Eglise romaine. En cette qualité, le peuple de Rome lui

¹ Epist. 84, apud Alcuinum.

prêtait un serment, non pas de vasselage, mais de clientèle, subordonné à la fidélité promise au pape, ainsi que nous en verrons des preuves plus tard.

CHAPITRE XXIII.

Le pape saint Léon III rétablit l'empire d'Occident dans la personne de Charlemagne, pour donner à l'Eglise un défenseur en titre.

Ce fut un renouvellement, et non pas une translation proprement dite. L'empire d'Orient subsistait avant, il a subsisté pendant, il a subsisté après : l'impératrice Irène en était reconnue la souveraine légitime et par le pape, et par Charlemagne, et par les Latins, et par les Grecs. Deux années avant que Charles fût élevé à l'empire, il reçut une ambassade de l'impératrice qui déjà régnait seule, traita avec elle de la paix, et lui renvoya le frère du patriarche de Constantinople qui avait été fait prisonnier de guerre. C'est ce que disent unanimement Eginhard, Reginon, et autres, dans leurs annales. L'annaliste de Lambèse et celui qui l'a copié, l'annaliste de Moissiac, rêvaient donc, quand ils racontent que Charles étant à Rome l'an 804, apprit par des ambassadeurs la nouvelle que l'Orient n'avait plus d'empereur, que l'empire avait passé entre les mains d'une femme, et que ce fut la raison pourquoi le pape, les évê-

ques et le reste du peuple chrétien crurent devoir nommer empereur, Charles, roi des Francs. L'empire d'Orient était regardé si peu comme vacant, que, quand Charles eut été déclaré empereur, l'an 801, il envoya, de concert avec le pape, une ambassade à l'impératrice, pour traiter avec elle non-seulement de la paix, mais encore de son mariage avec Charles, et unir ainsi l'empire d'Orient et d'Occident dans la même personne. C'est ce que rapporte saint Théophane et d'autres écrivains grecs après lui. Ils ajoutent qu'Irène aurait consenti aux instances des ambassadeurs, si son principal ministre ne l'en avait détourné dans l'espoir de faire passer l'empire à son propre frère.

Cette rénovation de l'empire d'Occident est attestée par des médailles. Il existe encore des plombs qui servaient à sceller les diplômes impériaux. D'un côté l'on voit Charlemagne, vêtu de la cuirasse, la tête ceinte du diadème impérial, et la lance à la main gauche, avec cette inscription : *Notre seigneur Charles, empereur, pieux, heureux, perpétuel, auguste*. Au revers, sous un portail que surmonte une croix, on lit : *ROME*, avec cette légende autour : *RENOVATIO. ROMANI. IMPERII. Rénovation de l'empire romain*.

L'auteur de ce rétablissement de l'empire d'Occident fut le pape saint Léon III. Toutes les his-

toires et annales contemporaines le lui attribuent. Le P. Alexandre, où l'on peut en voir les textes, observe à plusieurs reprises que si le peuple romain y joignit ses acclamations, le pape ne les avait ni demandées ni attendues pour appeler et couronner Charles empereur¹. C'était, non pas des suffrages nécessaires, mais des vœux publics, tels qu'on en faisait autrefois quand on apportait à Rome les images des empereurs de Constantinople; tels qu'on en faisait, même dans les provinces, à l'exaltation d'un pape; tels enfin que le pape Adrien I en faisait faire à tout le peuple, lorsque Charles, n'étant encore que roi, assistait à sa messe solennelle². On voit même par Mabillon que la formule de ces acclamations était réglée d'avance dans le cérémonial romain. Voici celles qu'on faisait en l'honneur de Charlemagne avant qu'il fût empereur : *Au très-excellent Charles, couronné de Dieu, grand et pacifique roi des Francs, des Lombards, et patrice des Romains, vie et victoire!* Et le peuple répondait : *Sauveur du monde, sois-lui en aide*³.

¹ *Dissertatio de translatione imp. à Græcis ad Carolum Magnum.*

² Anast., in *Vita Hadriani I.*

³ Mab., *Vet. analect. nova*, edit. Paris, 1723, p. 170; item t. 2. *Musæi Itali.*

« Sigonius expose en peu de mots , dit le
 » P. Alexandre , la cause pour laquelle Léon III
 » communiqua le titre et la dignité d'empereur
 » à Charlemagne. *Ce titre de la dignité impériale*
 » *ayant cessé , environ trois siècles auparavant ,*
 » *dans la personne d'Augustule , dernier empereur*
 » *d'Occident , pour faire place au royaume des*
 » *Goths , le pontife le renouvela dans le même*
 » *Occident , afin que l'Eglise romaine eût , contre*
 » *les infidèles , les hérétiques , les séditeux , un*
 » *défenseur , office que l'empereur d'Orient pa-*
 » *raissait avoir abandonné depuis longtemps.*
 » Ceux-là donc , conclut le même père , se trom-
 » pent très-fort , qui prétendent que le pape Léon
 » ne conféra qu'un simple titre à Charlemagne ,
 » quand il le couronna empereur. Il lui conféra
 » en même temps une dignité très-étendue et qui
 » répondait à ce titre sublime , savoir la dignité
 » de tuteur et de défenseur de la république chré-
 » tienne , et de toute l'Eglise , en particulier de
 » l'Eglise romaine. Cette charge de défendre la
 » société chrétienne , charge à laquelle les empe-
 » reurs d'Orient manquaient depuis longtemps ,
 » l'Eglise romaine ou son époux et chef , le père
 » de tous les chrétiens et leur souverain pontife ,
 » pouvait la commettre à un autre , afin que tous
 » les peuples d'Occident , confédérés sous un

» même empire, fussent plus d'accord dans leur
 » zèle à repousser les infidèles, à réprimer les
 » schismatiques et les séditeux qui molesteraient
 » l'Eglise et son chef. De tous les princes chré-
 » tiens, Charles en fut jugé le plus capable et le
 » plus digne par ce souverain pontife.... Cette dé-
 » fense de l'Eglise romaine, les rois des Francs,
 » sans avoir le titre d'empereur, se l'attribuaient
 » déjà par un effet de leur singulière piété¹, et la
 » recommandaient à leurs fils ; mais elle convient
 » d'office aux empereurs qui sont inaugurés et
 » couronnés par le pontife romain, pour remplir
 » cette charge glorieuse². »

Voici comme M. Lebeau rapporte cet événement dans son histoire du Bas-Empire³ :

« Charlemagne fut bientôt récompensé de la
 » protection signalée dont son père d'abord et
 » lui-même ensuite avaient donné tant de mar-
 » ques à l'Eglise romaine. Le jour de Noël, pen-
 » dant que le roi était en prières devant la confes-
 » sion de saint Pierre, le pape accompagné des
 » évêques, des prêtres, et des seigneurs français
 » et romains, vint lui mettre sur la tête une cou-

¹ Ou plutôt parce que les papes les avaient honorés de cette charge, en leur conférant le patriciat romain.

² Ibid., ubi suprâ.

³ Livre 66, an 800.

» ronne d'or, et tout le peuple s'écria : *A Charles*
» *très-pieux, auguste, grand et pacifique empe-*
» *reur, que Dieu couronne, vie et victoire!* Le
» pape aussitôt lui rendit l'hommage qu'on avait
» coutume de rendre aux empereurs, et qu'on
» nommait *adoration*. Il l'oignit ensuite de l'huile
» sainte. Charles de son côté prêta le serment que
» ses successeurs firent après lui, et qui est rap-
» porté en ces termes : *Moi, Charles, empereur,*
» *je promets, au nom de Jésus-Christ, devant*
» *Dieu et l'apôtre saint Pierre, que je protégerai*
» *et défendrai la sainte Eglise romaine envers et*
» *contre tous, autant que Dieu me donnera de*
» *force et de puissance.* »

CHAPITRE XXIV.

Les successeurs de Charlemagne ne reçoivent que du pape le titre et la dignité impériale.

L'an 806, Charlemagne fit un testament où il partageait son empire entre ses trois fils, Charles, Louis et Pepin, et réglait l'ordre dans lequel ils devaient se succéder, au cas que l'un ou deux des trois vinssent à mourir avant l'autre. Ce testament, juré par les grands de la cour, fut envoyé au pape Léon, afin qu'il le confirmât de son autorité apostolique. Le pape l'ayant lu, y donna son assentiment et le souscrivit de sa main. C'est ce que rapporte Eginhard, témoin oculaire, et envoyé à Rome pour ce sujet¹. Lors donc qu'après la mort de ses fils Charles et Pepin, Charlemagne associa à l'empire son fils Louis en 813, il ne fit qu'exécuter une disposition approuvée par le pontife romain. Toutefois, comme Louis n'avait pas reçu la couronne impériale des mains du pape, Etienne IV, successeur de Léon III, s'étant

¹ Eginhard, in *Annal. ad an. 806*; Baluz., t. 2, *Cap. Reg. Franc.*, p. 1068.

rendu en France, *le couronna empereur* à Rheims et appela *auguste* la reine Irmengarde son épouse. Ce sont les termes de Thégan, chorévêque de Trèves ¹.

De même, l'an 817, au concile d'Aix-la-Chapelle, Louis associa à l'empire son fils Lothaire. Mais ce fut plutôt une désignation qu'une inauguration définitive. Car Lothaire n'eut le nom et l'honneur d'empereur et d'auguste que l'an 823 qu'il fut couronné par le pape. Nous avons de ce fait trois témoins irrécusables. Voici ce que dit Eginhard : « L'an 823, que Lothaire rendait la » justice en Italie d'après l'ordre de son père, il » vint à Rome à la prière du pape Pascal, et re- » çut de lui, le saint jour de Pâques, à Saint- » Pierre, et la couronne de la royauté et le nom » d'empereur auguste ². Agobard, archevêque de » Lyon, rappelle dans sa lettre à Louis que lui- » même envoya Lothaire à Rome, afin que le » souverain pontife approuvât et confirmât les

¹ Et in proximâ dominicâ ante missarum solemnias coram clero et omni populo consecravit, et eum unxit ad *imperatorem*,.... et Irmengardam reginam appellavit augustam. — Theganus, *de gest. Ludov. Pii*.

² Anno 823 Lotharius, cum secundum patris sui jussionem in Italia justitias faceret, rogante Pascale papà Romam venit, et honorificè ab illo susceptus in sancto pascali die apud sanctum Petrum, et regni coronam et *imperatoris Augusti nomen accepit*. Egin., ad an. 823.

» dispositions qu'il avait prises touchant l'em-
 » pire¹. » Enfin, dans la vie de l'abbé Vala par
 Pascase, Lothaire lui-même parle ainsi à son
 père : « Votre majesté impériale m'envoya gra-
 » cieusement au même Siège, pour confirmer en
 » moi ce qu'avait décrété votre bonté, afin que
 » je fusse votre collègue, non moins par la sanc-
 » tification, que par la puissance et le nom. Ayant
 » donc, devant le saint autel, et devant le sacré
 » corps du bienheureux Pierre, prince des apô-
 » tres, reçu du souverain pontife, de votre vo-
 » lonté et consentement, la bénédiction, l'hon-
 » neur et le nom de l'office impérial, avec les
 » diadèmes sur la tête, et le glaive pour la dé-
 » fense de l'Eglise et de votre empire, il n'est
 » personne qui, avec vous, veuille ou doive la
 » défendre plus que moi². » Aussi, comme l'ob-

¹ Consortem nominis vestri factum Romam misistis, à summo pontifice gesta vestra probanda et firmanda. *Agobard. ad Ludov. Pium.*

² Ad eandem sedem clementer me vestra imperialis eximietas misit ad confirmandum in me quidquid pia dignatio vestra decreverat, ut essem socius et consors, non minus sanctificatione, quam potestate et nomine. Unde quia coram sancto altare et coram sancto corpore B. Petri principis apostolorum à summo pontifice, vestro et consensu et voluntate, benedictionem, *honorem et nomen suscepti imperialis officii*, insuper diademata capitis, et gladium ad defensionem ipsius Ecclesie et imperii vestri, nemo est vobiscum qui eam magis, quam ego, defendere velit aut de-

serve le P. Pagi en sa critique de Baronius, existe-t-il un grand nombre d'actes publics qui placent le commencement de l'empire de Lothaire au 5 avril, jour de Pâques, 823, tandis qu'on n'en trouve point qui le mettent plus tôt.

L'an 850, *Lothaire envoie à Rome son fils Louis, qui est reçu avec honneur par le pape Léon (IV), et sacré empereur*. Telles sont les paroles expresses des annales de saint Bertin¹. Mais un monument plus remarquable encore, c'est la réponse que fit cet empereur Louis II à l'empereur Basile de Constantinople. Ce dernier avait demandé à Louis par quel droit il portait le titre d'empereur, et pourquoi en lui écrivant, il prenait la qualité de Basiléus, puisqu'il n'avait qu'un fort petit état, et que même il n'était pas maître de tout le pays soumis à la nation française : ajoutant que néanmoins il ne s'opposerait point à ses prétentions, s'il voulait se qualifier d'empereur des Français; mais qu'il ne devait pas se dire empereur des Romains, et qu'enfin il devait lui laisser à lui seul ce titre et se contenter de celui de Rega.

beat. *Epitaphium Arsenii, seu vita Valæ abbatis*, in sæculo 4. Benedict.

¹ Lotharius filium suum Ludovicum Romam mittit, qui à Leone papa honorificè susceptus et in imperatorem unctus est. *Annal. Bert.*, ad an. 850.

Dans sa réponse, expliquant la raison pour laquelle, soit lui, soit ses ancêtres depuis Charlemagne, s'appelaient légitimement empereurs, Louis ne dit pas que la dignité impériale fut accordée à Charlemagne par les Romains, et qu'elle passait à ses descendants par droit de succession; mais il attribue la juste origine et la continuation de cet honneur dans les princes francs au Siège apostolique. Parlant de lui-même, il dit qu'il était reconnu empereur par les rois ses oncles, non parce qu'il avait été élu par son père, ou que cette dignité lui appartint par droit de succession, mais parce qu'il avait été élevé à la dignité impériale par le pontife romain¹. Répondant à ce que Basile objectait, que cette appellation d'empereur était nouvelle en lui, il dit que ce titre n'était pas nouveau dans sa famille, mais que son aïeul Charlemagne l'avait déjà eu, non par usurpation, mais par l'autorité du souverain pontife et le jugement de l'Eglise². Quant à la

¹ Et ipsi patrui nostri gloriosi reges absque invidia imperatorem nos vocitant, et imperatorem esse procul dubio fatentur, non profectò ad ætatem, quâ nobis majores sunt, attendentes, sed ad unctionem et sacrationem, quâ per summi Pontificis manus impositionem divinitus sumus ad hoc culmen provecti, et ad romani principatûs imperium, quo superno nutu potimur, aspicientes. *Epist. Ludov. II. ad Basil. imp.*, apud Baron. ad an. 871, num. 58.

² Illud autem mirari meritò possumus, quod sublimitas tua ad

surprise que témoignait Basile de ce que Louis ne se disait pas empereur des Francs, mais des Romains, il répond que, s'appelant empereur, il ne pouvait se nommer qu'empereur des Romains : parce que ce nom avait commencé chez les Romains, dont lui gouvernait le peuple et la ville, et dont il avait entrepris de défendre l'Eglise, mère de toutes les autres, *et de laquelle sa famille avait reçu d'abord l'autorité de la royauté et ensuite celle de l'empire*¹. Il ajoute que son bis-aïeul Charlemagne a été appelé empereur d'autant plus légitimement, qu'il avait été sacré par le souverain pontife : au lieu que d'autres sont venus à l'empire, sans que Dieu y intervînt par le ministère des pontifes, mais seulement pour avoir été proposés par le sénat et le peuple ; plusieurs même d'après les seules acclamations des soldats².

novam et recentiore[m] appellationem aspirare nos autumat; cùm quantum ad lineam generis pertinet, non sit novum vel recens, quod jam ab avo nostro non usurpante, ut perhibes, sed Dei nutu, et Ecclesiæ judicio summique pontificis, per impositionem et unctionem manus obtinuit, etc. Ibid., n. 60.

¹ *1* ...Ex quâ et regnandi priùs et postmodum imperandi auctoritatem prosapia nostra seminarium sumpsit. Ibid., n. 63.

² In quâ (prosapia) etiam Carolus Magnus abavus noster unctione ejusmodi per summum pontificem delibutus, primus ex gente et genealogia nostra, pietate in eo abundante, et imperator dictus et Christus Domini factus est: præsertim cum tales sæpè

Ainsi Louis II fait également remonter à l'Eglise romaine et le droit de sa dynastie sur le royaume des Francs et son droit sur l'empire des Romains. Il élève la légitimité de Charlemagne au-dessus de celle des empereurs précédents, en ce que la première dérivait de l'autorité du souverain pontife, tandis que l'autre n'avait eu pour elle que les suffrages du sénat et du peuple, ou bien les acclamations de l'armée. En s'exprimant de la sorte, il écarte, pour ainsi dire, de la légitimité de Charlemagne l'intervention du sénat et du peuple.

A la mort de l'empereur Louis II, Charles le Chauve se rendit à Rome sur l'invitation du pape Jean VIII, qui le reçut avec de grands honneurs dans l'église de Saint-Pierre, et, le jour de Noël 876, le sacra, le couronna et le nomma empereur des Romains ¹.

Au mois de février suivant, les évêques et les seigneurs italiens, s'étant assemblés à Pavie, di-

ad imperium sunt adsciti, qui nullâ divinâ operatione per pontificum ministerium, propositi solùm à senatu et populo nihil horum curantibus, imperatoriâ dignitate potiti sunt; nonnulli verò nec sic, sed tantùm à militibus sunt acclamati, et in imperio stabiliti, etc. Ibid.

¹ *Carolus... Romam, invitante papâ Joanne, perrexit... anno Domini 876 in die Nativitatis Domini... in imperatorem unctus et coronatus, atque Romanorum imperator appellatus est. Annal. Bertin.*

sent à Charles : « Puisque déjà la bonté divine,
 » grâces à l'intervention des bienheureux princes
 » des apôtres, Pierre et Paul, et par leur vicaire,
 » savoir le seigneur Jean, souverain pontife,
 » pape universel, et votre père spirituel, vous a
 » appelé, pour l'utilité de la sainte Eglise et de
 » nous tous, et vous a élevé à la dignité impé-
 » riale par le jugement du Saint-Esprit : nous
 » vous élisons unanimement pour notre protec-
 » teur et notre seigneur, auquel nous nous sou-
 » mettons avec joie, et promettons d'observer de
 » toutes nos forces tout ce que vous ordonnerez
 » pour l'utilité de l'Eglise et notre salut¹. »

Quatre mois plus tard, les évêques de France se réunirent à Pontigni, et firent la déclaration suivante : « L'empereur Louis étant mort, le trois
 » fois bienheureux pape Jean invita le seigneur
 » Charles, alors roi, par Gaderic évêque de Ve-
 » litri, Formose de Porto, et Jean d'Arezzo, de
 » venir à Rome *ad limina apostolorum*; il le
 » choisit pour défenseur et tuteur de cette Eglise,
 » le couronna du diadème impérial, le choisis-
 » sant lui seul entre tous pour tenir spécialement
 » le sceptre de l'empire romain. Nous donc,
 » obéissant comme nous devons à ses ordres sa-

¹ Labbe, t. 9, col. 283.

» crés, ce qu'il a institué nous l'instituons, ce
 » qu'il a confirmé nous l'affermissons tous par
 » un même consentement¹. »

Les ennemis de Charles, comme on le voit par l'annaliste de Fulde, grand partisan de Louis de Germanie, aîné de Charles, décriaient son élévation à l'empire; ils répandaient, qu'étant arrivé à Rome, il avait, comme autrefois Jugurtha, corrompu tout le sénat du peuple romain, au point que le pape Jean consentit à ses désirs, et, lui ayant mis la couronne sur la tête, ordonna de l'appeler empereur et auguste².

Pour détruire ces inculpations et prévenir toute espèce de division dans l'Eglise, le pape convoqua un concile à Rome, et, de concert avec les évêques, confirma de nouveau l'élection de Charles à l'empire. Le pape relève d'abord les bonnes qualités de Charles : il assure qu'il en a eu souvent des preuves, et que le peuple de Rome le demandait à Dieu pour défenseur de l'Eglise. « A toutes ces marques, conclut-il, nous avons
 » manifestement reconnu le bon plaisir de Dieu.
 » Et parce que nous savons que la même pensée
 » avait été révélée au pape Nicolas par inspira-

¹ Labbe, tom. 9, col. 291.

² *Annal. Fuld.*, ad an. 876.

» tion céleste¹, nous l'avons choisi d'après le vœu
 » de nos frères les évêques, des autres ministres
 » de l'Eglise romaine, du sénat et de tout le
 » peuple romain; et, selon l'ancienne coutume,
 » nous l'avons élevé solennellement à la dignité
 » impériale, et décoré du nom d'auguste, avec
 » l'onction extérieure, signe de l'onction inté-
 » rieure du Saint-Esprit. Il ne s'est point ingéré
 » de lui-même à cette dignité, et ne se l'est pro-
 » curée par aucun mauvais artifice. C'est parce
 » que nous l'avons désiré et demandé, et que
 » Dieu l'a appelé, qu'il est venu avec une humble
 » docilité. » Les évêques répondirent : « Nous
 » désirons d'autant plus avoir le seigneur Charles
 » toujours pour empereur, que nous savons plus
 » clairement qu'il a été élevé à cette dignité, non
 » par l'homme, mais par la grâce d'en haut qui
 » a fait, non pas qu'il vous choisit le premier,
 » mais que vous le premier vous l'avez choisi et
 » aimé. Pour nous, ô seigneur et coangélique
 » pape, marchant sur vos traces, nous aimons
 » celui que vous avez aimé, nous choisissons ce-
 » lui que vous avez choisi;... car il ne nous est

¹ Adrien II avait eu la même pensée, comme il le dit expressément dans sa Lettre 17 à Charles le Chauve, et cela encore parce que c'était le vœu du clergé, du peuple et de la noblesse. Ce qui montre combien sont fausses les imputations des Annales de Fulde.

» pas permis de différer de sentiment en quelque
 » chose de votre apostolat, que Jésus-Christ
 » Notre-Seigneur a voulu être à sa place le chef
 » de nous tous sur la terre¹. »

Après la mort de Charles le Chauve en 877, il restait de son frère, Louis de Germanie, trois fils, savoir Carloman, Louis et Charles surnommé le Gros. L'an 879, le pape Jean VIII écrivit à l'archevêque de Milan une lettre où, en l'invitant au concile, il lui dit entre autres, que Carloman, à cause de ses infirmités, ne pouvant plus tenir le royaume d'Italie, il fallait penser à un nouveau roi. *Vous ne devez donc en recevoir aucun sans notre consentement*, conclut-il; *car celui qui doit être ordonné par nous à l'empire, doit être premièrement et principalement choisi par nous*².

Bien que le concile n'eût rien décidé, le pape écrivit plusieurs fois à Charles le Gros pour l'inviter de venir à Rome. « Votre royale sublimité » sait bien, lui dit-il dans une de ses lettres, que » depuis longtemps, voulant vous élever, Dieu » aidant, au faite de l'empire, pour l'utilité et

¹ Labbe, tom. 9, col. 296-298.

² Et ideo antea nullum absque nostro consensu regem debetis recipere. Nam ipse, qui à nobis est ordinandus in imperium, à nobis primum et potissimum debet esse vocatus atque electus. Labbe, tom. 10, col. 103.

» l'exaltation de la chaire apostolique, votre mère,
 » nous vous avons appelé par nos lettres, etc. ¹. »
 Carloman étant mort en 880, Jean pressa de nouveau son frère. Charles, qui était alors au siège de Vienne en France, avec ses petits cousins Louis et Carloman, fils de Louis le Bègue, fit un traité avec eux, quitta le siège, se rendit en Italie, et de là étant venu à Rome, *il obtint du pape Jean d'être sacré empereur le jour de Noël* ².

Après Charles le Gros on voit Gui duc de Spolète, l'an 891, le 21 février selon Sigoni³, couronné empereur par son père adoptif, le pape Etienne V, qui avait inutilement appelé à Rome Arnoul roi de Germanie. A la mort de Gui, Lambert son fils est sacré empereur, par le pape Formose. Lambert étant devenu un tyran, Formose, et par des lettres et par des envoyés, pressa le roi de Germanie Arnoul, de la race de Charlemagne, de venir enfin à Rome. Arnoul se rend, l'année 896, aux invitations du pontife, qui le reçoit avec beaucoup de joie, lui donne la consé-

¹ Labbe, tom. 10, col. 156, epist. 216.

² Carolus autem... ab ipsâ obsidione recessit, et in Italiam perrexit, indeque Romam veniens, à Joanne papâ in die Nativitatis Domini in imperatorem consecrari obtinuit. *Annal. Bert.*, an. 880.

³ Sigonius, l. 6, *De regno Italiae*.

cration impériale, et l'appelle César auguste ¹. L'an 900, Louis roi de Bourgogne obtient la couronne impériale de Benoît IV. L'an 916, Jean X invite à Rome Bérenger roi d'Italie et le couronne empereur le 24 mars. Après la mort de Bérenger, arrivée en 924, l'empire d'Occident vaqua jusqu'en 962 ².

¹ Jam apostolicus... cæsarem augustum vocavit. *Continuat. Annal. Fuld.*, ad an. 896.

² Voyez, pour les preuves de tous ces faits, Bianchi, *Della potestà indiretta*, l. 5, § 5 et 6.

CHAPITRE XXV.

Les papes transfèrent l'empire d'Occident aux princes
d'Allemagne.

L'Italie était désolée, d'un côté par les incursions des Sarrasins, et de l'autre par la tyrannie de quelques seigneurs, en particulier de Bérenger, marquis d'Yvrée et petit-fils de Bérenger empereur.

Dans ces conjonctures, Jean XII, souverain pontife et pape universel, dit Luitprand¹, envoya l'an 960 deux légats, Jean cardinal diacre, et Azon scriniaire de l'Eglise romaine, supplier le roi Othon de Germanie, pour l'amour de Dieu et des saints apôtres Pierre et Paul, de venir le délivrer lui et la sainte Eglise romaine de la tyrannie de Bérenger et de son fils Adalbert. Othon accepta l'invitation, et fit entre les mains des légats le serment suivant :

« A vous seigneur Jean, pape, moi roi Othon
» je fais promettre et jurer par le Père et le Fils

¹ Luitprand., l. 6, c. 6.

» et le Saint-Esprit, par le bois sacré de la croix,
 » et par ces reliques des saints, que si, Dieu per-
 » mettant, j'arrive à Rome, j'exalterai selon mon
 » pouvoir l'Eglise romaine et vous son chef; que,
 » de ma volonté, de mon conseil, ou de mon con-
 » sentement, vous ne perdrez ni la vie, ni les
 » membres, ni la dignité que vous avez. Je ne fe-
 » rai dans la ville de Rome, sans votre participa-
 » tion, aucune ordonnance sur rien de ce qui re-
 » garde les Romains ou votre personne. Tout ce
 » qui de la terre de saint Pierre viendra en notre
 » puissance, je vous le rendrai. Et celui auquel je
 » commettrai le royaume d'Italie, je le ferai jurer
 » d'être votre aide à défendre la terre de saint
 » Pierre selon son pouvoir. Ainsi Dieu me soit en
 » aide et ses saints évangiles¹. »

L'an 961, Othon entra en Italie, mit en fuite
 Bérenger et son fils Adalbert, et célébra la fête de
 Noël à Pavie. Parti de là pour Rome, il y fut ac-
 cueilli avec une joie incroyable, et créé auguste
 et empereur par le pape Jean XII. C'est ce qu'at-
 testent les historiens les plus anciens. Luitprand,
 auteur contemporain, dit que ce prince, accueilli
 à Rome avec une magnificence extraordinaire,
 reçut du souverain pontife et pape universel Jean;

¹ Baron., ad an. 960.

l'onction de l'empire ¹. Le continuateur de Réginon dit que, reçu à Rome aux acclamations de tout le peuple, ce prince fut appelé et ordonné auguste et empereur par l'apostolique Jean ². Lambert d'Aschaffembourg, auteur très-exact et voisin de ces temps, dit que le pape Jean, l'ayant reçu avec joie, le plaça sur le trône des augustes, et par sa bénédiction et sa consécration le fit empereur ³.

Ces paroles précises d'auteurs contemporains déterminent le sens qu'il faut donner aux paroles un peu vagues d'Othon de Frisingue, qui dit, deux siècles plus tard, que ce prince ayant été reçu à Rome tant par le pape que par le peuple romain avec de grands honneurs, obtint, aux applaudissements de tout le monde, le nom d'empereur et d'auguste ⁴.

Le décret de l'antipape Léon VIII qui accorde à

¹ Dehinc Romam similia factururus adiit, ubi miro ornatu, miroque apparatu susceptus, ab eodem summo pontifice et universali papâ Joanne unctionem suscepit imperii. Luitprand., lib. 6, cap. 6.

² Anno 962 rex... Romæ favorabiliter susceptus totius acclamatione romani populi et cleri, ab apostolico Joanne imperator et augustus vocatur et ordinatur. Regin., ad an. 962.

³ Otto rex perrexit Romam, eumque Joannes papa gratanter suscipiens, honorificè super cathedram augustalem posuit, et benedictione atque consecratione suâ imperatorem fecit. Lambert. Schafn., ad an. 962.

⁴ Otho Fris., ad an. 962.

Othon le droit d'élire son successeur, non pas à l'empire, mais au royaume d'Italie, est une pièce supposée. Baronius et Pagi le prouvent par des raisons auxquelles personne n'a répondu.

D'ailleurs le royaume d'Italie n'emportait point de soi la destination à l'empire. Avant Othon, il y eut plusieurs rois d'Italie, tels que Hugue de Provence, son fils Lothaire, et Bérenger II, qui ne furent point empereurs. Othon lui-même, devenu roi d'Italie, après en avoir chassé Bérenger une première fois, l'an 952, envoya des ambassadeurs au pape Agapet II, afin d'être reçu à Rome, c'est-à-dire, d'obtenir la couronne impériale; mais, n'en ayant pas obtenu la permission, il s'en retourna en Germanie avec sa femme, comme le rapporte Flodoard, auteur de ces temps¹.

L'an 977, le jour de Noël, Othon II reçut du pape Jean XIII la couronne impériale, d'après les instances d'Othon I son père qui vivait encore. Le pape et le vieil empereur l'avaient fait venir pour cela d'Allemagne, ainsi que le raconte le continuateur de Réginon². La chronique de Hildesheim, après avoir dit qu'Othon le Grand envoya

¹ Otto rex legationem pro susceptione sui Romam dirigit, quâ non obtentâ, cum uxore in sua regreditur. Flodoard, ad an. 950.

² Interim papa Joannes et imperator regi Ottoni litteras invitatorias miserunt et ut cum ipsis ad natale Domini Romæ celebrandum festinaret jusserunt. *Cont. Regin.*, ad an. 967.

aux princes d'Allemagne pour qu'ils amenassent en Italie, avec une royale magnificence, son fils, de même nom que lui, ajoute que, ce prince étant venu, son père le conduisit à Rome, le recommanda au pontife Jean, afin que, recevant de lui la bénédiction *augustale*, il fut appelé auguste et empereur comme son père ¹. Othon le Grand lui-même, dans une lettre écrite aux Germains, leur mande que, le jour de la Nativité du Seigneur, son fils avait reçu du seigneur apostolique la dignité de l'empire ².

De ces témoignages il résulte clairement qu'Othon II fut associé à l'empire, créé auguste et empereur, non par un droit héréditaire, ni parce qu'il était roi d'Italie, mais par la concession du Siège apostolique sur la demande de son père, après lequel il tint l'empire seul bien des années.

Othon II, ayant terminé ses jours à Rome le 8 décembre 983, il eut pour successeur, non pas déjà dans l'empire, mais dans le royaume de Germanie, Othon III son fils, couronné à Aix-la-Chapelle par Jean, archevêque de Ravenne, le

¹ *Secum duxit Romam, commendavitque illum apostolico Joanni posteriori, ut ab eo augustalem benedictionem reciperet, ut imperator Augustus foret à cunctis qui eum agnovissent, veluti pater ejus. Chron. hildesh., ad an. 967.*

² *Filius noster in Nativitate Domini coronam à Domino apostolico in imperii dignitatem suscepit. Baron., ad an. 968, n. 7.*

jour de Noël de la même année. Encore donc que ce prince succédât à son père, cette année-là, dans la royauté, il ne fut néanmoins auguste et empereur que treize ans plus tard, c'est-à-dire l'an 996, lorsqu'il reçut du pape Grégoire V la dignité impériale.

L'auteur de la vie de saint Adalbert, évêque de Prague, écrivain de cette époque, en racontant l'arrivée d'Othon III en Italie la dite année et la manière dont il reçut la couronne impériale, nous fait entendre clairement que, du côté de la succession, ce prince n'avait aucun droit à l'empire; mais, bien qu'il fût propre à la dignité impériale, il appartenait toutefois à Rome de la lui conférer, parce qu'étant la tête du monde et la maîtresse des villes, elle seule faisait les rois empereurs, et parce que, renfermant dans son enceinte le corps du prince des saints, elle devait à bon droit constituer le prince de la terre ¹.

Ce prince vint donc en Italie, invité par Jean XV que vexait Crescentius qui avait usurpé tyranni-

¹ Hoc ipso anno iter agit Romam rex Francorum Otto tertius, pulchri Caesaris pulcherrima proles; decursis quippe puerilibus annis, cum jam .. virtus major annis imperatoriam exposceret dignitatem. Roma autem, cum caput mundi et urbium domina sit, sola reges imperare facit: cumque principis sanctorum corpus suo sinu refoveat, principem terrarum merito constituere debet, etc. Apud Mabillon, *Secl. 5 Benedict.*

quement la domination dans Rome. Mais pendant qu'avec son armée il était à Ravenne, des envoyés du clergé et du sénat vinrent à sa rencontre, portant la nouvelle que le pontife était passé à l'autre vie, et demandant conseil et aide pour l'élection d'un nouveau pape. Le roi, ayant auprès de lui Brunon son chapelain, homme de très-grande noblesse et né du sang royal, le proposa pour candidat. Brunon, conduit à Rome par Vilfigise, archevêque de Mayence, et par l'évêque Adalbert, fut élu souverain pontife, d'un commun accord, par les évêques suffragants et les autres électeurs à la satisfaction publique des Romains ¹. Il prit le nom de Grégoire V, et ce fut par ce pontife qu'Othon fut créé empereur. C'est ce que racontent, entre plusieurs autres, Herman le Contract, Lambert d'Aschaffembourg, et l'auteur contemporain de la vie de saint Adalbert ².

C'est donc une erreur, réfutée d'avance, par les chroniques contemporaines, de supposer avec Bossuet qu'Othon II et Othon III succédèrent à leur père dans l'empire par droit d'hérédité.

¹ Voyez la *Vie de saint Adalbert*, chez Mabillon.

² *Otho rex contra Crescentium Romam venit, ubi et Brunonem in Sede apostolicâ constituit, à quo et ipse imperator factus est.* Lambert. Schaffn., ad an. 996; Baron., ad an. 996.

CHAPITRE XXVI.

Ce qu'étaient les empereurs d'Occident aux papes.

Les empereurs d'Occident étaient les défenseurs titulaires de l'Eglise romaine contre les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et les séditeux. Défendre l'Eglise romaine, voilà ce qu'ils promettaient avec serment à leur sacre. D'après cela, il était tout naturel que le chef de l'Eglise romaine, le pape, choisit celui des princes chrétiens qu'elle devait avoir pour protecteur. Cette réflexion, Glaber la faisait déjà dans l'onzième siècle. *Il paraît très-raisonnable, dit-il, et très-bien établi, pour maintenir la paix, qu'aucun prince ne prenne le titre d'empereur, sinon celui que le pape aura choisi pour son mérite et auquel il aura donné la marque de cette dignité¹.*

¹ Illud nimium condecens ac perhonestum videtur, atque ad pacis tutelam optimum decretum, scilicet : Ut ne quisquam audacter imperii romani sceptrum præproperus gestare princeps appetat, seu imperator dici aut esse valeat, nisi quem papa sedis romanæ morum probitate delegerit aptum reipublicæ, eique commiserit insigne imperiale. Glab., l. 1, sub fin.

Prétendre donc, avec Bossuet, que les papes n'agissaient en tout cela que comme les représentants du peuple romain, c'est contredire tous les témoignages de l'histoire et méconnaître le principal caractère des empereurs d'Occident.

Les empereurs étant les défenseurs titulaires de l'Eglise romaine, les habitants de Rome leur prêtaient un serment de fidélité; mais cette fidélité était subordonnée à celle qu'ils devaient au pape, leur véritable souverain. La formule du serment que firent les Romains aux empereurs Louis et Lothaire l'an 824, sous le pape Eugène II, contient cette clause : *Sauf la foi que j'ai promise au seigneur apostolique*¹. On en voit autant l'an 895 dans le serment à l'empereur Arnoul, sous le pape Formose².

L'an 844, l'empereur Lothaire envoya à Rome son fils Louis, qu'il déclara dès lors roi des Lombards. Le pape Sergius II le reçut hors de la ville, à l'entrée de l'église de saint Pierre, dont il fit fermer toutes les portes; puis il dit au roi : Si vous

¹ *Supplem. rerum Longobard.*, Fleury, lib. 46, n. 63.

² *Juro per hæc omnia Dei mysteria, quod salvo honore ac lege meâ, atque fidelitate Domini Formosi papæ, fidelis sum et ero omnibus diebus vitæ meæ Arnulpho imperatori, etc. Apud Annalistam Freher. Continuat. Annal. Fuld., ad an. 895; Fleury, l. 54, n. 25.*

venez ici dans une bonne intention et pour le salut de la république, de l'univers entier, ainsi que de cette Eglise, je vous ferai ouvrir ces portes : sinon, je ne le permettrai pas. Le roi ayant répondu que ses intentions étaient entièrement pacifiques, les portes s'ouvrirent. Les Francs voulaient entrer dans la ville sous prétexte d'hospitalité : le pape s'y refusa. Après que le pape eut couronné Louis roi des Lombards, les Francs demandèrent que les principaux de Rome lui prêtassent serment de fidélité. Le pape s'y refusa encore et dit : Si vous voulez qu'ils fassent serment au seigneur Lothaire empereur, voilà seulement ce que je consens et permets. Mais pour en faire à son fils Louis, c'est à quoi ni moi ni la noblesse romaine ne consentons¹.

Pareille chose était arrivée à Charlemagne lors de son premier voyage à Rome l'an 773. Le pape Adrien le reçut magnifiquement, mais à Saint-Pierre, hors des murs. Charles pria instamment le pape de lui permettre d'entrer à Rome, pour accomplir ses vœux et faire ses prières en diverses églises. Ils descendirent l'un et l'autre près du corps de saint Pierre, avec les seigneurs romains et français, et se promirent sûreté par des ser-

¹ Anastas., in *Vita Sergii II.*

ments réciproques. Après cela, le roi et les Français entrèrent dans Rome ¹.

On a voulu inférer de quelques anciennes médailles que les empereurs étaient souverains de Rome. Mais ces médailles, bien examinées par le savant Vignoli ², se sont trouvées des monnaies papales au lieu d'être des monnaies impériales. En effet, si elles offrent au revers le nom de Charlemagne, de Louis, de Lothaire, elles présentent sur le principal côté le nom de saint Pierre ou du pape, comme de Léon III. Les empereurs y paraissent avec les papes, mais après eux, comme défenseurs de l'Eglise romaine. D'ailleurs il existe des monnaies de plusieurs nations absolument indépendantes de l'empire romain, qui portent néanmoins au revers l'image ou le nom des empereurs, soit parce que ces nations étaient alliées de l'empire, soit simplement pour y donner cours à leur monnaie. D'où il résulte clairement que, dans tous les cas, de semblables médailles ne prouvent rien pour la souveraineté des empereurs d'Occident à Rome.

¹ Eginhard. *Fleury*, l. 44, n. 6.

² Vignolius, *De antiq. Rom. Pont. Denariis*.

CHAPITRE XXVII.

Constitution de la chrétienté dans le onzième siècle.

Au commencement du onzième siècle , les derniers peuples barbares s'arrêtent au loin et embrassent le christianisme. Envoyé par le pape Jean XVIII, saint Boniface, apôtre des Russes, leur annonce le premier l'Evangile , convertit un de leurs rois , et scelle sa prédication par le martyre l'an 1009. Vers la même époque , Vladimir le Grand, roi ou duc de Russie, féroce , luxurieux, tant qu'il est païen , devient doux , charitable , ami des pauvres depuis son baptême. Il engage son peuple par tous les moyens à suivre son exemple. Il établit les premières écoles dans ce pays. La foi chrétienne y fait des progrès encore plus sensibles sous le règne de son fils Jaroslaf , prince dès lors si renommé , que Casimir, roi de Pologne , épouse sa sœur, et Henri I^{er}, roi de France, une de ses filles. Une vingtaine d'années après la mort de Jaroslaf , le fils de Démétrius , roi des Russes, vient à Rome , et demande au pape saint Grégoire VII à tenir de sa main le royaume paternel.

Le pape écrit au père dans les termes suivants :

« Grégoire , évêque , serviteur des serviteurs de
» Dieu , à Démétrius roi des Russes , et à la reine
» son épouse , salut et bénédiction apostolique .

» Votre fils , visitant les tombeaux des apôtres ,
» est venu à nous , témoignant le désir , et deman-
» dant instamment la grâce de recevoir ce royaume
» par nos mains , comme un don de saint Pierre ,
» après qu'il aurait promis au même Pierre ,
» prince des apôtres , la fidélité qui se doit : as-
» surant avec toute confiance que sa demande se-
» rait ratifiée par votre consentement , dès qu'elle
» aurait été octroyée par la grâce de l'autorité apo-
» stolique . Comme ces vœux paraissaient justes ,
» tant à cause de votre consentement qu'à cause
» de la dévotion de celui qui faisait cette demande ,
» nous y avons enfin donné notre assentiment , et
» nous lui avons confié le gouvernement de votre
» royaume de la part de saint Pierre , dans l'in-
» tention et le désir que le bienheureux Pierre ,
» par son intercession auprès de Dieu , vous garde ,
» vous , votre royaume et tous vos biens , qu'il
» vous fasse posséder ce même royaume avec toute
» sorte de paix , d'honneur et de gloire , jusqu'à
» la fin de votre vie , et qu'au terme de votre car-
» rière il vous obtienne auprès du souverain Roi
» la gloire qui ne finit point . Votre sérénissime

» Noblesse saura également que nous sommes très-
 » disposés, chaque fois qu'elle invoquera l'auto-
 » rité de ce Siège pour des choses justes, à lui ac-
 » corder aussitôt l'effet de sa demande ¹. »

Dans le même temps, un autre Démétrius, duc de Croatie et de Dalmatie, ayant obtenu du même pontife le titre de roi, faisait le serment qui suit : « Au nom de la sainte et indivisible
 » Trinité, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1076,
 » moi Démétrius, par la grâce de Dieu, duc de
 » Croatie et de Dalmatie, mais, après l'unanime
 » élection du clergé et du peuple, investi de la
 » royauté et constitué roi par vous, seigneur Ge-
 » bizon, légat de notre seigneur le pape Grégoire,
 » je vous promets et m'engage d'accomplir tout ce
 » que m'enjoint votre Sainteté, savoir : Je garde-
 » rai en tout et partout la fidélité au Siège apo-
 » stolique; tout ce qu'il ordonnera dans mon
 » royaume, je l'observerai irrévocablement; je
 » rendrai la justice, je défendrai les églises, j'en
 » maintiendrai les revenus, je veillerai à ce que
 » les évêques et autres personnes ecclésiastiques
 » mènent une vie chaste et conforme aux canons,
 » je protégerai les pauvres, les veuves, les orphe-
 » lins, je détruirai les mariages illicites, je n'en

¹ *Epist. Greg. VII*, lib. 2, ep. 74.

» reconnaitrai de légitimes que ceux qui auront
 » été contractés par l'anneau et par la bénédiction
 » du prêtre , j'empêcherai la vente des hommes ,
 » j'observerai en tout , Dieu aidant , la droiture et
 » l'équité. En outre , de l'avis de tous mes primats ,
 » je statue qu'il sera payé tous les ans , et à perpé-
 » tuité, le jour de Pâques, un tribut de deux cents
 » byzantins à saint Pierre pour le royaume qu'il m'a
 » concédé. Enfin, comme servir Dieu c'est régner,
 » à la place de saint Pierre , de notre seigneur le
 » pape Grégoire et de ses successeurs, je me com-
 » mets et me recommande en vos mains , et fais ce
 » serment de fidélité : Moi Démétrius , roi par la
 » grâce de Dieu et le don du Siège apostolique ,
 » je serai dorénavant fidèle à saint Pierre , à mon
 » seigneur le pape Grégoire et à ses légitimes suc-
 » cesseurs. Ce royaume qui m'est donné par vos
 » mains , seigneur Gebizon , je le tiendrai fidèle-
 » ment et ne chercherai jamais à le soustraire au
 » Siège apostolique. Mon seigneur le pape Gré-
 » goire, ses successeurs et ses légats , s'ils vien-
 » nent en mon domaine , je les recevrai , les trai-
 » terai , les reconduirai avec honneur , et de quel-
 » que part qu'ils m'y invitent , je les servirai loya-
 » lement , selon mon pouvoir ¹. »

¹ Baron., ad an. 1076 , n. 68.

Sous le gouvernement du duc Miécizlas et de son fils Boleslas le Grand, qui s'adresse au saint Siège pour avoir le titre de roi, la nation polonaise devient entièrement chrétienne. Son ardeur martiale passe dans sa piété. Dès lors, quand aux messes solennelles on entonne l'évangile, les nobles Polonais portent la main à l'épée et la tirent à moitié, prêts à la tirer tout-à-fait pour la défense de la foi. L'an 1040, les ambassadeurs de cette nation demandent pour roi au pape Benoît IX, Casimir, petit-fils de Boleslas, qui s'était retiré au monastère de Clugny, où il avait fait profession de la vie religieuse et reçu le diaconat. Pour l'obtenir, tous les Polonais s'engagent, entre autres, à payer une redevance annuelle à l'église de Saint-Pierre. Déjà sous son aïeul, la Pologne payait un tribut au saint Siège : car, dès l'an 1013, Boleslas se plaignait auprès du pape Benoît VIII de n'avoir pu envoyer le cens promis au prince des apôtres, à cause des embûches que dressait à ses envoyés le roi de Germanie¹.

Etienne, duc des Huns ou Hongrois, qui depuis longtemps travaillait avec zèle à la conversion de ses sujets, demande au pontife romain le titre de roi. Sylvestre II le lui accorde avec celui d'apôtre de

¹ Ditmar., l. 6 ; Baron., ad an. 1013, n. 2.

la Hongrie. La bulle pontificale était accompagnée d'une riche couronne dont les Hongrois se servent encore aujourd'hui pour le sacre de leurs souverains. Le pieux monarque mit son royaume sous la protection spéciale du saint Siège. On le voit non-seulement par les lettres du pape Grégoire VII, mais encore en la vie du saint roi¹, et par la reconnaissance de ses successeurs. Aussi l'un d'entre eux, nommé Salomon, ayant voulu rendre ce royaume feudataire du roi de Germanie, le pape lui reprocha vivement de ce qu'au mépris de la noble suzeraineté du bienheureux Perre, prince des apôtres, il avait pensé se soumettre au roi teutonique, et, au lieu d'un roi souverain tel qu'il avait été jusque là, n'être plus qu'un roitelet².

Sous le règne de plusieurs princes du nom d'Olaüs, en particulier d'Olaüs I, roi de Suède, et d'Olaüs II, surnommé le saint, roi de Norwège, les terribles hommes du Nord s'adoucissent par le christianisme qu'ils embrassent en foule et qu'ils propagent jusque dans l'Islande et le Groënland. Le pape Grégoire VII recommande à un de ces princes d'envoyer de jeunes nobles à Rome pour

¹ Surius, tom. 4, in *Vita sancti Steph., reg. Hung.*

² Ep. Greg. VII, l. 2, ep. 70.

s'y instruire dans la doctrine chrétienne et l'enseigner ensuite dans la langue du pays à leurs compatriotes. Il l'engage à réconcilier le roi de Danemark avec ses frères. « Du reste, ajoute-t-il, pen-
 » sez toujours à l'espérance de votre vocation, et
 » attentifs à ce que dit le Seigneur dans l'Évangile,
 » *ils viendront de l'Orient et de l'Occident, et s'as-*
 » *seoiront au festin avec Abraham, Isaac et Jacob,*
 » *dans le royaume des cieux* : ne tardez pas, cou-
 » rez, hâtez-vous. Vous êtes des derniers confins :
 » mais si vous courez, si vous vous hâtez, vous serez
 » associés dans le royaume aux premiers ancêtres.
 » Que votre course soit la foi, la charité et le dé-
 » sir : votre carrière, de méditer combien la gloire
 » de ce monde est caduque, et de vous convaincre
 » qu'elle doit être envisagée avec amertume plu-
 » tôt qu'avec délice : l'usage de votre puissance,
 » de secourir les opprimés, de défendre les veu-
 » ves, de venger les pupilles, enfin, non-seule-
 » ment d'aimer la justice, mais encore de la sou-
 » tenir de toutes vos forces. C'est par cette voie,
 » avec ce trésor et ces richesses, qu'on parvient
 » du royaume terrestre au céleste, de la joie pas-
 » sagère à la joie éternelle, de la gloire fragile à
 » la gloire qui demeure toujours ¹. »

¹ Ep. Greg. VII, l. 6, ep. 23.

Canut le Grand , roi de Danemark et d'Angleterre , d'abord cruel et injuste , ensuite humain et équitable , écrivait en 1027 de Rome où il était allé en pèlerinage : « Canut , roi de tout le Danemark , de l'Angleterre , de la Norwège et d'une » partie de la Suède , à Egelnath le métropolitain , » à l'archevêque Alfric , à tous les évêques et » chefs , et à toute la nation des Anglais , nobles » et gens des communes , salut.

» Je vous écris pour vous informer que je suis » venu à Rome , afin de prier pour la rémission » de mes péchés , et pour la sûreté de mes royaumes et des nations qui sont assujetties à mon » sceptre. Il y a longtemps que je m'étais engagé » par un vœu , à faire ce pèlerinage ; mais j'en » avais été empêché jusqu'ici par les affaires d'état » et autres obstacles. Maintenant , j'adresse d'hum- » bles actions de grâces au Dieu tout-puissant , qui » m'a permis de visiter les tombeaux de ses bien- » heureux apôtres , Pierre et Paul , et tous les » saints lieux , au dedans et au dehors de Rome , » de les honorer et de les révéler en personne. Et » j'ai fait cela , parce que j'ai appris des sages que » le saint apôtre Pierre a reçu du Seigneur le » grand pouvoir de lier et de délier , et qu'il est » le porte-clef du royaume céleste. Voilà pourquoi

» j'ai cru très-utile de solliciter spécialement son
» appui près de Dieu...

» Sachez donc maintenant que j'ai voué à Dieu
» de mener désormais une vie en tout exemplaire,
» de gouverner selon la justice et la piété les
» royaumes et les peuples qui me sont soumis, et
» de garder un jugement équitable en toutes choses. Si par l'ardeur ou la négligence de ma jeunesse, j'ai jadis violé la justice, mon intention
» est de le corriger, avec la grâce de Dieu. C'est
» pourquoi j'adjure ceux à qui j'ai confié le gouvernement, et je leur commande, s'ils veulent
» conserver mon amitié et sauver leur âme, de ne
» faire désormais aucune injustice, soit au riche,
» soit au pauvre. Que toute personne, noble ou
» non, jouisse de ses droits selon la loi, de laquelle
» aucune déviation ne doit se permettre, soit en
» crainte de moi, soit en faveur de l'homme puissant, ou dans le dessein de remplir mon trésor.
» Je n'ai pas besoin d'argent levé par injustice. »
Canut dit à la fin de sa lettre : « Je conjure tous
» les évêques et les magistrats de mon royaume,
» par la fidélité que vous me devez ainsi qu'à Dieu,
» de faire en sorte qu'avant mon arrivée en Angle-
» terre, toutes les redevances que nous devons
» suivant la loi ancienne soient acquittées, savoir,
» l'aumône pour les charrues, la dime des ani-

» maux produits pendant l'année, et les deniers
» que vous devez à saint Pierre de Rome ¹. »

En Espagne, don Sanche Ramire II, roi d'Aragon et de Navarre, après diverses conquêtes sur les Maures, se soumet à la suzeraineté du pontife romain dans la personne de Grégoire VII, et s'oblige à lui payer un tribut annuel de cinquante écus d'or, comme l'atteste Pierre d'Aragon son fils dans une lettre à Urbain II ². Au surplus, tous les princes chrétiens qui entraient en Espagne pour en chasser les infidèles, consacraient leurs conquêtes au prince des apôtres, et s'obligeaient à les tenir comme du saint Siège. On le voit par une lettre de Grégoire VII à tous les princes qui voulaient faire de ces entreprises ³.

Une cinquantaine d'années plus tard, Alphonse I, duc de Portugal, ayant remporté d'éclatantes victoires sur les Maures, se déclare pareillement vassal et tributaire du Siège apostolique.

¹ Baron., ad ann. 1027, num. 2; Willelm. Malmesb., lib. 2, cap. 11.

² Præsertim cum pater meus, vester fidelis, romani pontificis seipsum dominatui subdiderit, atque etiam singulis annis ex censu quinquagintorum aureorum sese tributarium à temporibus papæ Gregorii usque ad obitum suum fideliter exhibuit. *Apud Pagium, in Critic. Baron.*, tom. 4, ad an. 1074, num. 13.

³ Epist. Greg. VII, l. 1, ep. 7.

lique, et en obtient la confirmation du titre de roi que son armée lui avait donné par acclamation sur le champ de bataille. C'est ce prince qui, de concert avec le clergé, la noblesse et le peuple de son royaume, constitua les lois fondamentales de la monarchie portugaise¹.

En Italie, les princes normands veulent tenir du saint Siége les conquêtes qu'ils font sur les Sarrasins et sur les Grecs dans la Pouille, la Calabre et la Sicile. Le duc Robert fait serment de fidélité au pontife romain. Ce serment commençait par ces mots : *Moi Robert, par la grâce de Dieu et de saint Pierre, duc d'Apulie, de Calabre et de Sicile, je serai dorénavant fidèle à l'Eglise romaine, au Siége apostolique et à vous mon seigneur Grégoire pape universel*².

Le saint empereur Henri, avant de recevoir, l'an 1013 de Benoît VIII, la couronne impériale dans la basilique de Saint-Pierre, promet *d'être le fidèle patron et défenseur de l'Eglise romaine, et de garder au pape et à ses successeurs la fidélité en toutes choses*. Ce sont les paroles d'un personnage contemporain, Ditmar, des comtes de Wal-

¹ Voyez son art. dans la Biog. univ. et Baron., ad an. 1144 et 1179.

² Epist. Greg. VII, l. 8, post ep. 1; Baron., ad ann. 1059 et 1080.

deck et évêque de Mersebourg¹. C'est à cette occasion que Glaber, auteur du même temps, dit les paroles déjà citées : *Ce nous paraît un décret extrêmement convenable, et excellent pour maintenir la paix, savoir : qu'aucun prince n'entreprenne audacieusement de porter le sceptre de l'empire romain : qu'aucun ne puisse s'appeler empereur ni l'être, sinon celui que le pape du Siège romain aura choisi pour son mérite comme propre à la république, et auquel il aura donné les insignes de l'empire*².

En France, le roi Robert, excommunié pendant quelque temps, ou plutôt, suivant le P. Bianchi, menacé de l'être par Grégoire V, parce que, malgré les remontrances paternelles du pontife, il retenait une épouse illégitime, sanctionne enfin par sa soumission les lois de l'Eglise touchant la sainteté de l'union conjugale, et mérite par ses vertus les surnoms de *pieux* et de *sage*.

Guillaume, surnommé le Grand, Alphonse V du nom, étaient, l'un dans l'Aquitaine, l'autre

¹ Henricus.... ad Ecclesiam sancti Petri, papæ expectante venit. Et antequam introduceretur, ab eodem interrogatus, si fidelis vellet romanæ patronus esse et defensor Ecclesiæ; sibi autem suisque successoribus per omnia fidelis: devotâ professione respondit. Ditmar, apud Baron., ad an. 1014, n. 1.

² Baron., ad an. 1013, n. 5.

dans la Castille, ce qu'étaient les Etienne en Hongrie, les Henri dans l'empire : des modèles de piété, de justice et de bravoure.

Ces princes aimaient et favorisaient les lettres. Ils étaient liés d'amitié les uns avec les autres. En 1023, Henri et Robert se donnent rendez-vous sur la Meuse, pour conférer ensemble du bonheur de leurs peuples, ainsi que du bien de l'Eglise, et faire ensuite confirmer leurs projets au pape dans une conférence à Pavie. Pendant que leurs officiers s'occupent à régler le cérémonial de la première entrevue, Henri vient trouver Robert dans son camp sans aucune escorte. Leurs relations avec le chef de l'Eglise étaient de même. Benoît VIII mande aux évêques de Bourgogne, d'Aquitaine et de Provence, de corriger certains abus dont il a été informé par le très-pieux seigneur Robert, roi des Français, ainsi que par les princes et les grands qui étaient venus avec lui aux tombeaux des apôtres.

Le roi Canut dit dans sa lettre déjà mentionnée : « Sachez en outre qu'il y eut à la fête de » Pâques une grande réunion de nobles personnes, avec le seigneur pape Jean et l'empereur Conrad ; savoir, tous les princes des nations depuis le mont Gargan jusqu'à la mer » voisine de nous. Ils me reçurent tous honora-

» blement et me firent des présents magnifiques ;
 » mais particulièrement l'empereur qui me donna
 » plusieurs vases d'or et d'argent, avec de riches
 » manteaux et de magnifiques vêtements. Je con-
 » férai alors avec le seigneur pape, l'empereur et
 » les princes, sur les griefs de mes peuples, an-
 » glais et danois, afin de pouvoir les faire jouir
 » de lois plus équitables et d'une sauvegarde plus
 » sûre dans leur voyage de Rome, et afin qu'ils
 » ne fussent plus retenus à tant de barrières, ni
 » ruinés par tant d'injustes péages. Mes demandes
 » me furent accordées par l'empereur, et par le
 » roi Rodolphe (de Bourgogne), à qui la plupart
 » des barrières appartiennent : et tous les princes
 » arrêtèrent que mes sujets, pèlerins ou mar-
 » chands, pourraient aller désormais à Rome et
 » s'en retourner en pleine sûreté, sans être rete-
 » nus aux barrières ni payer des droits illicites...

» Enfin tout ce que j'ai demandé au seigneur
 » pape, à l'empereur, au roi Rodolphe, et aux
 » autres princes dont la route de Rome traverse
 » les domaines, m'a été volontairement accordé
 » et confirmé par serment, en présence de quatre
 » archevêques, de vingt évêques, et d'une mul-
 » titude innombrable de ducs et de nobles. C'est
 » pourquoi je rends au Dieu tout-puissant de so-
 » lennelles actions de grâces de ce que j'ai si heu-

» reusement exécuté tout ce que j'avais l'intention
» de faire, et de ce que j'ai satisfait pleinement à
» tous mes désirs. »

Les familles des peuples, les diverses branches de la race humaine, se ressouvenant de Dieu, commençaient à se reconnaître aux pieds d'un père commun. Le lion et la génisse, le loup et l'agneau, les nations les plus opposées de caractères, venaient reposer ensemble, comme un seul troupeau, dans la même bergerie, et sous la houlette du même pasteur.

CHAPITRE XXVIII.

Perfection et avantages de cet ordre de choses.

Ainsi s'établissait dans l'univers l'ordre parfait. Je dis, ordre parfait; j'en ai pour garant Bossuet lui-même. Au livre 1, section 2, chapitre 35 de sa Défense, il se fait l'objection suivante : Mais, dit-on, l'ordre sera plus parfait, si la puissance civile est obligée de se soumettre à la puissance ecclésiastique, comme à la plus digne. Que répond à cela Bossuet? Bien loin de nier qu'un pareil ordre fût le plus parfait, la principale raison qu'il allègue pour ne point l'admettre, c'est qu'une telle perfection est au-dessus de l'humanité. *Neve tu hinc mihi cogita eam rerum humanarum pulchritudinem quam res humanæ ferre non possunt.* Mais dans le même livre, section 1, ch. 14, il nous rappelle d'après les monuments historiques, comment, en ce même siècle, sous Grégoire VII, les ducs, les comtes, et même les rois, se soumettaient à l'envi l'un de l'autre au saint Siège, afin de trouver en sa protection la sûreté et la paix. Et il ajoute qu'en effet ce n'était pas

une médiocre assurance d'avoir reçu la royauté ou le royaume du Siège apostolique. *Neque exiguum tutamen erat ab apostolicâ sede regnum accepisse.* En sorte que, suivant Bossuet, cette perfection de gouvernement est impraticable, et cependant elle se réalisait avec la plus grande facilité dans le onzième siècle. Les souverains y trouvaient de notables avantages. L'autorité du chef de l'Eglise les protégeait contre l'invasion des étrangers et contre la révolte de leurs propres sujets. On en voit un exemple dans la lettre suivante de Grégoire VII.

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs
» de Dieu, à Vezelin noble chevalier, salut et
» bénédiction apostolique.

» Vous saurez que nous sommes fort étonnés
» qu'ayant promis depuis longtemps d'être fi-
» dèle à saint Pierre et à nous, vous tentiez main-
» tenant de vous soulever contre celui que l'au-
» torité apostolique a constitué roi en Dalmatie.
» C'est pourquoi nous avertissons votre Noblesse
» et vous ordonnons de la part de saint Pierre,
» de ne plus prendre les armes contre le dit roi :
» sachant que tout ce que vous oserez contre lui,
» vous le ferez contre le Siège apostolique. Si vous
» avez quelque différend avec lui, c'est à nous
» que vous devez en demander le jugement, c'est

» de nous que vous devez attendre justice, plutôt
 » que de vous armer contre lui au mépris du
 » saint Siège. Que si vous ne vous repentez de
 » votre témérité, et que vous entrepreniez au
 » contraire de résister à nos ordres, sachez que
 » nous ne manquerons pas de tirer le glaive du
 » bienheureux Pierre pour punir votre opiniâ-
 » treté, ainsi que l'audace de ceux qui vous favo-
 » riseraient dans cette entreprise. Si au contraire
 » vous obéissez, comme il convient à tout chré-
 » tien, vous obtiendrez, comme un fils soumis,
 » la grâce de saint Pierre et la bénédiction du
 » Siège apostolique ¹. »

Cet ordre de choses n'était pas moins avanta-
 geux aux peuples qu'aux souverains. Si les princes
 n'y étaient pas livrés aux fureurs de la multi-
 tude, la multitude ne l'était pas non plus à la
 merci des princes. Elle avait dans le père commun
 de tous les chrétiens un tuteur et un vengeur :
 en voici un exemple dans l'histoire de Pologne.
 Boleslas II, après avoir régné quelque temps avec
 gloire, finit par se livrer, même en public, aux
 débauches les plus infâmes. Sa puissance ne lui
 servait plus qu'à satisfaire à tout prix ses brutales
 passions. Il s'abandonnait en même temps à des

¹ Epist. Greg. VII, lib. 7, ep. 4.

actes si horribles de tyrannie et d'injustice, que ses contemporains et la postérité l'ont flétri du surnom de *cruel*. D'après les plaintes toujours croissantes des seigneurs et du peuple, saint Stanislas, évêque de Cracovie, lui fit jusqu'à trois fois d'inutiles remontrances; enfin, après une quatrième, il l'excommunia. Le féroce Boleslas, ayant cherché vainement parmi les Polonais un assassin du vertueux pontife, le tua lui-même aux pieds des autels. A la nouvelle de cet exécrationnel forfait, le saint pape Grégoire VII, pour venger à la fois la religion, la morale et l'humanité, frappe d'anathème le roi assassin, le prive de la royauté, délie tous ses sujets du serment de fidélité, et, pour inspirer plus d'horreur encore d'une pareille tyrannie, ôte le titre de rois aux souverains de Pologne qui en effet ne prirent plus pendant longtemps que celui de ducs¹. Boleslas, abandonné de tout le monde, mourut dans l'obscurité.

La loi de Dieu, interprétée par l'Eglise, était alors la règle souveraine entre les peuples et les rois, comme entre les simples individus. Pour les peuples et les rois, comme pour le plus humble

¹ Baron., ad an. 1079, num. 41; et la *Biog. univ.*, art. *Boleslas II.*

fidèle, l'Eglise, la chaire apostolique, était cette autorité toujours vivante à laquelle a dit Jésus-Christ : Qui vous écoute, m'écoute. C'est là que les nations entières exposaient leurs doutes de conscience : car les nations mêmes avaient une conscience alors. Là elles consultaient le Seigneur par le pontife auquel il a dit : Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieus, tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieus. Comme la nation des Francs avait interrogé les papes Zacharie et Etienne, ainsi plus tard la nation portugaise interroge Grégoire IX et Innocent IV.

Au treizième siècle, Sanche II, roi de Portugal, homme faible, se laisse absolument gouverner par sa femme. Celle-ci, entourée de quelques hommes de petite naissance, dispose avec eux des charges et des dignités, des châtimens et des grâces, souvent à l'insu du roi. Les grands en sont indignés : des prélats en portent leur plainte à Grégoire IX, qui, après plusieurs admonitions et une longue attente, prononce interdit contre le royaume et excommunication contre le roi. Ces censures ayant été longtemps observées, le roi promet de réformer les abus dont on se plaignait, de réparer les dommages, et de se conduire suivant un règlement que le pape lui don-

na, et pour l'exécution duquel il nomma des commissaires. Mais rien ne fut exécuté, et le roi Sanche ne se conduisit pas mieux que devant. Les prélats et les seigneurs de Portugal portent alors de nouveau leurs plaintes au pape Innocent IV, disant en substance : Le roi accable les églises et les monastères d'exactions intolérables : sa négligence est telle à punir les crimes, que les biens tant ecclésiastiques que profanes sont pillés impunément, et que l'on commet hardiment des incendies et des meurtres contre les personnes sans défense. Les nobles et d'autres à leur exemple contractent des mariages dans des degrés défendus : on enlève impunément des femmes, même des religieuses : on fait souffrir de cruelles tortures à des marchands et à des laboureurs, pour en tirer de l'argent. Le roi laisse dépérir les châteaux et les terres de son domaine, et souffre que les Sarrasins de la frontière empiètent sur les terres des chrétiens. Avant de rien prononcer, Innocent IV écrit à don Sanche une nouvelle lettre d'avertissement, qui ne fit pas plus d'effet que celles de son prédécesseur. Voyant alors que rien n'était capable de tirer ce malheureux prince de son inertie, il adresse aux barons et à tous les peuples de Portugal une bulle, dans laquelle, après avoir énoncé les plaintes portées

au saint Siège contre le roi, il dit que, voulant relever ce royaume tributaire de l'Eglise romaine par la bonne conduite d'un homme sage, il ordonne à tous les Portugais de recevoir Alphonse, frère de Sanche, dans toutes les villes, châteaux et autres places du royaume où il se présentera : d'obéir en tout à ses ordres, lui donner secours contre tous ceux qui voudront lui résister, et lui remettre tous les revenus du royaume, sous peine d'y être contraints par censures ecclésiastiques. En quoi, ajoute le pape, nous ne prétendons point ôter le royaume au roi, ou à son fils, s'il lui en vient ; mais seulement pourvoir à sa conservation et à celle du royaume pendant sa vie. La bulle du pontife s'exécuta malgré quelques oppositions. Alphonse gouverna le royaume avec beaucoup de sagesse, comme régent pendant la vie de son frère, et, à sa mort, comme roi¹.

¹ Voyez les *Annales de Sponde*, an. 1245, et Fleury, l. 82, num. 44.

CHAPITRE XXIX.

Le pape saint Grégoire VII, et le roi de Germanie Henri IV.

« Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant, l'an
» de la miséricordieuse incarnation 1073, indication et lune onzième, le dix des calendes de
» mai, la seconde férie, jour de la sépulture du
» seigneur Alexandre II, pape d'heureuse mémoire : afin que la chaire apostolique ne soit pas
» longtemps en deuil, privée d'un propre pasteur :
» nous, cardinaux, clercs, acolytes, sous-diacres, diacres, prêtres de la sainte Eglise romaine, catholique et apostolique, assemblés
» dans la basilique de Saint-Pierre aux liens, du
» consentement des vénérables évêques, abbés,
» curés et moines, ici présents, aux acclamations
» d'une foule considérable des deux sexes et de
» rang divers ; nous nous élisons pour pasteur et
» souverain pontife, l'homme religieux, versé
» dans l'une et l'autre science, amateur accompli
» de l'équité et de la justice, intrépide dans l'adversité, modéré dans la prospérité, et, suivant
» la parole de l'apôtre, orné de bonnes mœurs,

» pudique , modeste , sobre , chaste , hospitalier ,
 » gouvernant bien sa maison , élevé et instruit
 » d'une manière distinguée , depuis sa première
 » enfance , dans le sein de cette mère Eglise ,
 » et , pour son mérite , promu jusqu'à ce jour à
 » l'honneur de l'archidiaconat : en un mot , l'ar-
 » chidiacre Hildebrand , que nous voulons et
 » approuvons qui soit appelé d'ici à jamais , Gré-
 » goire , pape et apostolique. Vous plaît-il ? Il
 » nous plaît. Le voulez-vous ? Nous le voulons.
 » Le louez-vous ? Nous le louons. Fait à Rome ,
 » le dix des calendes de mai , indiction on-
 » zième ¹. »

Tel est , d'après les actes publics , le décret d'é-
 lection de Grégoire VII. Avant et après qu'il fut
 publié , le clergé et le peuple criaient dans l'Eglise :
Saint Pierre a élu l'archidiacre Hildebrand , saint
*Pierre a élu le pape Grégoire*² ! L'éloge qu'on y
 fait de son caractère et de ses vertus , est répété
 par tous les historiens catholiques du temps.
 Othon de Frisingue en fait ce portrait : *Modèle*
du troupeau , ce qu'il enseigna par la parole , il
le montra par l'exemple , et , partout courageux
athlète , il ne craignit point de s'exposer comme

¹ Apud Baron., ad an. 1073 , n. 24.

² Ibid., n. 20.

un boulevard pour défendre la maison d'Israël¹.

Disciple d'abord de l'archevêque d'Amalphi, Laurent, célèbre par son savoir et sa piété, ensuite du prêtre Gratien, qui devint pape sous le nom de Grégoire VI, Hildebrand suivit ce dernier en Germanie, lorsque, pour le bien de la paix, il eut abdiqué la papauté. Retiré à Clugny, il y menait la vie monastique, et était même devenu prieur de la maison, quand Brunon, évêque de Toul, vint à y passer, allant à Rome. Damase II étant mort, les Romains envoyèrent à l'empereur pour l'inviter à désigner un pape. Henri III nomma Brunon, évêque de Toul, qui, après une longue résistance, y consentit enfin et prit, avec le nom de Léon IX, les insignes de souverain pontife. Mais, arrivé à Clugny, le prieur Hildebrand, plein du zèle de Dieu, dit Othon de Frisingue, alla le trouver, lui reprocha courageusement son entreprise, disant qu'il n'était pas permis qu'un souverain pontife, par une main laïque, s'emparât violemment du gouvernement de l'Eglise universelle. Cependant, s'il voulait suivre ses conseils, il promettait de faire en sorte que, sans indisposer à son sujet la majesté impériale,

¹ *Forma gregis factus, quod verbo docuit, exemplo demonstravit, ac fortis per omnia athleta se pro muro domui Israel ponere non timuit. Otho Fris., apud Baron., ibid. n. 26.*

la liberté de l'Eglise se rétablit par une élection canonique. Docile à son avertissement, Brunon déposa la pourpre, prit l'habit de pèlerin, et, emmenant avec lui Hildebrand, se mit en route. Arrivé à Rome, il est élu souverain pontife par le clergé et le peuple, à la persuasion d'Hildebrand. C'est ainsi, conclut Othon, que l'Eglise romaine récupéra jusqu'à un certain point la libre élection ¹.

Dès lors Hildebrand parut l'âme de toutes les grandes affaires. Non-seulement il remplit les plus importantes légations, il décidait encore l'élection des papes. A la mort de Léon IX, il fut envoyé par les Romains à l'empereur Henri III, avec charge d'élire en Allemagne, au nom du clergé et du peuple de Rome, celui qu'il jugerait digne de remplir le saint Siége. Il fit élire par les évêques Gébehard, évêque d'Eichstett; Victor II, malgré lui, et malgré l'empereur, son parent, qui le disait nécessaire au gouvernement de l'empire. S'il n'eut point de part à l'élection d'Etienne IX, c'est qu'il était absent : encore une partie des électeurs voulait-elle qu'on attendit son retour. Pour prévenir pareille chose, Etienne, ayant assemblé dans l'Eglise les évêques, le clergé

¹ *Otho Fris.*, apud Baron., ad an. 1049, n. 2.

et le peuple romain, ordonna très-expressément que, s'il venait à mourir pendant l'absence du sous-diacre Hildebrand, qui était alors en ambassade, on ne fit point d'élection, mais qu'on laissât vaquer le saint Siège jusqu'à son retour, pour en disposer par son conseil. Et de fait, Etienne étant mort peu après, les cardinaux, le clergé, le peuple de Rome, bien que la faction des comtes de Tusculum eût fait un antipape, attendirent le retour de Hildebrand. Celui-ci ayant reçu en Toscane les pleins pouvoirs des Romains, élu pape, sous le nom de Nicolas II, Gérard, évêque de Florence. Nicolas, dans un concile, ordonna, suivant l'autorité des Pères, que le pape venant à mourir, les évêques cardinaux traiteraient ensemble les premiers de l'élection, qu'ils y appelleraient ensuite les clercs cardinaux, et enfin que le reste du clergé et du peuple y donnerait son consentement : sans préjudice, ajoute-t-il, de l'honneur dû à notre très-cher fils Henri, maintenant roi, suivant le privilège que nous lui avons accordé : et on fera le même honneur à ses successeurs, à qui le saint Siège aura personnellement accordé le même droit. A la mort de Nicolas II, l'archidiacre Hildebrand, ayant tenu conseil avec les cardinaux et les nobles romains, fit élire Anselme, évêque de Lucques, qui fut nommé

Alexandre II¹. Ce dernier étant mort, aussitôt, dit Lambert d'Aschaffembourg, les Romains, avant d'avoir consulté le roi, élurent pour lui succéder, Hildebrand, homme très-érudit dans les lettres sacrées, et, déjà sous les pontifes précédents, très-célèbre dans toute l'Eglise par l'éclat de toutes les vertus².

Grégoire vit son élection avec une profonde douleur. Il sentait quel fardeau redoutable allait peser sur lui. Un moyen restait pour y échapper : il l'employa. D'après la constitution de Nicolas II, le consentement de Henri IV, roi de Germanie, était nécessaire. Ce prince ne s'était encore servi de ce privilège que pour faire un antipape. Grégoire, sans vouloir se laisser sacrer ni prendre d'autre titre que celui d'*élu pontife romain*, envoya promptement à Henri pour lui demander non pas son consentement, mais son refus, le prévenant dès lors qu'une fois pape, il ne laisserait certainement pas impunis les excès notoires auxquels il s'abandonnait³. Ce qui a lieu de surprendre, c'est que les évêques d'un certain pays

¹ Voyez Baronius et Fleury, aux années 1054, 1059, 1061.

² Cui romani protinus, inconsulto rege, successorem elegerunt Hildebrandum, virum sacris litteris eruditissimum, et in tota Ecclesia, tempore quoque priorum pontificum omnium virtutum genere celeberrimum, etc. Lamb. apud Baron., an. 1073, n. 26.

³ Ibid., n. 27.

écrivirent au roi dans le même sens: « Comme
 » Grégoire brûlait du zèle de Dieu, dit Lambert
 » d'Aschaffembourg, les évêques des Gaules com-
 » mencèrent à être touchés d'un grand scrupule :
 » c'étoit que cet homme, d'un génie véhément,
 » et d'une fidélité courageuse envers Dieu, ne
 » vint un jour à les examiner un peu sévèrement
 » sur leurs négligences. C'est pourquoi, tous, de
 » concert, ils pressèrent le roi de déclarer nulle
 » l'élection, comme ayant été faite sans son ordre :
 » l'assurant que s'il ne se hâtait de prévenir les
 » entreprises de cet homme, personne ne s'en
 » trouverait plus mal que le roi lui-même ¹. »
 Malgré toutes ces instances, le roi, ayant su
 comment les choses s'étaient passées, y donna
 son agrément, et envoya ses ambassadeurs pour
 assister au sacre du pontife.

Les prédictions que faisaient à Henri et le nouveau pape et les évêques de Germanie, la conduite de Henri ne les justifiait que trop. Autant les historiens de l'époque nous représentent Grégoire comme un pontife orné de toutes les vertus, brûlant du zèle de Dieu, défenseur intrépide de

¹ Lamb., apud Baron., ann. 1073, n. 28. Il est bon d'avertir que cet auteur donne très-souvent le nom de Gaules à tout le royaume germanique, qui comprenait alors une partie considérable de la Gaule proprement dite.

l'équité et de la justice : autant ils nous dépeignent Henri comme un prince livré à la plus affreuse dépravation, comme un homme sans foi ni loi. Pour bannir de l'Eglise entière et de chaque nation les restes de la barbarie, pour imprimer à l'Europe et par elle à tout le genre humain une dignité et une grandeur en quelque manière surhumaine, il ne manquait au grand et saint pontife que de trouver sur les trônes chrétiens un saint Henri, un saint Etienne, un pieux Robert, un Charlemagne. Le Henri qu'il trouvait sur le trône de Germanie, prêt à lui demander l'empire, n'était fait que pour corrompre la chrétienté, abrutir les peuples, replonger l'Europe et par elle le reste du monde dans une dégradation mille fois pire que la barbarie. Il n'avait encore que cinq ans, lorsqu'à la recommandation de l'empereur son père, dangereusement malade, il fut élu roi par le pontife romain qui était présent, et par les autres pontifes et princes. Son père, en mourant, le recommanda à l'Eglise romaine dans la personne du pape Victor II, qui de fait l'affermir sur le trône, en lui conciliant dans un concile de Cologne la soumission du comte de Flandres et du duc de Lorraine, et en pacifiant ainsi tout son royaume. Mais Henri ne répondit guère à la bienveillance du pontife, ni

aux soins de sa mère l'impératrice Agnès, ni à ceux de saint Annon, archevêque de Cologne, son précepteur. A l'âge de dix-huit ans, dit Fleury, il était déjà un des plus méchants de tous les hommes. En effet, telles étaient ses mœurs. Non content d'un troupeau de concubines, il violait les vierges sacrées, séduisait ou enlevait de force les filles et les jeunes femmes dont il entendait vanter la beauté, déshonorait les femmes nobles, et les forçait, après avoir tué leurs maris, d'épouser de vils esclaves. Il devint cruel, dit encore Fleury, même à ses plus confidents; les complices de ses crimes lui devenaient suspects, et il suffisait, pour les perdre, qu'ils témoignassent d'une parole ou d'un geste désapprouver ses desseins. Aussi personne n'osait-il lui donner de conseil qui ne lui fût agréable. Il savait cacher sa colère, faire périr les gens lorsqu'ils s'en défiaient le moins, et feindre d'être affligé de leur mort jusques à verser des larmes¹.

Pendant qu'il prostituait l'autorité souveraine à satisfaire d'indignes passions, les innocents étaient opprimés par tout son royaume, les pupilles et les veuves dépouillés, les monastères et les églises dévastés; l'iniquité sans frein commet-

¹ Fleury, l. 61, n. 31.

taient impunément tous les crimes qu'elle voulait. Telles sont les doléances que lui fit le peuple d'Utrecht le jour de Pâques 1072¹. Quant à la Saxe et à la Thuringe, il les traitait en pays ennemi. Partout il élevait des forteresses, contraignait les paysans à y travailler comme des esclaves. Les garnisons de ces repaires, sans solde suffisante, vivaient, d'après ses ordres, du pillage des campagnes. A l'exemple du maître, les satellites étaient autant de despotes. Des hommes libres, même nobles, se voyaient réduire en servitude : les filles et les femmes les plus respectables étaient déshonorées sous les yeux de leurs parents : un père, un époux s'en plaignait-il ? Il était accusé de lèse-majesté, jeté en prison, d'où il ne se rachetait que par l'abandon de tous ses biens. Les pauvres paysans en appelaient-ils au roi ? le roi leur répondait sèchement qu'ils méritaient bien d'être traités de la sorte pour leur injustice à refuser le paiement des dîmes : que pour lui, il ne faisait que venger par ses armes la cause de Dieu et les lois de l'Eglise. Dès l'an 1073, afin de donner un prétexte à ses violences, il avait excité l'archevêque de Mayence à exiger, sans aucun droit, les dîmes de Thuringe, pro-

¹ Lambert Schafn., ad an. 1072.

mettant de lui prêter main-forte pour contraindre tous ceux qui les refuseraient, mais à condition qu'il partagerait ces dimes avec l'archevêque. Pour consommer cette iniquité, il défendit aux opprimés, sous peine d'encourir sa royale disgrâce, d'en instruire le Siège apostolique de quelque manière que ce fût. C'est ainsi qu'il soutenait les lois de l'Eglise et la cause de Dieu. Voyant donc les paysans consternés de toutes parts, et prêts à tout endurer, il entreprit, dit Lambert, de réduire en servitude tous les Saxons ainsi que les Thuringiens, et de confisquer leurs propriétés¹.

L'Eglise se voyait en proie à la tyrannie, autant que le sexe faible et le pauvre peuple. Henri vendait les évêchés et les abbayes au plus offrant, les donnait souvent à ses compagnons de débauche pour prix des plus horribles infamies : plus d'une fois, après avoir installé un évêque ou un abbé de la sorte, il en trouvait un autre encore pire et qui flattait encore avec plus de turpitude ses hideux penchants ; aussitôt il faisait déposer le premier comme simoniaque, et mettait en sa place le second comme plus saint. Telle était la

¹ Rex... machinari cœpit ut omnes Saxones et Thuringos in servitutem redigeret, et prædia eorum fisco publico adjiceret. Lamb. Schaf., an. 1073.

corruption que produisait ce commerce de simonie et de luxure, qu'à peine voyait-on un évêque dont l'entrée fût légitime et la vie pure. Ce qui achève de peindre ce malheureux prince, c'est sa conduite dans l'intérieur de sa famille. Il avait, de père et de mère, une sœur unique qui s'était faite religieuse. Eh bien, un jour, lui-même la tenant renversée par terre, il la fit déshonorer par un de ses courtisans. Ce n'est pas tout. Après avoir fait violer sa femme, l'impératrice Adélaïde nommée aussi Praxède, par plusieurs de ses compagnons de débauche, et cela dans un cachot où il l'avait plongée, il ordonna enfin à son propre fils Conrad d'en faire autant, et, sur son refus, le renia pour son fils et le déclara bâtard ¹.

Excédés d'une pareille tyrannie, les grands et les peuples adressèrent des plaintes au saint Siège et de fortes remontrances à Henri, le conjurant par tous les motifs, maintenant qu'il était parvenu à un âge mûr, de mettre fin aux intolérables excès de sa jeunesse. « A ce prix, ils le serviraient de » grand cœur, comme devant, en la manière » toutefois qu'il convient à des hommes libres et

¹ Bruno, in *Hist. belli Saxon.*, apud Natal. Alexand., Secul. 11. Dissert. 2; Dodechinus, apud Baron., an. 1093, n. 4.

» nés dans un empire libre, de servir un roi. Si-
 » non, chrétiens qu'ils étaient, ils ne voulaient
 » point se souiller par la communion d'un homme
 » qui avait trahi la foi chrétienne par des préva-
 » rications capitales. Que s'il pensait les con-
 » traindre par les armes, eux aussi ne manque-
 » raient ni d'armes ni de science militaire. Ils lui
 » avaient juré fidélité, mais à condition qu'il vou-
 » lût être roi pour l'édification et non pour la
 » destruction de l'Eglise de Dieu : qu'il gouvernât
 » justement, légitimement, et laissât à chacun son
 » rang, sa dignité et ses droits. Que si, le pre-
 » mier, il violait ces conditions, eux n'étaient plus
 » tenus à la religion de ce serment, mais que
 » désormais ils lui feraient une très-juste guerre
 » comme à un barbare oppresseur du nom chré-
 » tien, et que, tant qu'il leur resterait une der-
 » nière étincelle de chaleur vitale, ils combat-
 » traient pour l'Eglise de Dieu, pour la foi
 » chrétienne, et pour leur propre liberté. » Aux
 ambassadeurs de Henri, ils rappelaient que tels
 étaient ses crimes envers ses plus intimes amis,
 envers sa femme, envers sa propre sœur l'abbesse
 de Quedlinbourg, envers ses plus proches pa-
 rents, que si on les jugeait suivant les lois ec-
 clésiastiques, il serait condamné à renoncer au
 mariage, au baudrier de la milice, et à tout

usage- du siècle , combien plus au royaume ¹.

Sur ces plaintes, le pape Alexandre II envoya l'an 1073, par saint Annon de Cologne et Herman de Bamberg, des lettres au roi qui l'appelaient à Rome pour donner satisfaction de sa conduite ². Alexandre étant mort sur ces entrefaites, les plaintes se renouvellent encore plus vives sous le pontificat subséquent de saint Grégoire. Ce dernier écrit à Henri des lettres paternelles, témoigne pour lui une tendre affection. De son côté, Henri convient de ses crimes, se recommande à la clémence du pontife, qu'il appelle son bien aimé père, et lui demande des conseils pour réparer avec son secours les torts de sa jeunesse et ramener la paix dans son royaume ³. Grégoire apprend que les princes sont assemblés pour

¹ Ea in familiarissimos amicos, et in uxorem, ea in sororem propriam abbatissam de Quidelenburg, ea in alias personas naturæ necessitati sibi conjunctissimas facinora patrasse, quæ si secundum ecclesiasticas leges judicarentur, et conjugium, et militiæ cingulum, et omnem prorsus seculi usum, quanto magis regnum abdicare censeretur. Lamb. Schafrn., an. 1073.

² Anno Coloniensis episcopus et Hertmannus Bambergensis.... litteras Alexandri apostolici detulerunt, regem vocantes Romam ad satisfaciendum pro simoniaca hæresi, aliisque nonnullis emendatione dignis, quæ de ipso Romæ fuerant audita. Ursperg., apud Baron., an. 1073, n. 1.

³ Voyez sa Lettre apud Hugo. Flavin., in *Chron. Virdun.*, apud Goldast., t. 1. *Constit. imperial.*, et inter Ep. Greg. VII, l. 1, post Epist. 29.

se choisir un autre roi : il les en détourne par des lettres pressantes, et s'offre pour médiateur entre eux et leur seigneur¹. Non content de cela, l'année suivante, 1074, il envoie vers Henri une ambassade solennelle, à la tête de laquelle était sa mère, l'impératrice Agnès. Henri jure aux légats de corriger sa conduite. A peine sont-ils partis, qu'il reprend ses désordres. Grégoire lui envoie de nouveau sa mère; de nouveau il promet de changer. Là-dessus le pape lui écrit dans les termes les plus affectueux, lui communique ses desseins pour le bonheur de la chrétienté. Il compte rassembler une armée nombreuse; déjà cinquante mille hommes sont prêts : lui-même marchera à leur tête au secours des chrétiens d'Orient qui ont imploré son assistance. Il profitera en même temps des bonnes dispositions de l'église de Constantinople et des Arméniens pour cimenter leur union. Mais comme c'est une entreprise très-importante, ajoute-t-il, je vous demande aide et conseil : car si Dieu permet que j'y aille, c'est à vous après Dieu que je laisse l'Eglise romaine, afin que vous la gardiez comme votre sainte mère et que vous défendiez son honneur. Tout cela fut en vain. Henri n'ayant plus à

¹ Lib. 1, epist. 39.

craindre les princes saxons, s'abandonne à tous les excès.

Dans un concile de Rome en 1074, saint Grégoire avait déclaré déchus de leurs grades les clercs et les prélats simoniaques, interdits les prêtres incontinents, et excommuniés, avec quelques prélats convaincus de simonie, certains conseillers du roi. Au lieu de seconder le Pape dans cette réforme si nécessaire de l'Eglise, Henri, violant ses promesses et ses serments, se met plus que jamais à faire un indigne trafic des évêchés et des abbayes, à écouter les simoniaques excommuniés, et à persécuter les catholiques. Le pape lui fait des remontrances avec douceur, lui rappelle les promesses faites à sa mère, aux légats, et à lui-même, le priant de ne pas opprimer la liberté de l'Eglise. Ces lettres ne produisant aucun effet, et les accusations des bons catholiques croissant toujours, il se voit contraint d'employer des remèdes plus efficaces. Il fait ce qu'avait déjà fait trois ans auparavant son prédécesseur Alexandre II. Il députa à Henri vers la fête de Noël en 1075 d'autres légats pour l'appeler au concile de Rome qui devait se tenir au carême suivant, afin de s'y purger des crimes qu'on lui reprochait, faute de quoi il serait séparé de la communion de l'Eglise.

Furieux de cette citation, Henri convoque à

Worms ses évêques et ses abbés , la plupart simoniaques , pour déposer le pape. A leur tête paraît un certain Hugues , dégradé du cardinalat et excommunié pour ses crimes. La déposition du saint pontife est décrétée par ces prélats sacrilèges. Henri la fait prononcer encore par les évêques simoniaques de la Lombardie , envoie des émissaires la publier à Rome et dans le concile même qui s'y tenait. Un de ces malheureux schismatiques eut l'insolence de dire au pape en plein concile : Le roi notre seigneur t'ordonne de quitter la chaire apostolique et de lui remettre sa papauté. A ces mots, les nobles romains , qui étaient présents , tirent leurs épées pour châtier ce téméraire. C'était fait de lui, si le pontife , se jetant au devant des glaives , ne l'eût protégé de son corps. Tout le concile , composé de cent dix évêques , s'écriait qu'il fallait sans délai excommunier le roi. Le pape , qui venait de recevoir une lettre de repentir et de soumission d'un certain nombre des évêques d'Allemagne , remit la décision au jour suivant. Alors enfin , de l'avis de tous les Pères du concile , il fut défini que Henri serait privé de l'honneur royal et frappé d'anathème, jusqu'à ce qu'il eût fait une digne satisfaction ¹. [On voit que cette première sentence

¹ Tandem omnibus acclamantibus definitum est, ut honore

a été prononcée, non pas précipitamment, mais après des années de remontrances : non par le pape seul, mais de l'avis de tout le concile : non pas d'une manière irrévocable, mais plutôt suspensive, et jusqu'à satisfaction convenable.

Les princes d'Allemagne et un bon nombre de prélats, frappés de la mort subite et désespérée d'un des principaux auteurs de l'attentat contre le pape, et touchés plus encore des calamités de l'empire, se consultèrent ensemble, et d'un commun accord proposèrent à Henri une diète à Augsbourg, où son affaire serait discutée de part et d'autre et jugée par le pape : l'avertissant que si dans l'année il ne se faisait absoudre de l'excommunication, il perdrait tout droit au royaume, et cela d'après les lois mêmes de l'état¹. Henri accepta toutes les conditions, les confirma par des serments et des

regio privaretur et anathematis vinculis tam prænominatus rex quam omnes assentanei sui colligarentur. Acceptâ itaque fiducia Dominus papa ex totius synodi consensu et judicio protulit anathema. Paroles d'un auteur contemporain, Paulus Bernriedens., in *Actis Greg. VII.*

² Quod si ante diem anniversarium excommunicationis suæ, suo præsertim vitio, excommunicatione non absolvatur : absque retractatione in perpetuum causâ ceciderit, nec legibus deinceps regnum repelere possit, quod legibus ultra administrare, annuam passus excommunicationem, non possit... Ut si ante hanc diem excommunicatione non absolvatur, deinceps, juxta Palatinas leges, indignus regio honore habeatur. Lamb. Schafn., ad an. 1076.

otages , il les accomplit même toutes , hormis une seule , qui était d'attendre le pape à Augsbourg. Il alla au devant de lui en Italie. A cette nouvelle , Grégoire , qui était en route pour l'Allemagne , se retira dans le château de Canosse , chez la comtesse Mathilde. Henri y étant arrivé , demandait son absolution en habit de pénitent. Le pape s'y refusa pendant trois jours , par la raison que cette affaire devait se traiter à la diète d'Augsbourg , où l'attendaient les prélats et les princes de Germanie. Enfin , vaincu par les sollicitations de personnes puissantes et très-catholiques , il la lui accorda , aux conditions suivantes , rapportées ainsi par Fleury d'après Lambert d'Aschaffembourg. Que Henri se présenterait à la diète générale des seigneurs allemands , au jour et au lieu qui seraient marqués par le pape , et y répondrait aux accusations contre lui , dont le pape serait juge , s'il voulait. Que suivant son jugement il garderait le royaume ou y renoncerait , selon qu'il paraîtrait innocent ou coupable , sans que jamais il tirât aucune vengeance de cette poursuite faite contre lui. Que jusques au jugement de la cause , il ne porterait aucune marque de la dignité royale , et ne prendrait aucune part au gouvernement de l'état ; seulement qu'il pourrait exiger les services , c'est-à-dire les redevances nécessaires pour l'entre-

rien de sa maison. Que ceux qui lui avaient prêté serment, en demeureraient quittes devant Dieu et devant les hommes. Qu'il éloignerait pour toujours de sa personne Robert, évêque de Bamberg, et les autres dont les conseils lui avaient été si préjudiciables. Que s'il se justifiait et demeurerait roi, il serait toujours soumis et obéissant au pape, et lui aiderait, selon son pouvoir, à corriger les abus de son royaume contraires aux lois de l'Eglise. Enfin que s'il manquait à quelque'une de ces conditions, l'absolution serait nulle, il serait tenu pour convaincu, sans jamais être reçu à se justifier; et les seigneurs auraient la liberté d'élire un autre roi¹. Henri accepta toutes ces conditions, les jura, ainsi que les princes et princesses qui avaient intercédé pour lui auprès du pape.

Mais à peine sorti de là, les évêques schismatiques de Lombardie lui reprochent sa soumission comme une faiblesse; il oublie de nouveau ses promesses et ses serments, et s'abandonne à tous ses anciens désordres.

Cependant les princes et les prélats tiennent leur assemblée : Grégoire presse Henri de s'y rendre suivant sa promesse jurée : Henri s'y refuse sous divers prétextes. Les princes élisent en 1078 un

¹ Lambert. Schafoab., ad an. 1076; Fleury, l. 62, n. 40.

autre roi, Rodolphe de Souabe, mais sans le consentement du pape, qui s'en montra même offensé, et ne voulut point approuver l'élection. Ce fut seulement en 1080, après de nouveaux parjures, de nouveaux excès de la part de Henri, que, suivant qu'il s'y était soumis lui-même avec serment, et lorsqu'il reçut l'absolution en 1076, et par ses ambassadeurs au concile de Rome en 1079, le pape l'excommunia et le déposa d'une manière définitive, déclara ses sujets absous du serment de fidélité, et confirma l'élection de Rodolphe. Tout cela se fit encore dans un concile nombreux.

Un auteur non suspect, le gallican Noël Alexandre, réduit l'histoire de ce démêlé aux huit propositions suivantes, qu'il appuie sur des monuments contemporains. 1° Les crimes du roi Henri causent un énorme scandale dans l'Eglise et dans l'état, et lui aliènent les esprits des Saxons. 2° Grégoire VII, et par ses lettres et par ses légats, lui parle avec la plus grande tendresse pour le rappeler à son devoir, et se montre très-disposé à servir ses intérêts. 3° Henri, méprisant les décrets de l'Eglise et s'obstinant dans ses crimes, Grégoire VII le réprimande avec plus de force. L'autre, ne pouvant souffrir de reproche, assemble à Worms un conciliabule schismatique contre le pontife, et peu après un autre conventi-

cule à Pavie. 4° Grégoire VII excommunie le roi de Germanie, dans un concile à Rome l'an 1076, mais ne le prive pas tout-à-fait de la dignité royale. 5° Henri, par une pénitence simulée, obtient l'absolution de Grégoire VII. 6° Le roi Henri ayant violé la foi qu'il avait donnée à Dieu ainsi qu'au vicaire de Jésus-Christ, et confirmée avec serment, les princes de Germanie élisent pour roi Rodolphe duc de Souabe. 7° Rodolphe est élu roi de Germanie sans le conseil du souverain pontife Grégoire VII. 8° Le roi Henri étant retombé dans les mêmes crimes, et dans des crimes encore plus énormes, Grégoire VII l'excommunie et le dépose¹.

On nous a tellement habitués à ne voir dans Grégoire VII que *l'ambitieux, l'orgueilleux, l'impétueux, le fougueux* Hildebrand, que l'exposé historique de ce qu'il a fait déconcertera probablement les idées de plus d'une personne. Un point surtout a choqué ces derniers siècles : c'est la rigueur et l'arrogance avec laquelle il traite à Canosse ce bon roi de Germanie. En effet, nous sommes devenus, particulièrement en France, si délicats sur le respect, les égards qu'on doit à la majesté royale, que si par accident nous avons soit offensé, soit simplement tué un monarque, pour réparer notre

¹ Nat. Alex. Sæcul., 11 et 12, Dissertatio 2.

faute , nous serions prêts à recommencer : en conséquence nous sommes étrangement scandalisés qu'un pape , avant d'absoudre un aussi saint homme que ce roi Teuton , lui fasse porter un habit de pénitent , le fasse jeûner jusqu'au soir , et cela pendant trois jours ni plus ni moins. On ne sera donc pas peu surpris d'apprendre qu'un auteur protestant s'est avisé de découvrir que , bien loin d'avoir été dur en cette circonstance , Grégoire usa envers Henri d'une indulgence et d'une générosité singulière. Il trouve d'abord que trois jours de jeûne pour cette masse énorme de crimes qu'il avait sur la conscience , n'était pas une pénitence excessivement rigoureuse. D'ailleurs ces sortes de pénitences n'étaient point une chose inouïe alors : le père de Henri , tout empereur qu'il était , recevait souvent la discipline de la main de son confesseur. Cette observation faite par un protestant , en est d'autant plus curieuse. Une autre qui ne l'est pas moins , c'est qu'en remettant la sentence définitive à une diète subséquente , Grégoire sacrifiait ses propres intérêts pour favoriser ceux de Henri. Dans l'état où était réduit ce dernier , Grégoire en eût obtenu facilement les plus grands avantages , entr'autres la renonciation aux investitures , s'il avait voulu le rétablir complètement. D'un autre côté , s'il l'avait ré-

tabli sans la participation des princes assemblés à Augsbourg, ceux-ci, disposés comme ils étaient, n'eussent pas manqué de repousser tout-à-fait Henri, et de se choisir un autre roi. Ainsi donc, suivant M. Planck, Grégoire VII, sous une apparence de sévérité, exerçait envers Henri la plus généreuse indulgence¹.

¹ Planck, tom. 4, p. 178-184.

CHAPITRE XXX.

Ce que pensaient les contemporains, en particulier les évêques de France, de la conduite de Grégoire VII.

La conduite de Grégoire, prononçant toujours à la tête et de l'avis d'un concile, fut approuvée des uns, blâmée des autres. Les premiers étaient les catholiques, les seconds étaient les simoniaques. *Catholicis viris bene placuit : simoniacis verò et fautoribus regis nimium displicuit*, dit un auteur contemporain, Marianus Scotus¹.

A la tête des catholiques était l'impératrice Agnès, mère de Henri, les comtesses Béatrix et Mathilde, ses parentes. Parmi les évêques catholiques se distinguaient saint Anselme de Lucques, saint Altman de Passau, saint Guébard de Saltzbourg, saint Etienne d'Halberstadt, et Hérermann de Metz.

Pour le sentiment des évêques des Gaules en particulier, on le voit par une lettre de l'archevêque de Lyon à la comtesse Mathilde, où il lui mande

¹ Ad an. 1075.

que, dans une réunion d'évêques, il a réprimandé l'abbé de Clugny, parce que, le jour du vendredi saint, il avait chanté publiquement pour l'empereur l'oraison qui était interrompue depuis l'excommunication et la déposition prononcées par le pape Grégoire, attendu que l'empire était vacant par le jugement du Siège apostolique : *Quòd ex apostolicæ Sedis judicio nunc vacaret* ¹.

Si, dans la Lombardie et en Allemagne, les évêques simoniaques, et par là même partisans du roi Henri, furent à une certaine époque en grand nombre, un auteur du temps, saint Pierre Damien, nous en donne la raison : c'est que dans ces pays on trouvait à peine un évêque qui regardât la simonie comme un péché. Et comme saint Grégoire, dans son zèle apostolique pour la réformation de ces églises, excommunait tous ceux qui s'étaient rendus coupables de ce sacrilège trafic, il n'est pas étonnant qu'ils se soient déclarés contre lui pour quelqu'un qui les soutenait.

Les peuples, qui n'avaient pas les mêmes intérêts, pensaient différemment. Les efforts du pape pour la réforme de la chrétienté en étaient applaudis. L'an 1080, Henri écrit à Grégoire une lettre virulente où, en lui reprochant la sévérité avec laquelle

¹ Labbe, tom. 10, col. 417, d'Acheri, *apicileg.*, tom. 6.

il avait traité certains évêques et certains prêtres, les simoniaques et les concubinaires, il lui dit : *En les humiliant ainsi, vous vous êtes attiré les applaudissements du vulgaire*¹. L'an 1090, l'évêque Henricien Walram de Magdebourg, dans une lettre à un prince catholique, pour lui proposer une conférence où l'on discuterait de part et d'autre la déposition de Henri, dit entre autres ces paroles : *La loi du combat sera telle, ou bien j'embrasserai moi-même le sentiment des peuples, ou bien, si nous triomphons, vous reviendrez à notre seigneur l'empereur*². Il est donc certain que les peuples étaient prononcés pour Grégoire contre Henri, pour l'interprète de la loi divine contre celui qui n'usait de sa force que pour fouler aux pieds toutes les lois divines et humaines.

La famille même de Henri pensait comme les peuples. Telles étaient les dispositions de l'impératrice Agnès, sa mère, que Grégoire recommande aux princes de la Germanie de la consulter pour l'élection d'un nouveau roi³. L'an 1093, le fils aîné de Henri, Conrad, que l'histoire nous

¹ In quorum conculcatione tibi favorem ab ore vulgi comparasti. Apud Baron., ad an. 1080, n. 22.

² Lex hujus esto certaminis, vel me in populorum transire sententiam, vel ex nostro triumpho vos domino nostro Imperatori lucrificamus. Ibid., ad an. 1090, n. 11.

³ *Epist. Greg. VII*, lib. 4, epist. 3, sub finem.

représente humble, modeste, d'une bonté et d'une probité parfaite, abandonne son père par suite de la proposition infâme que celui-ci lui avait faite, se joint aux catholiques, est élu roi par ceux d'Italie, et fait serment de fidélité au pape Urbain-II. La même année, la reine Adélaïde s'échappe du cachot où Henri la tenait renfermée, se réfugie auprès de la comtesse Mathilde, confesse au pape, devant tout un concile, les turpitudes inouïes auxquelles elle avait été contrainte, et, par l'absolution pontificale, est réconciliée à l'Eglise¹.

L'an 1105, le second fils de Henri, nommé Henri comme son père, abjure également le schisme, promet obéissance au pape Pascal II, est élu par les princes catholiques roi de Germanie, convoque à Mayence, sous la présidence des légats du saint Siège, une assemblée générale de tous les évêques, princes et seigneurs d'Allemagne. Cette assemblée, où l'on distingue saint Othon de Bamberg, amène le père à confesser ses crimes et à promettre satisfaction. Enfin ce dernier, se rendant aux conseils de l'un et l'autre parti, remet au pouvoir de son fils les insignes de la royauté et de l'empire, la croix, la lance, le sceptre, le

¹ Dodechinus, apud Baron., an. 1093, n. 4 et 5.

globe et la couronne, lui souhaitant prospérité, le recommande avec larmes à tous les grands, et promet de travailler désormais au salut de son âme, suivant les décrets du souverain pontife et de l'Eglise ¹. C'est ainsi que raconte la chose un auteur du temps, Conrad, abbé d'Ursperg, qui montre généralement une prédilection marquée pour Henri.

L'année suivante, ce même Henri s'étant repenti d'avoir déposé les marques de la souveraineté, les reprit, et de tout ce que les princes avaient fait ou pourraient faire contre lui, il en appela, à qui? on le voit par ces paroles de sa lettre aux archevêques, ducs, comtes, et autres princes du royaume : *Nous en avons appelé, et nous en appelons pour la troisième fois, au seigneur Pascal, pontife romain, au saint Siège universel, et à l'Eglise romaine*². Au reste, dans ses plus fu-

¹ Tandemque generali illum circumvenientes consilio, usque ad reatûs confessionem, satisfactionisque professionem perdunt.... Ipse partis utriusque consiliis annuens, regalia vel imperialia insignia, crucem scilicet, et lanceam, sceptrum, globum, atque coronam filii potestati tradidit, prospera illi imprecans, illum primatibus multo fletu commendans, et extunc juxta summi sacerdotis totiusque Ecclesiæ decreta, suæ consulturum animæ promisit. Ursperg., apud Baron., ad an. 1105, n. 9.

² Appellavimus, et tertio appellamus dominum romanum pontificem Paschalem, et sanctam universalem sedem et romanam Ecclesiam. Baron., ad an. 1106, n. 22.

rieux emportements contre Grégoire VII, l'année même que, par la création d'un antipape, il introduisit un long schisme dans l'Eglise, il convenait que, d'après la tradition des Pères, il pouvait, par l'autorité spirituelle, être déposé pour crime d'hérésie ou d'apostasie. *Vous le savez, écrit-il à Grégoire, bien que je sois indigne de régner parmi les chrétiens, la tradition des saints Pères enseigne que c'est à Dieu seul à me juger : elle assure que je ne dois être déposé pour nul autre crime que celui de m'écarter de la foi, ce qu'à Dieu ne plaise. Encore la prudence des saints évêques n'a-t-elle pas pris sur elle, mais commis à Dieu la déposition de Julien l'apostat*¹. Ainsi, de l'aveu de Henri, les évêques du quatrième siècle pouvaient déposer l'apostat Julien : s'ils ne l'ont pas fait, ce n'est pas qu'ils n'en eussent pas le droit, mais parce qu'ils ne le jugeaient pas opportun : de l'aveu de Henri, encore que le jugement des rois fût réservé à Dieu pour le reste, ils peuvent néanmoins être déposés par l'Eglise lorsqu'ils s'écarternt criminellement de la foi.

¹ *Me quoque (licet indignus inter christianos sum ad regnum vocatus) te teste, quem sanctorum Patrum traditio soli Deo judicandum docuit; nec pro aliquo crimine, nisi à fide (quod absit) exorbitaverim, deponendum asseruit: cum etiam Julianum apostatam prudentia sanctorum episcoporum non sibi, sed soli Deo, deponendum commiserit.* Baron., ad an. 1080, n. 24.

Peu après en avoir appelé au pape Pascal, Henri mourut dans l'excommunication, abandonné de presque tout le monde. Voici l'effet que produisit sa mort dans la chrétienté, au rapport d'un écrivain qui, constamment, lui est plus favorable qu'hostile, Conrad d'Ursperg, déjà cité.

« C'est une chose digne de pitié, qu'un person-
 » nage de ce nom, de ce rang, de ce caractère,
 » qui, professant le christianisme, fut si long-
 » temps le maître du monde, ne reçût pas, tel
 » que le défunt le plus pauvre, la moindre marque
 » de deuil ou de compassion de qui que ce soit
 » parmi tant de chrétiens; mais qu'au contraire,
 » tout ce qu'il y avait de chrétiens véritables, soit
 » en Allemagne, soit partout ailleurs, ne se possé-
 » dassent pas de joie en apprenant sa mort. Non,
 » Israël ne chanta pas plus haut au Seigneur
 » lorsque Pharaon eut été submergé : non, jamais
 » Rome n'applaudit avec plus de transport aux
 » triomphes d'Octavien ni d'aucun de ses augustes.
 ' » Le mors qui retenait la bouche des peuples, se
 » changea pour eux en cantique, comme la voix
 » d'une sainte solennité. L'exacteur n'étant plus,
 » le tribut cessa. Ceux qui, par intérêt seul, étaient
 » restés jusqu'alors attachés au prince et lui avaient
 » vendu leurs âmes, se soumirent au nouveau roi
 » et à l'Eglise catholique...

» Telle fut la fin, telle fut la mort, telle fut
 » la dernière destinée de Henri, nommé par les
 » siens Henri IV, empereur des Romains, mais
 » qui, par les catholiques, c'est-à-dire, par tous
 » ceux qui, d'après la loi chrétienne, gardaient
 » au bienheureux Pierre et à ses successeurs la
 » foi et l'obéissance, était justement appelé archi-
 » pirate, hérésiarque, apostat, et persécuteur des
 » âmes encore plus que des corps...

» Grâce en soient rendues à Dieu qui, tard il
 » est vrai, mais enfin avec éclat, a donné la vic-
 » toire à son Eglise : le même Galiléen qui vain-
 » quit autrefois Julien, a changé pour elle en
 » jubilé la cinquantième année d'exaction du nou-
 » veau Nabuchodonosor ¹. »

¹ Miserabile dictu est tanti nominis, tantæ dignitatis, tantique animi virum sub professione christianâ mundum tanto tempore lucratum, nec ad instar cujuslibet pauperis defuncti, pium vel compassivum luctum à quâvis inter tot christianos personâ promeruisse: sed potius universorum tam ibidem quam ubivis verè christianorum corda simul et ora infinito nimis tripudio sui oblitos revera replese. Non altiùs concinebat Israël Domino Pharaone submerso, nec augustiori ipsi Octaviano, sive unquam ulli augustorum applaudebat Roma triumpho. Frænum quippe, quod erat in maxillis populorum, versum est illis in canticum, sicut vox sanctificatæ solemnitatis (Isai., 30). Igitur quia cessante tandem exactore (ibid., 14) quievit et tributum, mox omnes, qui quæstûs duntaxat gratiâ eidem principi eatenus adhærendo, suas animas venalitati proposuerant, deditiõni regis, simulque et communioni catholicæ subjiciuntur....

Hic finis, hic interitus, hæcque sors ultima Henrici illo sub

Enfin, tous les auteurs catholiques de ces temps rapportent la déposition de Henri par Grégoire comme faite légitimement. Un d'entre eux, après en avoir exposé la sentence, ajoute : *Quiconque aime saint Pierre, quiconque aime le souverain pontife approuve cet anathème* ¹.

vocabulo quarti Romanorum imperatoris à suis appellati : à catholicis verò , id est, cunctis, beato Petro, suisque successoribus fidem et obedientiam lege christianâ conservantibus, archipirata, simul et hæresiarcha, nec non et apostata, persecutorque plus animarum quam corporum competenter dicebatur....

Deo autem gratias qui, licet tardè, tamen permagnificè victoriam concessit Ecclesiæ suæ, cui etiam ejusdem Nabuchodonosor quinquagesimum exactionis annum, iste Galilæus, qui Julianum quondam vicerat, vertit in jubilæum. Ursp., apud Baron., an. 1106, n. 24 et 25.

¹ Qui Petrum sanctum, qui papam diligit almm, hoc anathema probat. Donnizo, apud Baron., an. 1076, n. 18.

CHAPITRE XXXI.

Résultats des efforts de saint Grégoire VII.

On nous objecte les tristes résultats des entreprises de Grégoire VII. Les résultats ont été finalement, dans l'ordre spirituel, la liberté de l'Eglise, la répression de la simonie et du concubinage des clercs : dans l'ordre temporel, la civilisation des rois, l'affranchissement des peuples, le salut du genre humain.

Ecoutez, gallicans, écoutez un publiciste protestant du nord de l'Allemagne : « La puissance de » l'Eglise sauva l'Europe d'une entière barbarie ; » elle fut un point de ralliement pour les états » isolés ; *elle se plaça entre le tyran et la victime* ; » et, rétablissant entre les nations ennemies des » rapports d'intérêts, d'alliance et d'amitié, elle » devint une sauvegarde pour les familles, les » peuples et les individus ¹. »

Ecoutez le presbytérien Robertson : « *La mo-*

¹ *Lettres sur l'Italie*, par M. Pierre de Joux, ministre protestant, p. 380.

» *narchie pontificale* apprit aux nations et aux
 » rois à se regarder mutuellement comme com-
 » patriotes, comme étant tous également sujets
 » au sceptre divin de la religion ; et ce centre
 » d'unité religieuse a été, durant des siècles nom-
 » breux, un vrai bienfait pour le genre hu-
 » main ¹. »

Ecoutez le protestant Sismondi : « Au milieu
 » de ce conflit de juridictions (entre les sei-
 » gneurs), le pape se montrait le seul défenseur
 » du peuple, le seul pacificateur des discordes
 » des grands. La conduite des pontifes inspirait
 » le respect, comme leurs bienfaits méritaient la
 » reconnaissance ². »

Ecoutez le savant Jean de Muller : « Sans les
 » papes, Rome n'existerait plus. Grégoire, Alexan-
 » dre, Innocent, opposèrent une digue au torrent
 » qui menaçait toute la terre ; leurs mains pater-
 » nelles élevèrent la hiérarchie, et à côté d'elle
 » la liberté de tous les états ³. »

Ecoutez Leibnitz : « Nos ancêtres regardaient
 » l'Eglise universelle comme formant une espèce

¹ *Lettres sur l'Italie*, etc., p. 126.

² *Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, par Sismonde Sismondi, Paris, 1809, tom. 1, ch. 3, p. 130.

³ *Voyages des papes*, 1782.

» de république gouvernée par le pape , vicaire
 » de Dieu dans le spirituel , et l'empereur , vi-
 » caire de Dieu dans le temporel... Peu importe
 » ici que le pape ait cette primauté de droit di-
 » vin ou de droit humain , pourvu qu'il soit con-
 » stant que pendant plusieurs siècles il a exercé
 » dans l'Occident , avec le consentement et l'ap-
 » plaudissement universel , une puissance assuré-
 » ment très-étendue... Il est arrivé par la con-
 » nexion étroite qu'ont entre elles les choses
 » sacrées et les profanes , qu'on a cru que le pape
 » avait reçu quelque autorité sur les rois eux-
 » mêmes. Et l'on peut juger quelle était cette
 » autorité , et jusqu'où elle s'étendait déjà dans
 » les premiers temps , par le trait du pape Zacha-
 » rie , qui , consulté par l'assemblée générale de
 » la nation française , décida que le roi Childe-
 » ric était indigne de la couronne , et ordonna
 » qu'elle passât sur la tête de Pepin , avec l'ap-
 » plaudissement de tous les ordres de l'état. Déjà
 » auparavant le roi Clotaire ayant , dans un pre-
 » mier mouvement de colère , massacré au pied
 » des autels , un jour solennel , Vautier , seigneur
 » d'Ivetot , qui lui demandait grâce , il fut excom-
 » munié par le pape Agapet , et n'obtint son ab-
 » solution qu'après avoir déclaré tous les descen-
 » dants du défunt totalement indépendants du

» royaume de France. C'est pour une cause à
 » peu près semblable, c'est-à-dire, le meurtre
 » d'Arthur, duc de Bretagne, que le royaume
 » d'Angleterre, sous le roi Jean, devint tribu-
 » taire et même fief de l'Eglise romaine; et le
 » cens fut augmenté dans la suite, à l'occasion
 » de l'assassinat de Thomas, archevêque de Can-
 » torbéri, exécuté aussi par l'ordre, ou du moins
 » avec l'agrément du roi d'Angleterre. Les papes
 » n'obligèrent-ils pas les souverains de Pologne
 » de quitter le titre de roi, depuis que l'un d'entre
 » eux eut fait mourir Stanislas, archevêque de
 » Gnesne? Et ce ne fut que longtemps après,
 » sous le pontificat de Jean XXII, et par son au-
 » torité, qu'ils recouvrèrent leur ancien titre.
 » Bodin dit avoir vu la formule par laquelle
 » Ladislas I, roi de Hongrie, se déclarait vassal
 » ou feudataire de Benoît XII. Ladislas II se con-
 » stitua aussi tributaire, à l'occasion de l'excom-
 » munication dont il avait été frappé pour je ne
 » sais quel meurtre... Je ne cherche point actuel-
 » lement par quel droit ces choses se sont faites,
 » mais quelle a été dans les siècles précédents
 » l'opinion des hommes. On appliquait là les
 » oracles de l'Ecriture qui concernent le royaume
 » de Jésus-Christ; par exemple, qu'il dominera
 » d'une mer à l'autre, et qu'il gouvernera les

» nations avec un sceptre de fer... Les papes ont
 » entendu les plaintes des sujets contre leurs sou-
 » verains. Innocent III défendit au comte de Tou-
 » louse de charger ses sujets d'impositions trop
 » fortes. Innocent IV donna un curateur à Jean,
 » roi de Portugal... Il y a d'ailleurs deux articles
 » de grande importance, dont autrefois on n'a
 » pas même douté qu'ils ressortissent au tribunal
 » du pape; je veux dire les causes des serments
 » et celles des mariages... Mais le pape, continue
 » Leibnitz, a-t-il le pouvoir de déposer les rois,
 » et d'absoudre leurs sujets du serment de fidé-
 » lité? C'est un point qu'on a souvent mis en ques-
 » tion : et les arguments de Bellarmin, qui, de la
 » supposition que les papes ont la juridiction sur
 » le spirituel, infère qu'ils ont une juridiction
 » au moins indirecte sur le temporel, n'ont pas
 » paru méprisables à Hobbes même. Effectivement
 » il est certain que celui qui a reçu une pleine
 » puissance de Dieu, pour procurer le salut des
 » âmes, a le pouvoir de réprimer la tyrannie et
 » l'ambition des grands qui font périr un si grand
 » nombre d'âmes. On peut douter, je l'avoue,
 » si le pape a reçu de Dieu une telle puissance;
 » mais personne ne doute, du moins parmi les
 » catholiques romains, que cette puissance ne ré-
 » side dans l'Eglise universelle, à laquelle toutes

» les consciences sont soumises ¹. » Voilà comme parle le plus vaste génie qui ait paru parmi les protestants. Ailleurs il dit que si les papes reprenaient l'autorité qu'ils avaient au temps de Nicolas I, ou de Grégoire VII, ce serait le moyen d'assurer la paix perpétuelle et de *nous ramener le siècle d'or*. « Quelques raisons qu'apporte M. l'abbé » de Saint-Pierre, » écrivait-il encore à un ami protestant, « les plus grandes puissances ne seront » pas fort disposées à se soumettre à une espèce » d'empire nouveau. S'il pouvait les rendre tous » romains et leur faire croire l'infailibilité du » pape, il ne faudrait pas d'autre empire que celui » de ce vicaire de Jésus-Christ ². »

Ecoutez enfin Voltaire : « L'intérêt du genre » humain demande un frein qui retienne les sou- » verains, et qui mette à couvert la vie des peu- » ples. Ce frein de la religion aurait pu être, par » une convention universelle, dans la main des » papes. Ces premiers pontifes, en ne se mêlant » des querelles temporelles que pour les apaiser, » en avertissant les rois et les peuples de leurs » devoirs, en reprenant leurs crimes, en résér- » vant les excommunications pour les grands at-

¹ *Pensées de Leibnitz*, tom. 2, p. 399, etc.

² *Ibid.*, p. 410.

» tentats , auraient toujours été regardés comme
 » des images de Dieu sur la terre ; mais les hommes
 » sont réduits à n'avoir pour leur défense que les
 » lois et les mœurs de leur pays : lois souvent
 » méprisées, et mœurs souvent corrompues¹. »

Ecoutez, gallicans, et comprenez. L'impie et le protestant élèvent la voix pour venger de vos imputations flétrissantes l'Eglise, votre mère, et son chef, votre père. Ce pouvoir paternel sur les rois, vous le décriez comme subversif de tout ordre et de toute société : et Voltaire le proclame nécessaire à la sécurité du genre humain ; sans cela point de garantie pour la vie des peuples. Vous dites et vous redites que les papes n'ont exercé ce pouvoir qu'avec l'improbation générale : et Leibnitz atteste qu'ils l'ont fait avec l'assentiment et l'applaudissement universel, comme Voltaire souhaitait qu'ils le fissent. Vous assurez que l'usage qu'en a fait Grégoire et ses successeurs n'a produit que des guerres civiles, des torrents de sang ; et les plus célèbres protestants répètent à l'envi que sans Grégoire et ses imitateurs l'univers était perdu, que ce sont leurs mains paternelles qui ont arrêté la tyrannie prête à se déborder sur toute la terre, elles qui ont arraché la

¹ *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, ch. 50.

victime à l'opresseur, elles qui, avec la hiérarchie, ont élevé la liberté de tous les états. Honni soit l'enfant dénaturé qui s'opiniâtre à flétrir son père et sa mère par des imputations que réfutent les ennemis. Honneur, au contraire, immortel honneur à saint Grégoire VII, après Dieu, le sauveur du monde. Vous surtout, audacieuse race de Japhet qui, par la politesse de vos mœurs et l'activité de votre intelligence, marchez à la tête de l'humanité, bénissez Grégoire : c'est lui qui vous a sauvé d'une entière barbarie. Peuples de la terre qui jouissez des douceurs de la liberté chrétienne, bénissez Grégoire : c'est lui qui a brisé le joug de fer que l'orgueil de l'homme prétendait vous imposer comme à des peuples sans Dieu. Vierges, épouses, mères de famille, si vous êtes devenues un objet de vénération pour vos frères, vos époux, vos enfants, bénissez Grégoire : c'est lui qui par son invincible fermeté vous a préservées pour jamais de la dégradation et de la servitude. Vous-mêmes qui le décriez, bénissez Grégoire : sans lui, vous ne pourriez pas même en dire du mal ; plongés dans la plus stupide ignorance, abrutis sous le cimeterre d'un pacha, vous ne sauriez pas même s'il a été un Grégoire VII. C'est lui qui d'une main réprimant la férocité teutonique sur le trône, de l'autre souleva pour des siècles la

chrétienté entière contre la férocité ottomane et empêcha ainsi le glaive de Mahomet de faire de tout l'Occident ce qu'il a fait de l'Egypte et de l'Afrique. En un mot, tout ce qu'elles ont de bon et d'honorable, douceur de gouvernement, liberté tempérée, arts, littérature, lois, indépendance, existence même : les nations européennes le doivent au saint pape Grégoire VII.

FIN DU PREMIER VOLUME.

005690698



EN VENTE :

EPISTOLARUM B. Pauli Apostoli triplex expositio; analysi, paraphrasi et commentario; auctore R. P. Bernardino à Piconio.

SOUS PRESSE :

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE ou Dictionnaire historique, par F. X. DE FELLER. Nouvelle édition continuée jusqu'en 1837 et augmentée de notices bibliographiques extraites des auteurs les plus estimés, 5 vol. grand in-8°.

DICTIONNAIRE DE THÉOLOGIE, par l'abbé BERGIER. Nouvelle édition augmentée du PLAN DE LA THÉOLOGIE, 4 vol. in-8°.

